T. XIX — N° 1 10 Janvier 1933

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Sommes-nous chrétiens?*
Le grand scandale d'aujourd'hui.

G. RABEAU. *Le témoignage d'une vie chrétienne.*
Ah! si nous étions chrétiens!
Il n'y aurait pas besoin d'autre apologétique...

A.-M. C. *Liturgies orientales.*
Leur légitimité; leur richesse.

M.-M. FÉRET, O.P. *L'Église à la fin du Ier siècle.*
Fraîcheur et lumière des origines.

NOVITIATUS ANGELICUS

DOCUMENTS

Le nouveau siège de l'Université catholique de Milan.
Le mouvement anti-religieux en U.R.S.S. : éloquence des chiffres.

Billet de Christianus

Sommes-nous chrétiens ?

Étrange question, n'est-ce pas? Je me la pose au sortir d'une réunion sans doute exceptionnelle, mais en tout cas composée exclusivement de catholiques, et où j'ai entendu tant d'énormités, éprouvé tant de chocs, constaté, chez quelques-uns, une telle misère spirituelle, que j'en suis sorti bouleversé.

Comment m'expliquer? J'avais l'impression que beaucoup de ces gens n'avaient aucune idée de la religion qu'ils professent. Ils pensent tout à rebours de ses enseignements; ils sont à mille lieues de son esprit; ils proposent ce qu'elle défend et ils rejettent ce qu'elle ordonne en une foule de questions pratiques. C'est à se demander si ce ne seraient pas des païens déguisés ou naturalisés de la veille dans une nation chrétienne.

J'ai déjà signalé cela en parlant de la « Gangue », le 10 octobre dernier. Mais, aujourd'hui, je me demande si le mal ne serait pas encore beaucoup plus profond. J'accordais l'existence d'un « noyau » chrétien; la « gangue » était superficielle. Est-ce bien cela vraiment? — Oui, pour une couche sociale importante avec laquelle nous voisinons tous les jours. Non, pour une autre, hélas, plus étendue, et dont l'état est infiniment plus triste. C'est à celle-là, aujourd'hui, que je m'étais heurté.

Un chrétien est un homme qui croit à certaines choses, et qui, en conséquence, se propose une certaine conduite.

Il s'y conforme au moins en intention. Cela individuellement, et aussi socialement, politiquement, économiquement, professionnellement, internationalement, là où son action est requise.

Tout le monde agit sur tout, en ce temps de démocratie et de gouvernement de l'opinion : combien ne serait-il pas important que les chrétiens agissent en chrétiens, les catholiques en catholiques, et que tout d'abord leurs conceptions fussent en harmonie avec les données de leur foi ! Nominalement, ils sont le nombre ; fidèles, ils feraient triompher le vrai. Mais réellement, quel « petit troupeau » ! dirait encore le Maître.

C'est un affreux paradoxe; mais c'est une vérité, que beaucoup de soi-disant catholiques se désintéressent de savoir si leur religion comporte telle ou telle affirmation et telle ou telle pratique, si leur religion est vraie, ou même s'ils y croient, alors qu'ils en affichent les insignes et en exécutent plus ou moins les gestes. Ils ont la foi. Ils vous le diraient du moins sur réquisition. Mais ils ne savent pas si avoir la foi signifie croire ou ne pas croire, adhérer à son Credo *comme à une vérité ou comme à une consigne. Il leur paraît tout naturel d' « en être » et de ne pas savoir ce qu'il en est, ni, à la vérité, c'est-à-dire intérieurement, s'ils en sont.*

Il y a pourtant des définitions de la croyance. Il y a pourtant l'Évangile. De ce dernier, que connaissent-ils? Ce qu'on en lit le dimanche à l'église, s'ils l'écoutent, et c'est pour eux comme un verset d'orgue ou comme les coups de canne du suisse sur le pavé. Prient-ils? Il se peut. Mais que demandent-ils? Demandent-ils vraiment quelque chose? Et que signifient pour eux ces jaillissements de protestations passionnées et ces propos de vie dont nos prières surabondent? Ils prononcent et ils laissent dire en leur nom qu'ils ne sont pas de ce monde, qu'ils y sont des passants ; mais pendant ce temps, ils élaborent des opinions et méditent des arrangements qui ne tiennent nul compte des fins supérieures; ils songent à s'installer ici-bas, à y installer leurs enfants, à y cam-

per la société sans aucune référence à ce qui, prétendent-ils, les attend ailleurs.

Croient-ils, vraiment, à la destinée éternelle? Y pensent-ils? Savent-ils que demain ils seront ou sauvés, ou damnés, et que l'option est redoutable? Dans tous les documents de la foi, il n'est question que de leur salut ou de leur perte. On les absout, on les condamne à mort, suivant des éventualités qu'ils sont tout prêts à réaliser indifféremment, selon l'occurrence. Probablement ils supposent que cela ne les concerne point; que c'est pour les autres; qu'ils sont privilégiés, et que, tout baptisés qu'ils sont, ils n'ont pas à se préoccuper des conséquences du baptême, de ses engagements, de ses risques.

Eh oui! il y a des risques, et nos « chrétiens » ne s'en doutent évidemment point. Habitués à faire comme s'il n'y en avait aucun, ils le croient sans doute vaguement, et quand, à chaque instant, dans leurs formules de prières les plus usuelles, ils demandent à être traités selon leurs œuvres, ils espèrent bien, je pense, n'être pas exaucés. Car enfin, une chose est certaine, c'est qu'ils prononcent sans s'en apercevoir des mots très dangereux. Ils appellent le règne de Dieu dans le Pater *: mais sont-ils sûrs que ce sera au bénéfice de leurs aises? Ils invoquent l'accomplissement de sa volonté : mais la volonté de Dieu que Dieu lui-même exécute est en corrélation avec celle dont il nous charge. Attention! Et quand on demande, homme vindicatif et n'ayant nulle envie de se vaincre, qu'on vous pardonne vos offenses comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés, on s'expose à d'étranges surprises.*

Ou la prière n'est rien, ou elle est une incantation. Si elle est une incantation, prenez garde! Si elle n'est rien, pourquoi la faites-vous? En réalité, vous ne savez pas ce qu'elle est, ni ce que vous faites, ni ce que vous êtes, et c'est cela qui est fou.

Un homme qui adhère à un groupe politique sait à quoi il s'engage. S'il se fait franc-maçon, il se sait lié. Catholique, non. Cela ne compte pas. Ou plutôt cela

compte, mais pour autre chose que le catholicisme, et là est l'affreuse déviation. Votre catholicisme a la signification d'un vote, d'une inscription à tel groupe, d'une déclaration éventuelle dans la vie publique, d'un consentement à quelques rites extérieurs. Mais votre catholicisme ne vous engage pas à être chrétien, à penser et à agir en chrétien. C'est grave !

Hier, c'était Noël; la Bonne Nouvelle a été renouvelée : qu'est-ce que la Bonne Nouvelle ? Le salut nous a été une fois de plus annoncé : qu'est-ce que le salut ? quel cas en faites-vous, pour vous et pour les autres ? Vous êtes-vous doutés de quelque chose, durant cette nuit d'étoiles et de chants extasiés ? Ou bien avez-vous parlé chaud et froid, ministère et « crise », en revenant d'un sanctuaire où se remémoraient ensemble, à l'autel, Bethléem et le Golgotha ?

Vous ne comprenez ici rien à rien, vous qui montrez ailleurs clairvoyance et prudence. Esclave d'une obtuse et rance habitude, vous échappez au large et neuf étonnement. Oh! l'étonnement de l'artiste, aux lueurs de l'aube naissante ! Oh ! l'émoi de l'âme vivante aux éclairs de la doctrine de foi ! Personne n'eût pu prévoir l'Eucharistie. Personne n'eût pu prévoir l'Incarnation. Mais qui eût pu prévoir qu'un seul homme, y croyant, pourrait demeurer de glace devant elles ?

Mystère ! mystère ! nous vous cherchons au dehors et nous heurtons parfois à vous avec scandale. Mais le mystère est en nous : c'est l'incroyable emmêlement de l'écheveau que composent nos pensées, nos sentiments, nos traditions, nos habitudes, nos acquisitions personnelles et la pesée de notre ambiance. C'est notre aveuglement.

CHRISTIANUS.

Le témoignage d'une vie chrétienne

« Vos philosophes, disait Tertullien aux païens, ne trouvent pas autant de disciples que les Chrétiens en trouvent en enseignant par leurs actions. Qui, en effet, n'est pas entraîné, par la contemplation de leur conduite, à chercher ce qu'il peut y avoir là dedans? (1) » Un peu plus tôt, l'auteur de l'Épître à Diognète montrait les Chrétiens agissant dans le monde comme l'âme dans le corps : ils lui fournissent un idéal de vie, des forces pour tendre vers cet idéal; et cependant le monde résiste à cette influence. C'est donc que la doctrine des Chrétiens n'est pas une doctrine terrestre, elle n'est pas une institution de mystères humains, Dieu seul en est l'auteur. De manières différentes, cet argument de la vie chrétienne a servi, aux apologistes des premiers siècles, pour établir la divinité de leur religion. Dans sa *Mission und Ausbreitung des Christentums*, Adolf Harnack a étudié, parmi les causes de la diffusion de la religion de Jésus-Christ, la pratique de la bienfaisance, la consolation apportée aux âmes souffrantes et les soins aux corps malades, la charité qui arrive toujours à pénétrer dans les esprits. Cet argument, qu'aujourd'hui on restreint d'or-

(1) *Apologeticum*, 50. En réalité, dans ce passage, Tertullien parle moins de la conduite des chrétiens en général que de leur obstination à garder leur foi.

dinaire aux exemples des martyrs et des grands saints ou des convertis notoires, ou de groupes sociaux et homogènes tels que des Ordres religieux, ne devrions-nous pas, comme les Apologistes des premiers siècles, l'employer en toute son universalité? Partout où s'offre à nous une vie chrétienne authentique, n'avons-nous pas là des faits et des idées implicites assez riches pour amener les spectateurs, s'ils ne résistent pas, jusqu'à la foi en Jésus-Christ?

Voici une existence chrétienne, vraiment chrétienne, mais chrétienne ordinairement, sans présenter de ces traits qui la feraient ranger parmi les saints. Une existence chrétienne, pour celui qui la perçoit, que comporte-t-elle d'enseignement? De cette expérience, que tant d'hommes autour de nous possèdent (mais sans le savoir, sans le voir, sans vouloir le voir), a-t-on le droit de tirer des conclusions qui intéressent la destinée?

Ce problème, nous le posons légitimement. Ce n'est pas du tout une de ces questions vagues dont le sens est ambigu, dont les éléments sont malaisément discernables, dont la réponse ne peut être qu'hypothèses invérifiables. Le problème ici comporte des données parfaitement sûres et suffisamment élucidables. Connaître une âme chrétienne est, en beaucoup de cas, une expérience possible, qui devient, avec un peu de bonne volonté, réelle et indiscutable, aussi bien que celle d'un professeur qui apprécie l'intelligence d'un élève, ou celle d'un patron qui juge l'initiative d'un commis ou le savoir-faire d'un ouvrier. Sans doute, à des expériences de cette nature, on en peut substituer d'autres plus précises, par exemple à l'aide de tests; on peut aussi, en usant de la psychologie et de la sociologie, la résoudre en éléments plus simples ou censés tels. Mais un semblable effort n'est absolument pas nécessaire pour que l'expérience en question

soit indiscutable : le professeur qui a manié ses élèves pendant plusieurs mois n'a pas besoin de pratiquer des tests pour établir entre ses élèves une graduation intellectuelle, du moins en ce qui concerne les matières de sa classe. Une expérience de la sorte, même avec le coefficient d'équation personnelle qu'elle comporte, est beaucoup plus sûre que beaucoup d'analyses sociologiques tenues pour inattaquables. On nous explique aujourd'hui, dans les livres savants, par quels procédés comptent des sauvages qui n'ont pas de mots pour compter au-delà de trois : on nous explique comment ces sauvages conçoivent la causalité technique, l'efficace de leurs outils. Certaines de ces analogies sont considérées par tous comme définitives : avouons cependant qu'elles sont moins sûres que l'expérience qu'un professeur a de son élève, de celle qu'un fils ou un mari ont de l'action chrétienne et des convictions de leur mère ou de leur femme.

Qui donc, dans notre société riche d'un si vieil et si solide héritage chrétien, ne connaît pas, au moins par des livres ou par des documents assurés, la réalité psychologique chrétienne? Nous avons vu (on nous permettra, dans ces pages, d'avoir sans cesse les yeux fixés sur un cas concret : une admirable chrétienne, morte à quatre-vingt-huit ans, après avoir gagné à Dieu tout son entourage) une âme pure, désintéressée, ne s'occupant jamais de soi, dépourvue de toute vanité et de tout artifice, n'hésitant pas à s'oublier et à se sacrifier pour les autres, ne disant jamais de mal de qui que ce soit, gardant un silence héroïque pour éviter de causer à quelqu'un une toute petite peine, offrant et perdant ses yeux pour obtenir le retour à la foi d'un être cher, ne demandant rien, ne refusant rien, tâchant de faire plaisir à tous, vivant de sa foi, voyant Dieu partout, agissant toujours par des motifs surnaturels. Cette personne, sans doute, ne fut pas

exempte de défauts : l'ordre exact n'était pas son fait ; elle bavardait volontiers avec exubérance ; il arriva même que, surprise qu'on doutât de sa douceur évidente, elle maintînt avec quelque emportement qu'elle était douce. Ces ombres ou ces traits comiques, dont elle ne s'apercevait pas, n'empêchent pas que cette vie, en son ensemble, est d'une beauté achevée, complètement inspirée par l'amour de Dieu, et que l'amour de Dieu a germé seul dans ce cœur. S'il y germait et poussait, tout aux alentours était pour étouffer la plante. Comment donc y est-il né ? comment a-t-il produit cette vie ?

Cette question, nous voulons l'élucider. Beaucoup s'imaginent que toutes les religions ou même que toutes les doctrines sont susceptibles, en certaines circonstances favorables, d'engendrer l'héroïsme, qu'il y a des chrétiens pratiquant sans aucune vertu ni bonté, comme à l'inverse il y a des saints bouddhistes et des héros athées ; donc qu'en somme, entre la vie chrétienne sainte et la doctrine chrétienne, on ne saurait établir aucune relation. Même certains catholiques, en pratique, pensent ainsi. Il faut déclarer que de pareilles appréciations trahissent une absence de la psychologie la plus élémentaire. Pratiquer quelques devoirs n'est pas un signe que l'âme est chrétienne sérieusement, que sa conduite est inspirée par l'Évangile. Cet individu qui va le dimanche à la messe est peut-être un païen dans beaucoup de compartiments de sa conscience. Vous ne savez même pas s'il est en état de grâce, et vous vous fondez sur sa conduite pour juger de l'efficacité et même peut-être de la vérité de la religion de Jésus-Christ ! Ailleurs, vous rencontrerez des cœurs qui sont chrétiens ou qui du moins ont le désir sincère de l'être, mais qui ignorent leur propres défauts. Par absence d'imagination, par manque de perspicacité pour observer, ou encore par impuissance à être attentifs

ou à juger une situation, ils restent enfermés en eux-mêmes, ils sont, dans le courant des jours, égoïstes : sans le soupçonner, ils font du mal à leur entourage. Déplorez leurs insuffisances psychologiques ; n'attribuez pas ces insuffisances à leurs convictions qui, peut-être, intérieurement et aux yeux de Dieu, leur valent des intentions qu'ils ne sont pas capables de réaliser. Mais, ces remarques faites, pour qui ouvre les yeux de l'esprit et observe autour de soi le monde spirituel : les âmes sont bonnes, vertueuses, dévouées, exactement dans la mesure où elles vivent de la vérité du Christianisme. D'où vient cette causalité des croyances chrétiennes? Tel est le problème que nous avons à résoudre. Essayons de le résoudre sérieusement, quitte à employer les procédés et les mots austères de la philosophie. Soyons précis : en vue de quoi le lecteur voudra bien accepter le minimum de fatigue nécessaire.

Si vous ne croyez pas que le Christianisme est Vérité et Voie et Vie, vous prétendrez qu'il fournit seulement une « imagerie » : la causalité véritable de la vie morale et sainte serait cachée, inconsciente, et masquée par les images chrétiennes. L'homme agirait en réalité pour des motifs non chrétiens ; seulement il s'imagine qu'il agit pour des motifs chrétiens, parce qu'il a été élevé dans une tradition et qu'il aime à s'envelopper des souvenirs et des états d'âme que cette tradition lui a légués. Mais de quelle nature au juste sera cette causalité qui s'habille du vêtement chrétien? Voyons les diverses hypothèses que l'on peut faire.

Pour être complet, mentionnons d'abord l'hypothèse du « matérialisme historique », quelque absurde qu'elle soit à première vue. On sait en quoi elle consiste. Nos actions seraient toujours déclenchées par les phénomènes physico-chimiques qui se passent en nous, ou, si l'on veut

(c'est équivalent, prétendent les tenants du matérialisme historique, sans que cette équivalence soit claire le moins du monde), par les besoins économiques ; notre « idéologie », c'est-à-dire nos croyances, ne fait que refléter les facteurs matériels qui agissent en nous. Nous nous figurons agir par conviction, par opinion, par décision ; en réalité, nous agissons mus comme un animal, et l'animal agit mû comme un élément attaqué par un réactif chimique.

Selon une juste remarque de M. Édouard Le Roy, ce matérialisme oblige à supposer des choses infiniment plus absurdes que le finalisme le plus outrancier. On estime devoir sourire quand on lit dans Bernardin de Saint-Pierre l'argument fameux des melons et de la Providence : les côtes des melons ayant été faites pour qu'ils soient mangés en famille, les melons prouvent que Dieu existe. Cet argument est peut-être enfantin. Mais il est incomparablement plus déraisonnable de dire que cette femme a épuisé sa vue pour les plaisirs et pour les maladies des autres, qu'elle l'a offerte à Dieu pour la conversion de son mari, et que ce détachement de soi, cette patience, ce sacrifice, ce dévouement sans retour, sont inefficaces, inagissants : tout leur rôle serait de représenter mentalement, de refléter une activité chimique cellulaire qui aurait aussi bien fonctionné si cette spiritualité n'existait pas. Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps sur une conception aussi absurde.

La seconde hypothèse qui se présente est celle que nous appellerions « sociologiste », en prenant à la rigueur les thèses de ces théoriciens qui prétendent expliquer l'homme complètement par son corps et par la société. L'homme est un animal qui parle : sans avoir rien de plus, au point de vue anatomique et physiologique, que les animaux supérieurs ses congénères, l'homme reçoit

de la société le langage et toutes les connaissances que le langage transporte. Il est clair qu'à cette hypothèse nos actions, quand elles dépassent le stade du réflexe, sont dues tout entières aux influences sociales. Sans aller aussi loin, sans supprimer radicalement toute intériorité psychologique, Durkheim et ses adeptes estiment que toutes les « valeurs » viennent de la société : catégories de la pensée, procédés scientifiques, art, morale, religion. L'adoration des âmes religieuses s'adresserait donc, sans qu'elles-mêmes s'en aperçoivent, à la société, et leur inspiration viendrait aussi totalement de la société ; les édifices d'idées philosophiques et religieuses, les dogmes et les systèmes ne sont alors que des symboles qui recouvrent, qui cachent (ou qui portent?) la puissance d'idéation et d'action sociales.

Maintenant, reportons-nous à l'existence de cette femme chrétienne. Le plus grand malheur pour elle (elle le disait souvent) aurait été de perdre sa foi, parce qu'en perdant sa foi on perd la possibilité de se sauver ; et elle redisait sans cesse ces paroles dont elle aurait voulu faire sa devise : « réjouir vos regards, ô mon Dieu... » Toujours les motifs de la foi venaient sur ses lèvres ; elle agissait pour Dieu et pour son Église. Si on lui eût affirmé qu'en réalité la source de ses inspirations, la cause de ses actes, son idéal était la société humaine, non Dieu, elle eût haussé les épaules, ou crié au blasphème. Or les sociologues distinguent (c'est bien là leur travail perpétuel) les valeurs sociales et l'imagerie mythique qu'elles engendrent : il faut bien se rendre à l'évidence, ici, dans le cas envisagé, c'est l'imagerie mythique qui agit, qui seule engendre les valeurs. L'explication sociologiste se heurte à cette difficulté insurmontable qu'ici c'est l'élément censé sans consistance qui produit les résultats de valeur, tandis que l'élément censé consistant ne produit rien.

Comment expliquer un tel paradoxe : comment se fait-il que l'élément vide agisse et produise de prodigieux résultats, au détriment de l'élément solide? Si l'on admet un transfert opéré des représentations sociales aux images mythiques, ce transfert s'effectuant dans les consciences individuelles, le problème par là même cesse d'être du ressort de la sociologie. Il appartient à la psychologie.

Or la psychologie, à son tour, si elle veut s'en tenir aux causes dont elle peut complètement rendre compte, va rééditer sous sa forme à elle la théorie sociologiste : elle nous dira que tout homme appelé à se décider, à organiser sa vie, à rendre à ses semblables leur dû, accomplit une expérience imprégnée de raison. Sans analyser les motifs qui le font agir, sans même réfléchir sur la direction qu'il imprime à son activité, il se décide d'après des principes rationnels obscurément dégagés de sa vie personnelle ou transmis par l'éducation et acceptés par lui. Qu'ensuite il habille ces principes avec toutes sortes de fantaisies imaginatives, c'est possible, mais dans le fond seule la pensée rationnelle le fait agir.

Et je n'en fais pas difficulté : ma grand'mère, quelque impropre qu'elle fût à penser abstraitement, était capable, comme n'importe qui, d'expérience morale rationnelle. Elle appréciait même les situations avec un tact très fin : dans les cas embarrassants, questions de relations sociales, de politesse, de délicatesse, elle donnait les conseils les plus judicieux, elle était quasi infaillible. C'est vrai. — Mais la difficulté demeure toujours : c'est l' « imagerie » chrétienne qui a le privilège d'agir pour tout ce qui est important, ce n'est pas un système purement rationnel d'idées. D'où vient donc cette presque exclusive efficacité? Car on n'a pas le droit de révoquer en doute le témoignage de cette conscience qui veut agir

toujours par inspiration de la foi et dit, quand il y a lieu, qu'elle agit pour Dieu et son Église. Révoquer en doute ce témoignage, sous prétexte que l'introspection est souvent trompeuse, n'est pas permis, parce qu'ici nous avons affaire à un ensemble si massif que sur son volume l'erreur est impossible. Il ne s'agit pas, en effet, de décisions isolées, d'actes clairsemés : il s'agit d'une « totalité », d'une organisation de réflexes, d'attitudes, de rites, d'associations, de jugements, de tendances, d'actions. La vie chrétienne, telle qu'elle apparaît concrètement dans l'exemple ci-dessus, constitue un *comportement*, un *behaviour*, un *système de conduites* organisé, au sens de M. Pierre Janet. Certaines de ces conduites sont des réflexes, des attitudes physiques (génuflexion, signe de croix, attitude de la prière); d'autres sont des dispositions profondes de l'âme (faire oraison). Entre ces conduites supérieures et inférieures, beaucoup d'autres s'intercalent qui relient les unes avec les autres et forment un système cohérent total. Il est assez étrange qu'à une époque où l'on affecte d'étudier à part, comme données de fait, les « conduites » des hyperthyroïdiens ou des psychasthéniques, on ne s'avise pas d'étudier aussi, pour elles-mêmes, les conduites chrétiennes, ou plutôt la conduite chrétienne en une âme individuelle comme système coordonné total. Ce système, tel qu'une tradition sociale l'enseigne, tel qu'une âme le pratique pendant toute son existence, organise la vie et produit des résultats psychologiques et sociaux de premier rang. En toute rigueur scientifique, il convient de l'accepter comme un tout et de chercher d'où vient son efficacité causale.

Une explication se présente : plus profondément que l'expérience morale et que la réflexion rationnelle, — plus profondément que le système chrétien des conduites, — l'élan vital, origine des unes et de l'autre, fournit

l'essor à la vertu et à la sainteté. Déjà Aristote, intuition bien profonde pour un païen, avait remarqué que le plaisir ne peut être donné que par ce qui nous dépasse, par une fin qui vaut en soi : le plaisir donc qui serait cherché pour lui-même fondrait en nos prises comme l'eau s'échappe entre les doigts. Parmi nos contemporains, M. Maurice Blondel et M. Joseph Wilbois ont montré, l'un, que l'action humaine se déploie en cercles de plus en plus vastes dont les limites sont nécessairement dépassées ; l'autre, que le passé se dépose en une masse qui presse toujours davantage pour créer un avenir supérieur. La personne, prise en sa totalité, a pour loi de sortir de soi, attendant son complément d'une puissance supérieure inaccessible.

Ces doctrines célèbres, sous les divers aspects également justes que les philosophes leur ont donnés, nous les acceptons, certes. Mais il est aisé de voir qu'elles ne fournissent nullement la solution de notre problème. Le comportement chrétien est sans doute, pour qui le regarde en tant que phénomène psychologique et social, une forme de l'élan vital, de l'action humaine. Il s'y raccorde, il le continue. Mais il reste toujours à savoir pourquoi le comportement chrétien ramasse l'élan vital et lui fournit une puissance supérieure, à la manière de la vie qui rassemble en des sortes d'explosifs les énergies chimiques.

Une voie est peut-être encore ouverte : chercher l'explication dans le sentiment. Dans le cas précis soumis à notre enquête, cette explication vaut partiellement. Ma grand'mère était inapte aux idées abstraites : les plus simples raisonnements arithmétiques lui semblaient rébarbatifs et *a priori* incompréhensibles. Tout pour elle était émotion, sentiment. Sans doute, en partie émotion personnelle, vibration nerveuse, et c'est pourquoi

elle disait qu'elle était incapable de souffrir. Elle savait souffrir cependant, offrir ses souffrances à Dieu ; et elle entrait, par imagination sympathique, dans le cœur des autres. Il suffisait de la voir prier pour constater que sa prière était affective. Son tact, son appréciation juste des choses de la religion, était un « habitus », une connaturalité avec les réalités de la foi, parce que d'abord c'était un accord sentimental. Des penseurs contemporains, tels que Max Scheler, ont réhabilité le rôle du sentiment dans la vie morale : ils ont montré que le sentiment n'échappe pas au regard intellectuel, qu'il y a une connaissance des sentiments ; bien plus, qu'il y a des « catégories » du sentiment, c'est-à-dire des conditions *a priori* de la vie sentimentale. Ces penseurs semblent bien avoir raison. Non seulement, ce qui est évident, il y a des sentiments religieux et des catégories du sentiment religieux, mais il existe aussi des sentiments chrétiens spécifiques, de même qu'il existe des sentiments esthétiques tout à fait irréductibles, selon qu'ils sont suscités par une église romane ou par une église flamboyante ou par une église baroque. Ma grand'mère agissait souvent mue immédiatement par un sentiment chrétien, en s'aidant, dès qu'elle était embarrassée, d'un peu de réflexion personnelle et surtout des directions de l'Église.

Mais cette explication est bien loin de fournir la solution cherchée. D'abord elle n'est pas totale : les sentiments ne sont qu'une toute petite partie de ce que nous avons appelé le « comportement » chrétien ; ils sont suscités par les convictions, de sorte qu'en dernière analyse la causalité appartient à la foi subjective du sujet, et au delà, aux dogmes auxquels cette foi adhère. D'où l'ultime question est celle-ci : pourquoi les *Dogmes* chrétiens ont-ils cette puissance d'engendrer des dévouements supérieurs? — Ensuite, la solution est à chercher sur

deux plans différents, d'inégale importance. On peut se demander quels sont, dans l'âme chrétienne, les facteurs psychologiques venant du Christianisme qui dirigent son action et l'élèvent à la sainteté. On peut se demander ensuite, puisque le comportement chrétien dépend d'un système de croyances, quel genre de vérité doivent posséder ces croyances pour exercer une efficacité d'héroïsme. Et la seconde question est évidemment la question suprême : ces convictions qui engendrent la vie chrétienne totale, sont-elles la vérité? ou sont-elles un tissu de mythes?

Elles ont déjà pour elles un argument qui, sans trancher la question, limite la recherche. L'âme humaine oscille entre deux pôles, celui de l'égoïsme et celui du don de soi : les convictions chrétiennes occupent le sommet le plus haut du pôle du dévouement. Ensuite, la vie religieuse de l'humanité oscille également entre deux pôles, celui de l'abandon sans espoir, de l'inconscience, de la dissolution de la personnalité; celui de l'exaltation des forces, de la conscience purifiée en raison, de la concentration de la personnalité et de sa surélévation. A l'un des extrêmes, il y a le Nirvâna bouddhiste; à l'autre, il y a le Christianisme, ou plutôt le Catholicisme, car (sur cela aucune dissussion n'est possible) seul il a des saints comme Paul, Augustin, Benoît, Dominique, François d'Assise, Vincent de Paul, tant d'autres et tant d'autres. Ces constatations nous dispensent d'égarer nos recherches ici et là. La crainte, instinctive à tout chrétien, qu'une autre religion, une philosophie, une secte eussent pu produire les mêmes résultats d'héroïsme, nous n'avons pas à nous en inquiéter. D'ailleurs, quand on tient la cause d'un phénomène, pourquoi former l'hypothèse inutile qu'une autre cause eût pu produire le même effet? Et maintenant, ces croyances qui étaient la seule richesse

d'une femme qui avait renoncé même à avoir dans sa poche une pièce de deux sous, ces convictions auxquelles elle tenait plus qu'à la vie et qui inspiraient tous ses actes, sont-elles la Vérité? ou une fantasmagorie d'images illusoires?

Même à l'étage commun où nous l'avons contemplée, la vie chrétienne est déjà chose bien haute. Ces offrandes héroïques, cet oubli de soi, ces silences, cette bonté conquérante, songez à ce que cela suppose de tentations surmontées, d'efforts triomphants, d'ascension de l'âme au-dessus du niveau primitif! Qu'a-t-il fallu de forces inconnues pour arracher ce cœur à un milieu égoïste et sans pensée, indifférent à la religion, et pour le donner totalement à Jésus-Christ? On songe à ces plantes rares qui poussent au milieu des scories brûlées des volcans, et qui, élevant lentement leur tige au-dessus et loin du sol maudit, produisent enfin, au bout de cent ans, une corolle prodigieuse : la plante,

Ayant vécu cent ans, n'a fleuri qu'un seul jour.

Nous touchons à la conclusion. Toutes les hypothèses envisagées, consistant à donner une explication purement naturelle (sociologique, psychologique, etc.) de la réussite extraordinaire du « comportement » chrétien, aboutissent toutes à ceci que les trésors les plus sacrés de l'humanité, ce qu'elle comporte de plus sublime comme délicatesse, dévouement, bonté, héroïsme, cela, en ses essences les plus rares, est le résultat de puissances d'illusion. La plante rare qui, ayant vécu cent ans, n'a fleuri qu'un seul jour, elle n'avait que les apparences de la vie et de la fécondité : au fond, elle était une scorie. Ce qu'il y a, dans notre vie pratique, de vérité la plus pure, est engendré par l'illusion; la sincérité la plus détachée de soi est le produit d'images trompeuses; le domaine où la

raison s'exprime le plus nettement sous la forme de la justice et de l'amour, appartient à ce qui n'a pas de sens.

Une pareille métaphysique est inacceptable pour quiconque prétend penser. Sans doute le XIXe et le XXe siècle ont vu des hommes comme Schopenhauer, et, de nos jours, M. Julien Benda, prétendre que la raison est une déchéance, qu'elle sort d'un abîme irrationnel, que la vie nous trompe. Ces auteurs ont peut-être quelque talent littéraire, mais on a le droit de tenir scientifiquement leurs essais pour négligeables. Ceux qui ont l'habitude de penser logiquement, de prouver, d'expérimenter, de vérifier ; ceux qui s'efforcent un peu d'agir raisonnablement n'admettront jamais que la vertu sorte de l'erreur et la raison de la démence. Si, au besoin, l'alternative est possible, non seulement entre le bien et le mal, mais entre la raison et la démence, quiconque tient à la raison, au vrai, à l'être, n'hésite pas. Et s'il réfléchit, il conclut, par conséquent, que les croyances chrétiennes sont la Vérité.

Ces raisonnements, que nous avons tenu à présenter de manière un peu trop philosophique, pourraient évidemment être résumés en quelques constatations et quelques syllogismes. Ils sont à la portée de quiconque a connu une âme chrétienne en son intérieur. Et qui donc n'en a pas connu, ou ne pourrait aisément, s'il le voulait, en connaître? Ainsi donc, il n'est pas toujours nécessaire de chercher de loin dans l'histoire, dans la philosophie, des arguments pour savoir si le Christianisme est vrai. A côté de vous, regardez, cela suffit. Selon la parole de saint Paul, vous n'avez pas besoin de monter au Ciel pour en faire descendre le Christ, ni de descendre aux Enfers comme si vous pouviez l'en ramener. La Vérité est là présente, tangible, à votre portée, sous votre main.

GASTON RABEAU.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Liturgies orientales

Le peuple fidèle a la crainte instinctive du schisme; sentiment louable, assurément. Mais ce que le mot schisme recouvre à ses yeux déborde bien souvent les limites raisonnables. Tout ce qui n'est pas de « chez soi » : traditions, culture, formes de prière, tout cela semble souvent le gêner, l'indisposer même, comme s'il s'agissait de vérités étrangères, ennemies de sa vérité propre, ou d'hérésies partielles. Nous ne grossissons pas les faits : que pense des chrétientés de l'Orient, par exemple, le fidèle latin « moyen », à la fois heureux d'apprendre, au hasard d'une conférence, que la Catholicité est plus riche qu'il ne le soupçonnait, et méfiant, malgré tout, vis-à-vis de liturgies d'un autre rite que le sien? N'avons-nous pas entendu demander — c'est un cas limite! — dans une chapelle byzantine « si c'était bien le même Dieu qu'on adorait ici »?... Ignorance plus qu'étroitesse d'esprit. Avec beaucoup de vigueur, Mgr le Métropolite Szeptyckyj la dénonçait, il n'y a pas si longtemps, cette tendance du peuple fidèle, cette ignorance héréditaire, dont les manifestations peuvent faire sourire, mais qui est, au vrai, infiniment douloureuse : « Tant qu'en Occident la plupart des catholiques ne sauront rien de rien sur les questions concernant l'Orient, le rapprochement de l'Église catholique, de la part des Orientaux, trouvera toujours beaucoup d'empêchements et de retard (1). »

Depuis des siècles, les Souverains Pontifes rappellent la

(1) Conférence sur le rôle des Occidentaux dans l'œuvre de l'Union des Églises. Cf. *Stoudion*, IV, avril 1927.

dignité des Liturgies orientales, leur légitimité dans l'Église, leur richesse doctrinale, en même temps qu'ils affirment l'appel de toutes les races à la religion du Christ et la souveraine liberté de l'Église qui, comme son Seigneur, « ne fait pas acception de personnes ». Les paroles de Benoît XV érigeant la Sacrée Congrégation « Pro Ecclesia Orientali » sont significatives : « L'Église de Jésus-Christ, parce qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune différence entre ses fils, et ceux-ci, qu'ils soient Grecs, Latins, Slaves ou membres d'autres groupes nationaux, occupent tous le même rang devant ce Siège Apostolique (1). » S. S. le Pape Pie XI, pour nous faire prendre conscience des richesses de la Catholicité et promouvoir les études de Théologie comparée, vient de prescrire l'enseignement dans toutes les Facultés de Théologie d'un cours de « questions théologiques orientales », et d'un cours de liturgie où seront expliqués avec « autant de soin que de vénération et de respect » les divers rites catholiques (2).

Aussi faut-il remercier chaleureusement le R. P. Salaville, des Augustins de l'Assomption, qui, pour faciliter la tâche des professeurs et des étudiants, nous présente aujourd'hui un manuel pratique où sont exposées clairement, en ce qu'elles ont d'essentiel, les Liturgies de l'Orient chrétien (3). Une partie historique d'abord sur l'origine de ces rites (formation des « provinces liturgiques », liturgies de type syrien et de type égytien, diffusion du rite byzantin) — l'ordre général des cérémonies de la Messe (même trame du sacrifice partout) — les langues en usage; une autre partie des-

(1) Motu proprio *Dei providentis arcano* du 1er mai 1917 (Actes de Benoît XV, I, p. 147. Bonne Presse).

(2) Cf. *Acta Apost. Sedis*, 1930, p. 147, et Ordonnances promulguées le 12 juin 1931 par la S. Congrégation des Études pour l'application de la Constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus*.

(3) *Liturgies Orientales*, notions générales, éléments principaux, par S. Salaville, des Augustins de l'Assomption; Bibliothèque catholique des sciences religieuses, Bloud et Gay, 1932. L'auteur annonce une prochaine étude sur la Messe, l'office et le rituel oriental, qui complétera le présent ouvrage et répondra à bien des vœux.

criptive, qui envisage les éléments principaux du culte : l'église et le symbolisme de sa décoration, les objets sacrés, les vêtements, les livres; entre ces deux parties, quelques pages très suggestives sur la légitimité et la richesse de ces rites.

Pages qu'il faut méditer. L'une des grâces de notre temps est d'avoir restauré chez les élites chrétiennes le sens et le goût de la prière de l'Église. Méfiance de l'individualisme sans doute, sentiment aigu d'isolement et de pauvreté dans la piété personnelle, plus encore adhésion, communion aux suprêmes intentions de la chrétienté et besoin de prier en beauté, donc en vérité. En vérité, car la piété liturgique — Romano Guardini l'a exprimé dans son *Esprit de la Liturgie* en des pages d'une rare pénétration — est nourrie de pensée et vivifiée par le dogme. Toute la Chrétienté prie ainsi, et depuis les premiers siècles; mais tandis que, au cours des âges, l'esprit occidental donnait tout son effort à présenter aux fidèles la foi catholique en des formules brèves, concentrées, pleines d'émotion intérieure, mais d' « émotion domptée », comme dit encore Guardini (qu'on songe à l'exclamation qui est comme le leit-motiv de la fête de la sainte Trinité : *O beata Trinitas !* ou aux célèbres hymnes de l'Office du Saint-Sacrement), le génie oriental se complaisait à développer, à amplifier dans sa prière les vérités dogmatiques, les exposant inlassablement, comme à la recherche d'une formule plus évocatrice ou d'un aspect plus séduisant. Et voilà pourquoi les liturgies de l'Orient constituent un « lieu théologique » exceptionnellement riche.

Goûtons la plénitude d'un texte comme celui-ci, l'hymne des Chérubins, chanté par le Chœur pendant la procession qui précède l'Offrande de la Messe byzantine :

Nous qui, mystiquement, figurons ici l'image des Chérubins, et chantons à la Trinité, de qui découle toute vie, l'hymne trois fois sainte, déposons tout souci de ce monde, afin de recevoir comme il sied le Roi de l'Univers, invisiblement escorté des anges par légions.

Avant de laisser éclater l'allégresse et le triomphe des

âmes chrétiennes, le Chœur détaille les premières paroles avec gravité et mystère, pendant que le prêtre s'humilie en secret devant le Roi de gloire :

... Vous qui vous êtes fait homme sans altérer ni diminuer votre Essence, vous êtes devenu notre Grand-Prêtre, et en Maître de toutes choses, vous nous avez transmis le pouvoir d'offrir a votre place ce sacrifice public sans nouvelle effusion de sang... je vous en supplie, ne détournez pas de moi votre visage, ne m'excluez pas de votre famille... c'est vous qui offrez et qui êtes offert, qui êtes distribué, ô Christ notre Dieu.

Le P. Salaville insiste en quelques mots fort heureux sur cette plénitude des prières de l'Orient. Des suggestions y sont à relever, des aperçus à recueillir qui peuvent ouvrir des voies à la théologie, à la théologie sacramentaire en particulier. Du point de vue doctrinal, notons d'ailleurs — cela n'est point indifférent — que ces liturgies considérées en ce qu'elles ont d'essentiel se sont trouvées, pour la plupart, fixées avant le Grand Schisme, ce qui assure leur caractère vénérable et leur authenticité catholique. Les modifications apportées au texte primitif dans le cours des âges sont, somme toute, assez restreintes, si bien que, pour nous en tenir toujours à l'essentiel, « l'Ordinaire de la Messe et l'ensemble des heures canoniques s'offre à nous sans altération grave ». En est-il de même chez les Orthodoxes, chez ceux de nos frères d'Orient — des millions de chrétiens — qui prient eux aussi sur ces admirables textes que nous citons, au cours de ces liturgies dont nous disons la valeur et la légitimité catholique, mais que de terribles malentendus tiennent éloignés depuis des siècles du Vicaire de Jésus-Christ? Oui, répond le P. Salaville : les additions d'origine nettement schismatique sont peu nombreuses (1); chez les Grecs, par exemple, tout au plus signale-t-on comme offices

(1) Certaines de ces additions manifestent en effet un dessein d'opposition au catholicisme. Peut-être le P. Salaville aurait-il pu, en les signalant, éviter certaines expressions capables de blesser nos frères séparés.

nouveaux les fêtes de Photius, de Grégoire Palamas et de Marc d'Éphèse.

Beaucoup d'amour aussi dans ces prières. En même temps qu'elles affirment avec une force presque tragique la vérité et opposent leurs professions de foi aux hérésies toujours renaissantes, elles couronnent le Seigneur, la Vierge et les saints qui voient la Face du Père, de fleurs très fraîches dont le parfum nous émeut toujours : Notre-Dame qui exauce vite; Notre-Dame Demeure de la lumière, Pont qui conduit l'humanité au ciel; Jésus aux longues patiences... Et une charité intensément catholique, au sens total du mot : chaque jour le diacre confie à l'immensité de la Miséricorde divine tous ceux que nos Grandes Litanies offrent à notre intercession : pontifes, prêtres, souverains, voyageurs, malades, toute « l'humaine fraternité dans le Christ ».

Il est bon pour un chrétien de garder toujours pour horizons ceux de sa foi intégrale. Le bienfait d'un livre comme celui-ci est de nous les rappeler. L'Occident n'a pas le droit de vivre seul, pas plus que l'Orient, le Nouveau Monde pas plus que l'Ancien, et les nécessités d'ordre économique ou politique mettent singulièrement en relief, à l'heure qu'il est, le bien-fondé des échanges entre nations. A plus forte raison, les membres d'un même Corps mystique ne doivent-ils pas vivre en s'ignorant. Leurs efforts conjugués les mettraient en possession d'une vie plus haute, plus riche. Le génie oriental et le génie occidental sont différents, et nous disons tant mieux : la théologie est inadéquate au dogme et, sur un autre plan, la liturgie le sera toujours à la louange du Dieu Trinité, mais la théologie comparée nous offre des possibilités nouvelles pour scruter le mystère, et les liturgies confrontées, mises, si nous osons ainsi parler, en émulation, peuvent, sans jamais d'ailleurs — c'est impossible et ce n'est pas à désirer — se fondre ici-bas en une liturgie unique, donner du moins à la prière des âmes rachetées une expression plus variée, plus riche, plus belle, — et plus vraie.

Puisse la connaissance des Liturgies de la Chrétienté accroître chez le peuple fidèle le sens et la passion de l'Unité

de l'Église! Chaque jour, appelé sur l'autel en de multiples langues, le Christ s'offre en Orient et en Occident comme il est mort, c'est-à-dire non seulement pour telle nation particulière, « mais afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu qui sont dispersés ». La Messe est ainsi souverainement un principe et un signe d'unité. Prions pour les chrétiens d'Orient qui communient avec nous à la fraction du pain : les uns nous sont unis dans toute la foi, les autres ont brisé par le schisme l'unité du Corps visible. Prions pour ceux-là surtout. Beaucoup d'entre eux nous ignorent, sans doute : est-ce une raison pour les ignorer à notre tour? Le Seigneur nous a confié la tâche de ramener avec Lui au bercail les brebis qui se sont égarées : nous avons oublié souvent cette mission, parce que les besognes de l'heure présente sont, à chaque siècle, multiples... « J'ai encore d'autres brebis... elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau sous un seul pasteur. » Cette voix de Jésus a été assez puissante pour réveiller Lazare dans son tombeau : n'en répercuterons-nous pas l'écho, inlassablement, en des cœurs qui ne sont point fermés, puisque l'Esprit les visite? Il faut que cette voix soit entendue.

A.-M. C.

L'Église à la fin du premier siècle

L'étude des premiers temps du christianisme, plus particulièrement de l'âge apostolique, donne à qui s'y livre une impression de fraîcheur, de paix, de belle lumière chrétienne qu'on n'éprouve à un égal degré au contact d'aucune période de l'histoire de l'Église. Les textes et documents grâce auxquels l'historien peut faire revivre ces années sont rares, mais suffisants, en nombre et en signification, pour

qu'il soit assuré d'atteindre par eux la réalité de ce passé. A un esprit non prévenu, tout se présente ici, sinon toujours comme certain, du moins comme très « vraisemblable », au sens fort du mot.

M. Bardy connaît bien ce premier passé chrétien, et il s'y complaît. Nous lui devions déjà, outre d'importants travaux d'allure plus technique, un petit volume : *En lisant les Pères* (Tourcoing, 1921). Utilisant en partie le même matériel que dans le précédent ouvrage, mais dans un cadre plus restreint et plus directement historique, il nous donne aujourd'hui le tableau de l'Église à la fin du premier siècle, environ de 70 à 110 (1). Nous sommes à la fin de l'âge apostolique. Des Douze apôtres, au moins à ce que nous pouvons savoir, il ne reste plus que saint Jean. Les pages que consacre M. Bardy à l'apôtre retiré à Ephèse, et à ce milieu d'Asie Mineure où s'exerçait principalement son influence, sont parmi les plus belles de ce petit livre. Cédons à la tentation de citer tout au long celle où il nous dépeint le vieil apôtre écrivant son évangile (p. 18) :

Pendant de longues années, soixante ans au moins, saint Jean avait médité sur la vie et les enseignements du Sauveur, avant de consigner par écrit tous ses souvenirs. Bien des fois, il avait dû raconter l'histoire de Jésus et rappeler ses discours. Sa mémoire était fidèle; ce qu'il avait dit, ce qu'il avait souvent répété, c'était bien ce qu'il avait vu et entendu et c'est aussi cela qu'il écrit, à la demande de ses disciples. Mais il l'écrit avec son tempérament personnel, avec son âme ardente et son amour toujours jeune. Le temps a passé; ses compagnons d'apostolat sont retournés vers le Maître et ont pris place dans les demeures qui leur avaient été préparées; il sait que son heure approche et que l'immortalité ici-bas ne lui a pas été promise plus qu'aux autres apôtres. Avant de disparaître, pour imposer une dernière fois silence à tous ceux qui ne confessent pas Jésus, il se recueille et rédige son Évangile. Inspiré par l'Esprit qui « le fait se souvenir de tout ce que le Seigneur a dit », il y met en relief l'Incarnation du Verbe et la tragique destinée de Celui qui, étant la lumière des hommes, n'a pas été compris par les ténèbres, n'a pas été reçu par les siens.

(1) G. Bardy, *L'Église à la fin du premier siècle* (Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses). Paris, Bloud et Gay, 1932; in-12, 178 pp.

On trouve, sous la plume de M. Bardy, plus d'une page aussi savoureuse. D'autres ont un ton plus austère, mais ne frappent pas moins par le sens averti et prudent, la sérénité, avec lesquels sont exposées les questions où l'histoire a jusqu'à présent apporté moins de lumière. On sent que, si les documents sont relativement rares, l'historien n'en a négligé aucun, et leur a demandé, sans rien forcer d'ailleurs, tout leur témoignage. La chapitre premier, entièrement consacré à ces documents, en fait foi. Notons aussi les pages qui étudient la succession apostolique et l'établissement de la hiérarchie (ch. III), la communauté des Judéo-chrétiens émigrés de Jérusalem aux environs de 70 (pp. 100-104), l'expansion géographique du christianisme à la fin du premier siècle (début du ch. VII).

Ce n'est pas qu'on ne puisse discuter telle ou telle assertion. Est-il bien sûr par exemple, que « dès les origines, l'Eucharistie ait été célébrée en dehors d'un véritable repas » (p. 65) ? Ne peut-on penser que la discipline décrite par M. Bardy avait bien cours à l'époque dont il s'occupe, mais qu'elle n'avait été adoptée qu'à la suite des abus qui compromirent la primitive pratique de renouveler après le repas du soir, en souvenir du Seigneur et pour se nourrir de lui, la première fraction du pain ? De même lorsque M. Bardy parle (p. 99) du peu de succès obtenu par le christianisme parmi le peuple juif, ne pourrait-on pas distinguer plus qu'il ne le fait entre la fin du premier siècle, où se consommait la séparation du christianisme et du judaïsme, et les temps plus primitifs où l'anti-christianisme était plus le fait des chefs juifs que de la masse du peuple ? A Jérusalem, par exemple, si nous en croyons les Actes des Apôtres (II, 47 ; V, 13, etc.), les premiers fidèles avaient la faveur du peuple, et les persécutions leur vinrent habituellement des chefs religieux, personnellement intéressés à ce que ne se développe pas un mouvement dont ils avaient crucifié le chef. La chose ici a quelque importance, car sans doute en fut-il souvent de même dans les communautés juives de la Diaspora auxquelles d'abord se présentèrent les prédicateurs de l'Évangile.

M. Bardy donne tellement l'impression de vivre de façon habituelle dans ces premiers milieux chrétiens, il en évoque si bien l'atmosphère, qu'on s'en voudrait d'insister sur ces détails. Disons plutôt en terminant combien il est souhaitable que les chrétiens cultivés, auxquels s'adresse la *Biblio-*

thèque catholique des Sciences religieuses, se mettent à même, par la lecture de tels livres, de goûter davantage nos vieux textes chrétiens, scripturaires ou patristiques. Écrits jadis pour de simples fidèles, ces vieux textes ne s'adressent pas aujourd'hui aux seuls théologiens, et, à leur contact, chacun peut encore puiser et développer cet amour de la vivante tradition qui, aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, nous rattache à Jésus-Christ.

H.-M. Féret, O. P.

DOCUMENTS

Le nouveau siège de l'Université catholique de Milan

L'Université catholique de Milan a, depuis quelques jours, un siège digne d'elle. Le palais où elle a été transférée le 1er novembre et que le cardinal Bisleti, préfet de la Congrégation des Séminaires et des Universités, légat pontifical, est allé bénir, est un des monuments les plus glorieux et les plus vénérables de la métropole lombarde.

En 789, tout près du lieu où avaient été enterrés deux martyrs chrétiens, Gervais et Protais, et où saint Ambroise avait sa tombe, l'archevêque de Milan, Pierre, institua un couvent de moines qui, guidés par l'abbé Benoît, et suivant la règle du Patriarche de Norcia, devaient « chanter sans jamais cesser les louanges du Roi du Ciel ».

Cette fondation était devenue nécessaire. La basilique qui abritait les trois sépultures — édifice du IVe siècle où saint Ambroise avait refusé d'admettre l'empereur Théodose — étant isolée en pleine campagne, il fallait renforcer la garde de ce lieu saint.

Jusqu'au XIIe siècle les travaux furent poursuivis pour donner aux moines la place dont ils avaient besoin. Un tremblement de terre, en 1117, détruisit une partie de la basilique. Les Bénédictins furent chargés de la restaurer. Pour construire une nouvelle partie de l'église, on fit appel aux célèbres *magistri comacini*, corporation qui édifia plus tard la cathédrale de Milan; il y avait parmi eux Magister Adami, qui grava son nom sur une des colonnes de la porte principale de la basilique. Quelque temps auparavant, le couvent avait obtenu des autorités impériales d'importantes donations féodales. Après s'être agrandi et fortifié, le monastère de Saint-Ambroise devint une puissance économique et morale : il obtint la protection impériale.

En 1251 le pape Innocent IV fut avec sa Cour l'hôte de ce couvent, ainsi que le cardinal Ottavio Ubaldini en 1261, Grégoire X avec dix cardinaux en 1273, puis Benoît XII en 1343.

En 1311, lorsque Henri VII d'Allemagne, l'empereur chanté par Dante, fut couronné dans la basilique ambrosienne, l'abbé, qui portait les ornements pontificaux et le sceptre, reçut en consigne la couronne de fer, symbole de la monarchie des Lombards. Il gouvernait les habitants de son territoire, faisait fonction de juge, rédigeait les statuts des communes, élisait les podestats. Au XIIe siècle, enfin, il prit le titre de comte. Pendant le XIVe siècle le sort du monastère déclina : à un certain moment il n'y avait plus que trois moines.

En 1487, le cardinal Ascanio Maria Sforza, fils de François et frère de Ludovic le More, duc de Milan, voulant assurer un nouvel éclat au monastère, obtint du pape Alexandre VI une bulle qui permettait d'y introduire les moines de l'abbaye de Chiaravalle. De son côté, Ludovic le More confia au célèbre architecte Donato Bramante la reconstruction de l'édifice ; celui-ci lui donna les lignes et les proportions qu'il a gardées : deux cloîtres à colonnes de la même dimension, séparés par un vaste réfectoire de dix-sept mètres de haut, en forment la partie centrale. La belle ordonnance de la double colonnade et la parfaite distribution des briques rappellent les motifs que Bramante développa, peu après, à Saint-Pierre en Montorio, et au Palais de la Chancellerie, à Rome. Le monastère devait, pendant les siècles suivants, s'enrichir de statues, de peintures et de décorations luxueuses.

La protection de l'Impératrice Marie-Thérèse, au XVIIIe siècle, permit aux moines d'établir dans le monastère une imprimerie dont les caractères avaient été fondus par le célèbre Bodoni : à son service, ils créèrent une papeterie à Vaprio d'Adda, près de Milan. Là, entre 1778 et 1793, ils imprimèrent des volumes magnifiques ornés de gravures précieuses : œuvres de liturgie, d'histoire, d'archéologie.

Le 14 mars 1797, lors de l'occupation française à Milan, les ordres religieux ayant été supprimés, un officier fiscal, s'étant rendu au monastère de Saint-Ambroise pour saisir les archives, trouva leur porte murée et, contre le mur encore tout frais, le lit d'un grand malade qu'on venait d'y placer. Des trésors historiques furent ainsi sauvés. Mais pour peu de temps, car quelques jours plus tard, la bibliothèque était transportée ailleurs, les archives dévalisées.

Les militaires prirent la place des religieux : le monastère

fut transformé en caserne. L'édifice, rendu méconnaissable, fut utilisé, ensuite, comme hôpital, jusqu'au jour où un décret du Duce ordonna sa mise en vente. La direction de l'Université catholique l'obtint alors pour un prix convenable.

Deux architectes de grande valeur, MM. Muzio et Barelli, ont rendu aux bâtiments leurs lignes primitives, faisant de l'ancien réfectoire un grand amphithéâtre où dix-huit cents personnes peuvent prendre place commodément. Les facultés de droit, de philosophie, de lettres, l'École des sciences sociales, la bibliothèque, ont été installées selon les règles les plus modernes.

A la cérémonie d'inauguration ont pris part les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de Milan, avec quarante évêques et archevêques, venus de plusieurs villes d'Italie, et dix cardinaux. Une grande procession partant de l'ancien siège de l'Université a défilé à travers la ville en grande pompe jusqu'au nouveau siège.

Le mouvement antireligieux en U.R.S.S.

ÉLOQUENCE DES CHIFFRES

Quel succès le mouvement antireligieux trouve-t-il en Russie soviétique ? Il est, en général, difficile de l'apprécier directement. Si l'on ne peut se remettre aux dires des journaux athées, il n'est pas impossible toutefois de tirer de ces journaux d'intéressantes indications.

Prenons, par exemple, une revue de premier plan dans l'ordre de l'athéisme militant : l'*Antireligioznik*. Comme la plupart des autres périodiques publiés en U.R.S.S., cette revue porte sur chacun de ses numéros le chiffre de son tirage. Nous n'avons aucune raison positive de mettre en doute cette indication, d'autant que, loin de témoigner du succès du mouvement dont cette revue est l'organe, elle accuse plutôt un fléchissement.

Mensuel d'abord et paraissant sur une moyenne de

128 pages, l'*Antireligioznik* est devenu bimensuel, mais son format, loin de s'accroître, en a subi une notable diminution puisque le plus souvent, toute bimensuelle que soit cette revue, elle ne paraît qu'une fois dans le mois en fascicule double quant à la numérotation mais non pas quant au nombre de pages, toujours égal à 64.

En outre cette revue de méthode s'adressant aux militants était complétée en 1931 par une autre revue de doctrine, l'*Athéisme militant*, qui cessa de paraître dès 1932.

Nous avons eu la curiosité de relever les indications de tirage de l'*Antireligioznik* sur les numéros que nous avons entre les mains, c'est-à-dire à partir d'avril 1930. Nous les reproduisons dans le tableau suivant :

1930		1931		1932	
N°s	*Tirage*	*N°s*	*Tirage*	*N°s*	*Tirage*
		1	33.000	1	21.500
		2	33.000	2	22.500
		3	37.000	3	23.000
4	29.000	4	35.000	4	23.600
5	30.000	5	35.000	5-6	24.000
6	30.000	6	34.000	7-8	20.400
7	23.500	7	35.000	9	20.800
8-9	30.000	8	29.000	10	20.400
10	30.000	9	27.700	11-12	20.200
11	35.000	10	27.000	13	20.500 (1)
12	30.000	11	27.000	14	20.500
		12	27.000	15-16	20.800
				17-18	20.500

Le maximum 37.000 coïncide avec la campagne anti-pascale de 1931 ; le tirage fléchit ensuite progressivement, avec une légère reprise durant la préparation de la campagne contre Pâques 1932, pour atteindre 20.500, à l'heure actuelle. Une baisse de 45 o/o !... Sans commentaires.

C. D.

(1) Le chiffre porté est de 30.500, mais il est manifeste que c'est là une erreur typographique, à moins qu'il ne s'agisse d'un effort de propagande que le contenu de ce numéro ne révèle d'ailleurs pas.

LES LETTRES

HENRI GHÉON. *Job.*

Tragédie biblique en trois actes.

Le problème du mal... N'est-ce pas le grand drame humain?

JACQUES MADAULE. *Max Jacob chez les bourgeois.*

Un « herbier poétique » de la bourgeoisie.

ANDRÉ GEORGE. *Cagliostro et les fumées du Dix-Huitième siècle.*

M. Photiadès, en contant « Les vies » du fameux aventurier, soulève le masque du siècle de Voltaire.

M. BORDERIE. *Quelques livres.*

JOB

Tragédie biblique en trois actes[1]

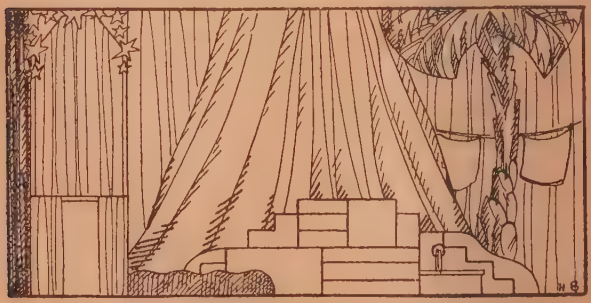
PERSONNAGES

L'Ange qui dit la Parole de Dieu.
Satan.
Job.
Sa femme.
Eliphas. } *ses amis.*
Baldad. }
Sophar. }
Eliu.

Un seul lieu. A gauche la tribune de l'Ange sous une couronne d'étoiles.

Au milieu, pour Job, une plate-forme, autour de laquelle on pourra tourner.

A droite un unique palmier sur un coin de ciel bleu qui pourra changer de couleur, au bord d'une indication de fontaine.



(1) Cette pièce sera jouée par les *Compagnons de Jeux*, sous la direction d'Henri Brochet, à la salle d'*Arlequin*, 9, rue Falguière, tous les mercredis à 21 h., à partir du 25 janvier (répétition générale).

Ier ACTE

I. DERRIÈRE LE RIDEAU,
CHŒUR VOCAL A L'UNISSON

Sur la tonique :

— — — ◡ — — — — ◡ — ◡
Tou-jours la dou-leur se-ra sur le mon-de.

Sur la dominante :

— ◡ — ◡ ◡ ◡ ◡ — ◡ ◡ ◡ —
Au-cun hom-me n'é-chap-pe-ra à la dou-leur.

Sur la tonique :

— ◡ — ◡ — ◡ ◡ —
Mais s'il sait l'offrir au Sei-gneur,

Sur la dominante :

◡ ◡ ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Il n'y au-ra plus de dou-leur

Sur la tonique :

— — ◡
Au mon-de.

(Un long silence. Le rideau s'ouvre lentement. Mi-obscurité. L'Ange est en place, seul éclairé.)

II. L'ANGE

Un homme habitait dans la terre d'Uz
Et son nom était Job.
Intègre, droit, craignant Dieu, éloigné du mal.
Il avait sept fils et trois filles.
Il possédait sept fois mille brebis, trois fois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses
Et un très grand nombre de serviteurs.
Et cet homme était le plus grand des hommes dans les pays orientaux.

Et ses fils allaient les uns chez les autres, et se traitaient chacun leur tour,

Et ils invitaient leurs trois sœurs à venir chez eux pour manger et boire,

Et, quand le cycle de leurs festins était clos, Job les réunissait pour les purifier.

Puis il se levait à l'aurore, offrant l'holocauste pour chacun d'eux,

De crainte qu'ils n'eussent péché et offensé Dieu dans leur cœur.

Et il n'y manquait pas un jour.

VOIX AU DEHORS

Un homme habitait dans la terre d'Uz
Et son nom était Job.

(*Un temps. Puis reprise du chant :*)

CHŒUR A L'UNISSON

Toujours la douleur sera sur le monde, etc.

(*Un temps.*)

III. L'ANGE

Un jour que le concert des fils de Dieu, les Anges, entourait le Seigneur,

Satan aussi vint parmi eux.

(*Orgueilleux, mais tremblant de rage, s'inclinant par force de plus en plus, Satan s'avance lentement, de droite à gauche, vers la tribune de l'Ange. Il s'arrête, courbé en deux, rongeant ses poings, à quelques pas. Alors l'Ange reprend :*)

Et le Seigneur lui dit : « D'où viens-tu ? »

SATAN, *sourdement*

De parcourir le monde et d'y faire ma promenade.

L'ANGE

« As-tu remarqué mon serviteur Job ?
Il n'est point sur la terre d'homme semblable à lui,
Intègre, droit, craignant Dieu, éloigné du mal. »

SATAN

Ce n'est pas pour rien qu'il vous craint. Ce n'est pas gratis qu'il vous sert. En cela quel est son mérite ?

Vous l'avez ceint comme d'une clôture, d'un fossé, d'un rempart, lui, sa maison et tous ses biens.

Vous avez béni l'œuvre de ses mains, ses troupeaux nombreux qui couvrent la plaine.

Étendez seulement la main ! Touchez à ses possessions !

Et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

L'ANGE

Or, le Seigneur dit à Satan : « Voici !
Tout ce qu'il possède est en ton pouvoir,
Mais ton pouvoir s'arrête à sa personne.
Va ! »

CHŒUR, *au loin*

Job !... Job !... Job !...

L'ANGE

Et Satan s'éloigna de la face de Dieu.

(*Satan s'éloigne par le même chemin et à mesure se redresse, les poings serrés, levés. Il sort.*)

(*Long silence. Obscurité totale.*)

IV. *(Puis la scène s'illumine. L'Ange a disparu. Radieux midi. Job, richement mais simplement vêtu, accède par le fond à la plate-forme. Sa femme le suit.)*

JOB

Qu'il fait beau ! Qu'il fait bon et doux ! Comme tout est calme !

A peine si, à l'extrême pointe du palmier,

Une onde de zéphyr émeut une aigrette de palme.

Le ciel n'est qu'une flamme — et on ne le sent point peser.

(Un temps.)

La main de Dieu est légère à ses créatures.

Béni soit-il ! *(Il s'assied. A sa femme :)* Eh bien ?

LA FEMME DE JOB

J'attendais la fin de votre chanson. — Ah ! vous êtes un homme heureux.

JOB

Mais vous ? n'êtes-vous pas heureuse ? Répondez : le ciel vous écoute.

LA FEMME DE JOB

Je ne mens jamais, même à Dieu.

JOB

Mais que vous manque-t-il ?

LA FEMME DE JOB

Il manque toujours quelque chose.

JOB

Précisez.

LA FEMME DE JOB

Ce que je n'ai pas. *Tout* ce que je n'ai pas.

JOB

O femme !

LA FEMME DE JOB

Maître Job, sans vous offenser, je puis vous avouer mon sentiment sur vous. Vous êtes un homme, selon moi, d'une espèce particulière. Qui pourrait, oserait sur terre se déclarer satisfait de son sort ? Je ne connais que vous.

JOB

Je le regrette pour les autres.

LA FEMME DE JOB

Moi, je le regrette pour Job.

(*Un temps. Elle s'assied sur une marche à ses pieds.*)

JOB, *se levant*

En vérité ! Il suffit de lever la tête.

Fait-il beau ou non ? Le soleil luit-il ? L'azur est-il ou non sans tache ? Direz-vous que la foudre a frappé nos troupeaux ? que nos enfants ne sont pas en santé ? que nous devons un sou à qui que ce soit ? Répondez.

Si je montais sur la colline, je ne verrais autour de moi rien qui ne soit à moi, et justement acquis par labeur ou par héritage.

A l'occident, mes bœufs à la charrue, par couples, entr'ouvrant à perte de vue la terre à peine délivrée de ses moissons... et, non loin d'eux, mes ânesses grises qui paissent : car Dieu nous donne le blé et le chardon.

Au nord, au flanc de la montagne ardue, mes brebis, avec leurs agneaux, tondant à ras le chaume ou le gazon.

A l'orient, sur le désert de pierre, mes sobres chameaux dispersés, croquant le nopal, déchirant l'alfa, en se balançant comme des navires.

Et là-bas, au midi, mes douces oasis, assiégées en vain par le sable, sans cesse visitées et rafraîchies des eaux qui rejaillissent en lait jusqu'aux palmes...

— Or, dans Eppheta, la plus belle, à l'instant même où je la nomme, mon fils aîné reçoit ses frères et ses sœurs autour du chameau, de l'agneau, des gâteaux à l'huile, des pastèques roses, sous les poutres dorées de sa maison.

En vérité, je le répète, n'y eût-il en notre existence que cette heure de certitude, d'abondance, de paix, où tout se rassemble et concourt, nous devrions garder, jusqu'à nos derniers jours, un front lisse comme ce beau ciel et une humeur parfaitement égale.

Pour cette heure, pour cet instant dont le Seigneur nous gratifie, ne cessons pas de le bénir.

(*Un temps. Il va et vient, très recueilli.*)

LA FEMME DE JOB

Je bénis le Seigneur. — Mais, Job ?

Si nous montions sur la haute montagne où paissent nos brebis, plus haut, là où sa pointe touche au ciel,

Avant de redescendre et d'entraîner les eaux vers d'autres rives,

Dites-moi ce que nous verrions ?

JOB

D'autres pays, d'autres troupeaux,

Et encore des terres à blé, et encore des palmeraies.

LA FEMME DE JOB, *se levant*

Et des villes, et des jardins, et des palais...

Une immensité de splendeur dont des rustres n'ont pas idée.

— Mais quand nous n'y verrions que des biens semblables aux nôtres,

Ce serait déjà trop, car ces biens ne sont pas à nous.

— O Job, maître Job, père Job, vous êtes un homme fermé, sans horizon, sans aspirations, sans ailes,

Sans envolée,

Et parce que votre regard ne va pas plus loin que ce cercle dur,

Vous croyez tenir l'univers :

Vos mains sont vides.

(*S'animant :*)

Toute la terre nous a été donnée.

Si Dieu m'avait fait homme, comme vous, j'aurais voulu planter ma tente dans le sable et dans le granit,

Dans le marbre de Grèce et dans le porphyre d'Assur,

Dans le limon d'Égypte et dans l'argile d'Éthiopie,

Conquérir, posséder tout ce qui peut être conquis

— Et possédé !

J'aurais été roi de la terre...

Il n'est pas un homme sur terre qui n'ait rêvé au moins une fois dans sa vie

D'être ce roi — le roi !

Personne. (*Un temps.*)

— Excepté vous.

Vous, Job, père Job, pauvre père Job !

(*Un temps.*)

JOB, *atterré, mais doux*

Seigneur, si vous écoutez ces blasphèmes, pardonnez-les.

La femme est une créature insatiable et toujours prête à s'entr'ouvrir aux conseils de l'Ange du Mal,

Depuis le jour de sa naissance, quand vous l'avez tirée de notre flanc...

Et depuis lors, sans cesse, elle nous harcèle le flanc de plaintes, de désirs, d'inassouvissements,

Ce flanc dont vous l'avez tirée.

(*Humble.*)

Seigneur, je me suis toujours interdit de regarder plus loin que l'horizon dont vous m'avez donné la garde

Et le bienfait.

Tout ce que je puis tenir et aimer, dans mes pauvres mains, dans mon pauvre cœur,

Je le tiens, je l'aime.

Si telle est votre pauvreté, c'est ma richesse, elle me comble.

Pour la mériter, je l'avoue, j'ai fait ce que j'ai pu...

Et je crois l'avoir méritée.

Je ne demande rien de plus... mais ne me la retirez pas!

N'écoutez pas les blasphèmes de cette femme !

VOIX DU CHŒUR, *au dehors*

Job !... Job !... Job !...

JOB

Entre vos mains, Seigneur.

(*Il s'agenouille. Un temps. Sa femme s'est assise sur la marche de la plate-forme. Au dehors une voix chante :*)

LA VOIX

Toujours la douleur sera sur le monde,
Aucun homme n'échappera à la douleur...

(*La voix meurt sans achever. Le ciel se couvre.*)

CRIS AU DEHORS

Malheur ! Malheur ! Malheur !

V. (*Satan, en messager, avec un manteau gris, s'élance sur la scène par la gauche.*)

SATAN

Job !

JOB

Qu'y a-t-il ?...

SATAN

O pauvre Job ! (*Il tombe à genoux.*)

JOB

Qui es-tu ?...

SATAN

Tu me connais bien... Je suis un de tes serviteurs...

LA FEMME DE JOB

Parle. Au fait ! viens au fait !

SATAN

Les bœufs étaient à labourer... Auprès d'eux paissaient les ânesses... Les Sabéens sont survenus, se sont jetés sur eux et les ont enlevés. Ils ont tiré l'épée et transpercé les serviteurs... Seul j'ai pu m'échapper, pauvre Job, portant la nouvelle... Et me voici qui te l'annonce.

(*Il repart comme il est venu, en coup de vent, par la droite.*)

LA FEMME DE JOB

Job !

JOB

Tais-toi, femme. (*Orage au loin.*) Écoute.

CRIS AU DEHORS

Malheur ! Malheur ! Malheur !

(*En coup de vent, à gauche, Satan messager reparaît, en manteau violet.*)

SATAN

Job, pauvre Job !

JOB, *ferme*

J'attends.

SATAN

La foudre de Dieu est tombée du ciel...

LA FEMME DE JOB

Sur qui ?

SATAN

Sur tes troupeaux dans la montagne... Elle a dévoré les brebis et consumé les serviteurs. Je me suis jeté à plat ventre... et je cours pour te l'annoncer.

LA FEMME DE JOB

Nos brebis... nos agneaux...!

JOB, *congédiant Satan, qui se retire*

C'est bon. (*Au ciel :*) Pourquoi, Seigneur ? — Comme votre main pèse !

(*De nouveau, cris au dehors.*)

CRIS

Malheur ! Malheur ! Malheur !

LA FEMME DE JOB

N'est-ce point tout ?...

(*Job, raidi, lui fait signe de se taire. Satan messager rentre par la droite en manteau rouge.*)

SATAN

J'arrive du désert. Les Chaldéens pillards, partagés en trois bandes, ont fondu sur nous comme le simoun, capturé les chameaux et tué les gardiens... Seul, j'ai survécu, pauvre Job !

JOB

Silence. (*Il prend sa tête dans ses mains et se tait. Satan se retire lentement en jetant sur lui un regard mauvais, insidieux, mais inquiet, et sort par la gauche. Mais on le voit derrière la plate-forme jeter son manteau rouge pour revêtir un manteau noir; il s'en couvre la tête et rentre par la droite, d'un pas funèbre. Au loin, de longs gémissements :*)

VOIX

A â â â â â h !... A â â â â â h !...

(*Job se redresse, semble défaillir, sa femme le soutient. Ils attendent le choc. Satan à distance s'arrête, s'incline, puis :*)

SATAN, *à mi-voix*

Voici la nouvelle. Cuirasse ton cœur. (*Un temps.*) A Eppheta, dans la maison de ton aîné, tes fils et tes filles mangeaient gaiement et ils buvaient du vin... quand, à l'autre bout du désert, l'ouragan s'est levé... Il a rasé

tous les figuiers, tous les palmiers, tous les murs et toutes les haies, saisi la maison par les quatre coins et celle-ci s'est écroulée.

LA FEMME DE JOB

Sur nos enfants ?

SATAN

Aucun n'a eu le temps de fuir : ils sont tous morts. Je les ai touchés et comptés.

(*Job s'écroule.*)

LA FEMME DE JOB, *le poing au ciel*

Maudit ! maudit ! maudit !...

JOB

N'aggravons point la colère du Père.

LA FEMME DE JOB

Le Père ?

JOB

Il n'est point d'autre nom pour celui qui nous a formés.

(*Il se prosterne entièrement.*)

SATAN

Pauvre Job ! Vraiment, je t'admire... autant que je te plains.

(*A la femme de Job :*)

Vous qui le connaissez, maîtresse, pense-t-il vraiment ce qu'il dit ?

LA FEMME DE JOB, *enragée*

Il le pense. Il le pense. Je vous affirme qu'il le pense : Je ne le comprends pas.

SATAN

Job est un juste, un sage. Mais peut-être aussi un indifférent... un homme sans cœur, sans entrailles... Cela existe.

LA FEMME DE JOB, *méprisante*

Il ne songe qu'à lui, c'est vrai. (*Un temps. Plaintive.*) Que faire désormais ? Me voici seule...

SATAN

Pauvre mère...

LA FEMME DE JOB

Pauvre de biens... pauvre d'enfants... pauvre de foi...! Je ne pourrai plus croire en Dieu. — Et pas même le droit de lui adresser un reproche.

JOB, *sourdement, toujours prosterné*

Non. Je te le refuse.

LA FEMME DE JOB

Je n'aurai plus que mes yeux pour pleurer. — Mes enfants... mes petits... (*Elle s'écroule dans les larmes.*)

CHŒUR, *au dehors*

Toujours la douleur sera sur le monde.
Aucun homme n'échappera à la douleur.
Mais s'il sait l'offrir au Seigneur,
Il n'y aura plus de douleur
Au monde.

(*Alors Job se lève, laisse tomber son manteau à ses pieds, déchire sa tunique et dit :*)

JOB

Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y retournerai. (*Satan, qui le considère, recule.*) Dieu m'a donné, Dieu m'a repris. (*Satan se courbe.*) Il a plu ainsi au Seigneur. (*Levant les mains au ciel.*) Le nom du Seigneur soit béni! (*Satan sort d'un bond.*)

RIDEAU

IIe ACTE

I. (*Même lieu. L'Ange est en place. Modulation du chœur en coulisse. Mi-obscurité.*)

L'ANGE

Un jour que le concert des fils de Dieu, les Anges, entourait le Seigneur,

Satan aussi vint parmi eux.

(*Entre par la droite Satan, plus obséquieux, plus haineux, plus tremblant de rage.*)

Et le Seigneur lui dit : « D'où viens-tu ? »

SATAN

De parcourir le monde et d'y faire ma promenade.

L'ANGE

« As-tu remarqué mon serviteur Job ?
Il n'est point sur la terre d'homme semblable à lui,
Intègre, droit, craignant Dieu, éloigné du mal,
Persévérant toujours dans son intégrité,
Bien que tu m'aies provoqué à le perdre,
Et sans raison aucune. »

SATAN

Pour sauver sa peau, l'homme donnera tout... et la peau des autres pour la sienne propre.

Étendez seulement la main. Touchez sa viande, touchez ses os... Frappez-le dans son corps...

Et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

L'ANGE

Or, le Seigneur dit à Satan : « Voici.
Je mets son corps en ta puissance,
Mais sa vie ne t'appartient pas.
Va ! »

Et Satan, rugissant de joie, se retira de devant la face de Dieu.

(*Satan sort en reculant par la droite. Obscurité. Modulation du chœur en coulisse.*)

II. (*Le jour se lève, violacé; temps d'orage. L'Ange a disparu. On voit, derrière la plate-forme, Job, en pauvre, qui bêche son champ, et à droite sa femme à genoux qui lave son linge au ruisseau. Il chante en bêchant le refrain du chœur, mais sur un rythme accéléré, sans y attacher d'importance.*

JOB

« Toujours la douleur — sera sur le monde.
Aucun homme — n'échappera à la douleur.
Mais s'il sait l'offrir au Seigneur,
Il n'y aura plus — de douleur
Au monde. »

(*Il s'arrête et s'essuie le front.*)
J'ai soif.

LA FEMME DE JOB

Rien à boire aujourd'hui. La cruche est vide... et l'eau de la fontaine est chaude. Je ne vous conseillerai pas d'y goûter. Elle est sale, du reste : après toutes ces pluies...

JOB

N'importe! (*Il descend vers la fontaine.*)

LA FEMME DE JOB

Vous en ferez toujours à votre tête, pauvre Job. Quand vous aurez gagné la fièvre...

JOB

Quelle fièvre ?

LA FEMME DE JOB

Oh ! l'une ou l'autre, au choix... Tous les traînards se trempent dans cette eau. Dieu sait ce qu'ils y laissent !

JOB

Dieu le sait. Il me gardera. (*Il se courbe avec sa sébile.*)

LA FEMME DE JOB

Buvez! Buvez! Vous n'avez plus grand chose à perdre. Mais une chose certaine — je vous en préviens à l'avance — c'est que je ne vous soignerai pas. (*Il ne répond pas, puise de l'eau et boit. Un temps.*)

JOB

J'avais tant soif qu'elle me semble fraîche. (*Sa femme hausse les épaules. Il s'en retourne à son travail.*) Il fait lourd.

LA FEMME DE JOB, *méprisante*

Il s'en aperçoit! — Le ciel de Dieu est lourd aux misérables. Il ne se prive pas de peser sur eux. A croire qu'il le fait exprès.

JOB

O femme, épargnez-moi d'entendre vos blasphèmes. Vous en avez pris l'habitude et ce n'est pas bien.

LA FEMME DE JOB, *sourdement*

Donnant donnant. Le ciel m'a ôté, je lui ôte. (*Plus haut :*) Si je n'avais pas le droit de me plaindre, que me resterait-il ?

JOB, *sans répondre*

Seigneur, n'écoutez pas ma femme. (*Pour l'excuser :*) Elles sont toutes ainsi.

(*Il se remet à son sillon.*)

J'irai jusqu'à l'angle de ce carré... puis je m'accorderai une bonne demi-heure de sieste. — (*A sa femme :*) Vous devriez en faire autant.

LA FEMME DE JOB

Et ma lessive, maître Job ?

JOB

Nous ne possédons pas grand linge...

LA FEMME DE JOB

C'est pourquoi je dois le laver tous les deux jours.

(*Elle continue en gémissant. Il bêche en chantonnant.*)

JOB

« Toujours la douleur sera sur le monde... »

(*Un temps. Puis il s'arrête, plante sa bêche en terre et va s'allonger au pied du palmier. A son tour sa femme se lève, tasse son linge dans un vieux panier et va l'étendre au fond sur une corde. Job bâille, puis doucement :*)

Alors vous n'êtes pas heureuse ? encore moins que devant ?

LA FEMME DE JOB

Quelle question !

JOB

Je ne sais vraiment pas ce qu'il vous faut, ma bonne femme. Dieu vous avait permis de goûter au bien-être et à l'abondance... Comme cela ne paraissait pas vous convenir, il vous a conviée à la pauvreté... l'honnête et digne pauvreté : vous avez des bras, moi aussi... et nous arrivons à nous en tirer... Il ne doit plus savoir par où vous prendre pour vous satisfaire ?

LA FEMME DE JOB

Ne plaisantez pas, père Job. Je reprendrais bien mon ancien état.

JOB

Vous vous en plaigniez.

LA FEMME DE JOB

Je demandais mieux, mais pas pire.

JOB

Eh bien! moi, Dieu me l'offrirait, je ne le reprendrais pas volontiers.

LA FEMME DE JOB

Il ne vous l'offre pas; il sait que vous êtes un sage.

JOB

Je me suis aperçu qu'il était plus facile d'obéir que de commander, de servir que d'être servi, de recevoir l'aumône que de la faire. Moins on possède, moins on a de souci; plus le corps travaille, moins l'esprit est serf. J'ignorais le prix de mon corps, sa souplesse, sa résistance, et, je puis bien le dire, son bonheur. Quand le corps est bien las, qu'il a rempli tout son devoir, l'âme à son tour se sent comblée : elle s'épanouit, elle s'élance. Je vous le dis en vérité, si Dieu daignait, par un miracle, me rendre les dix enfants que je pleure, je ne réclamerais rien de plus. (*Vaillant*) Comme il ferait bon travailler ensemble, par la pluie et par le soleil, dépoitraillés, suants, trempés — pour trouver en rentrant un morceau de pain sur la table, le pain d'un blé que l'on aurait tiré du sol avec ses mains !

LA FEMME DE JOB

Dans ce cas, mieux vaut qu'ils soient morts : je n'ai pas mis au monde des manœuvres. (*Se retirant.*) Je rentre à la cabane. Je vais récurer les écuelles et soigner le chevreau.

JOB

C'est bon.

LA FEMME DE JOB

Vous, vous tâcherez en rentrant de ramasser de quoi mettre un peu de feu sous la soupe.

JOB

Je n'y manquerai pas.

LA FEMME DE JOB

Dormez bien, père Job, et faites de beaux rêves surtout.

(Elle sort par le fond. Un temps.)

III. JOB, *doucement*

Cette heure de sommeil, de repos et d'oubli,
Cette heure que je prends sur mon labeur, sur ma prière,
Sur ma vie et sur mon devoir,
Cette heure que je Vous prends, Seigneur,
Faites-en ce qu'il Vous plaira : je Vous l'offre.

(Et il chantonne en s'endormant :)

« Toujours... la douleur... sera... sur le monde... »

(Silence. Alors trois cris au fond :)

VOIX *en coulisse*

Job ! Job ! Job !... Pauvre Job !

IV. (*Un temps encore. Le jour tombe. Satan entre doucement par la droite, regarde la fontaine et fait deux pas vers Job.*)

SATAN

Il respire comme un enfant. (*Il s'avance et pose la main sur lui.*) Sa peau est fraîche. (*Le regardant.*) Il sourit en dormant. Je ne puis pénétrer dans le palais mystérieux du songe où il glisse, les pieds devant, comme un mort qu'on porte au tombeau. Mais je lis ses pensées sur son front et sur son sourire... Son corps est heureux. Son âme est heureuse. (*Avec rage :*) Son âme n'est heureuse que de la félicité de son corps.

Patience ! patience ! (*Désignant la fontaine.*) J'ai répandu tous les sorts sur cette eau, j'y ai déposé tous les germes et cultivé tous les miasmes.

Le fou s'en remettait à Dieu du soin de la filtrer, de l'assainir; de la rendre innocente pour l'innocent, pure pour le pur, juste pour le juste...

Non. Folle pour le fou. Pernicieuse pour le bon. Criminelle pour l'homme sans crime. (*Un temps.*)

Les Teurs hérissés de pustules, les Bédouins tatoués d'ulcères, les Arabes rongés de vers, les Ninivites qui ont le mal honteux,

Les hommes du continent noir qui partagent leur corps pourri entre la lèpre et la filaire,

Nomades, pillards et maudits,

Tous s'y sont lavés, tous s'y sont plongés, tous y ont dissous leur sanie, leur carie, leur poison secret.

Tous, par elle, ont baisé les lèvres de Job, touché ses dents, mordu sa langue,

Et tous sont descendus, d'un trait, portés par une gorgée d'eau, aux grottes nocturnes de ses viscères.

(*S'avançant vers lui :*)

Patience ! patience, pauvre Job !

Tu ne seras plus seul en toi avec le murmure de tes prières.

Tout un peuple t'habite qui va s'éveiller et frémir,

Germer, grouiller ; entre les fuseaux de tes muscles, entre les mailles de ta bourre creuse,

Sous ta peau ;

— Qui va faire éclater ta peau,

Qui va peindre sur ton visage, sur ton corps étendu dans toute sa longueur,

L'avers et le revers, de l'orteil au crâne —

La carte en relief de la misère et du péché,

De la disgrâce et de la honte,

De la souffrance et de l'enfer !

(*Un temps.*)

Dors, pauvre Job ! jouis de ton reste ! repose entre les bras de ton Seigneur !

Ton Seigneur t'a trahi! Ton Seigneur te livre! (*Se penchant sur lui.*)

Une tache sur le pied ! — une tache sur la main !

Et la tache grandit... elle bleuit, elle verdit...

Elle gagne le poignet... circonvient la cheville...

Une autre tache a paru sur le front... Job est sacré !

Voyez ! par bataillons, toute l'armée s'élance.

Une tache... une tache... une tache...

Lentement,

Sûrement...

Comme une mer qui dévore ses rives,

Comme un parti de nuages à l'assaut du ciel.

Et l'une qui coule sur la joue...

Et l'une qui grimpe sur le flanc...

Et l'une se creuse,

Et l'autre se fend.
L'une est un marais,
L'autre est un volcan...
L'une est un puisard,
L'autre est un cratère.

Une tache... une tache... une tache...
Hardi le chancre ! Hardi les vers !
Comme l'huile sur le papier et comme le feu sur le chaume.
Elles gagnent, s'étalent — se cherchent, se touchent, se confondent...
La mêlée du suprême assaut : Job est conquis.
Job est conquis.
(*Un temps.*)
Il dort et se croit pur.
Plus une place saine sur son corps.
Le corps de Job, le corps d'Adam, œuvre provocante de Dieu,
Défi aux Purs Esprits qu'il a déposés de leur précellence,
N'est plus qu'une mer morte, un lac amer.

La lèpre a tout rongé.
Du continent majestueux promis à l'admiration des Anges,
Il ne reste qu'un archipel, quelques îlots, quelques lambeaux déchiquetés
Qui flottent sur la purulence.

Ils seront les témoins de ce que fut son corps en sa santé.
Or, Job, y posant son regard, mesurera l'étendue de sa déchéance
Et pourra tourner contre Dieu les biens mêmes qu'il en reçut.

(*Se reculant.*)

Job ! Job ! Job ! Job !... réveille-toi ! Et penche-toi sur la fontaine !

Si tu te reconnais, je veux être à nouveau maudit.

(*Il sort.*)

VOIX, *au loin*

Job ! Job ! Job ! (*Et le chant :*)

« Toujours la douleur sera sur le monde... », etc.

(*Pendant le monologue de Satan le ciel s'est encore obscurci ; une lumière verte couvre la plate-forme où sommeille Job. Il fait un léger mouvement.*)

V. JOB, *couché, entr'ouvrant les yeux*

La nuit ? Déjà ? — Mais quelle est cette nuit qui brûle ?

J'ai rêvé que j'étais couché en plein soleil, en plein midi... tout nu, sans honte.

Et ses rayons se plantaient dans ma peau, comme des aiguilles de métal au rouge vif. (*Un temps.*)

Où suis-je ? (*Appelant :*) Femme !... ma femme !... à boire ! — Je crois que tout mon corps a soif... Mais quel est ce feu qui l'assèche ? — quelle est cette sueur épaisse comme un sang ? (*Un temps.*)

Ah ! — Ah ! — Faites-moi boire !... Faites boire mes mains et mes pieds !... Faites boire mes dents et mes lèvres !... Faites boire tous mes désirs !... Faites boire toutes mes pensées !... Je ne suis plus qu'une flamme liquide — de la chair aux os et de l'âme au corps. (*Un temps. Il frissonne.*)

J'ai froid. — J'ai peur. — Dieu !...

— Que veut-il de moi ?... Il n'est plus là... — Mais qu'il le dise ! — Est-ce l'enfer ? M'a-t-il précipité dans la géhenne... pieds et poings liés... par des chaînes de feu ?

(*Un temps. Il lève sa main.*)

Ma main... Est-ce ma main?... je ne reconnais plus ma main?... Je sais pourtant que j'ai levé la main... ce n'est pas elle!...

Elle pèle... elle suinte... elle se vide... elle a la pâleur du cadavre.

Tout mon corps exhale une odeur de mort...

(*Se dressant lentement en se couvrant le visage de son manteau.*)

Le mal! j'ai pris le mal! (*Il se lève, titube.*)

Pas un de mes os qui ne craque... Le mal!... le mal! Le mal a compté tous mes os.

(*Il retombe, se traîne jusqu'à la fontaine, se penche comme pour se mirer. Un temps. Il se mire.*)

Job! est-ce toi?... — Job! est-ce toi? — Est-ce toi, pauvre Job? — Réponds?

Oui... Ta tête fait oui. Le véritable Job, c'est toi? L'autre n'était qu'une apparence, une imposture? Oui?... oui?...

Oseras-tu, tel que tu es vraiment, reparaître devant les hommes?

Dans ta vérité qui est infamie, ignominie, corruption?

(*Allant et venant, éperdu.*)

Où est ma femme?... où sont mes amis?... où est Dieu?

Seigneur! Seigneur! vous voyez Job... il n'ose plus lever le front, même les mains... vous y pourriez lire sa honte.

Est-ce vous qui l'avez voulu? est-ce vous qui l'avez permis?

Je veux le savoir... répondez!... — Car si je le savais... peut-être...

LA VOIX DE SATAN, *parlant pour Dieu*

Tu me maudirais?... (*Satan montre la tête.*)

JOB, *sans le voir*

Non, Seigneur... (*Poussant de grands cris de douleur.*) Ah !... — Ah !... — Ah !...

VI. (*Le chœur chante au dehors :*)

VOIX

Toujours la douleur sera sur le monde,
Aucun homme n'échappera à la douleur...

(*Et la femme de Job, effrayée, entre par la droite.*)

LA FEMME DE JOB

Qu'y a-t-il ?... Et que faites-vous ? — Job, avez-vous oublié l'heure ?

JOB, *cachant son visage*

Je souffre.

LA FEMME DE JOB

Vous souffrez ? N'êtes-vous plus heureux ? — Répondez-moi.

JOB, *bas*

Je prie.

LA FEMME DE JOB

Ne pouvez-vous interrompre votre prière pour me répondre honnêtement ?

JOB

Je le voudrais. — La prière me tient. Je ne peux plus que prier... ou me taire.

LA FEMME DE JOB

Job, que me cachez-vous ? Je ne suis pas si privée de cœur, croyez-moi, que je ne sache compatir à vos misè-

res... si vous souffrez vraiment. — Vous avez enfin découvert qu'il était dur de peiner, de servir, que notre condition sur la terre était misérable... ?

JOB

Oui... je viens de le découvrir. J'essaie de ne point m'en fâcher. (*Il tremble et s'assied.*) Ne pourriez-vous tremper un linge dans cette eau... pour rafraîchir mes pieds... je saigne.

LA FEMME DE JOB

Vous vous êtes blessé ?

JOB

Légèrement.

LA FEMME DE JOB

Ce bout de linge suffira. (*Elle le trempe et l'apporte.*)

JOB

Donnez.

LA FEMME DE JOB

Non... je veux vous panser moi-même...

JOB, *d'un cri*

N'approchez pas !

LA FEMME DE JOB

Pourquoi ?

JOB

Voyez plutôt ma main... (*Il montre sa main.*) Mon pied... (*Gémissant de douleur.*) Ah ! ah !.....

LA FEMME DE JOB, *reculant d'un bond*

Seigneur !...

JOB

Il faut l'invoquer... oui, ma femme... Tout mon corps en train de pourrir... ma chair se détache de moi... (*Soulevant son manteau pour montrer son visage.*) Me reconnaissez-vous?... (*Il se lève.*)

LA FEMME DE JOB

Arrière !... Non... je ne veux rien voir... O malheur ! ô malheur ! — Adieu !

JOB

Vous me quittez ?

LA FEMME DE JOB

Comment vivre avec vous, pauvre homme? J'en ai bien de la peine... mais... vous devez comprendre, pauvre Job?... Il faudra trouver un lieu retiré... Je vous apporterai à manger et à boire... de temps en temps... (*Lui lançant une partie du linge qui sèche.*) Gardez ce linge... pansez-vous !

JOB

Je n'en veux pas. Je gratterai mes plaies avec un bout de pot cassé... je les panserai avec l'herbe. Si je suis pour tous un objet d'horreur, je n'attendrai rien que de Dieu.

LA FEMME DE JOB

De Dieu? de Dieu? Vous n'avez plus qu'à le maudire, vous coucher et mourir. De Dieu ! de Dieu !

JOB

Taisez-vous, femme ; votre bouche souille son nom. Vous parlez comme une insensée. Nous acceptons de Dieu le bien, n'en devons-nous pas accepter le mal?

LA FEMME DE JOB, *hors d'elle*

Homme simple, borné, inerte, jusqu'à quel point de dénuement, de néant patienteras-tu ? Te voilà donc assis dans la pourriture des vers. Tu passeras toutes les nuits dehors, mettant en fuite même les bêtes sauvages, tandis que moi, j'errerai... de lieu en lieu, de maison en maison, comme une servante sans place... — Maudis Dieu ! maudis Dieu ! lève-toi et maudis !

JOB

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en ! Je ne te connais plus, ô femme. (*Sa femme sort.*)

VII. JOB, *seul, après un long silence, levant les mains au ciel*

Pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi ?... (*Il s'effondre et pose la tête sur le sol.*)

CHŒUR, *au loin*

Toujours la douleur sera sur le monde,
Aucun homme n'échappera à la douleur.
Mais s'il sait l'offrir au Seigneur,
Il n'y aura plus de douleur
Au monde.

(*Le rideau se ferme lentement.*)

HENRI GHÉON.

(*La fin au prochain numéro.*)

NOTES ET RÉFLEXIONS

Max Jacob chez les bourgeois (1)

Voici déjà quelques années que Max Jacob est en villégiature chez les bourgeois. Au fond, ce n'est pas là une grande originalité. Nous sommes tous plus ou moins en villégiature chez un Bourgeois, quand nous habitons notre propre domicile. L'originalité de Max Jacob ne consiste donc point dans ce séjour qu'il fait au pays de Bourgeoisie, mais dans l'étonnement naïf qu'il en éprouve. Vous croyez peut-être qu'en écrivant *Bourgeois de France et d'ailleurs*, qui est là, sur ma table; vous croyez, dis-je, que Max Jacob insulte le Bourgeois après l'avoir changé en Philistin; ou bien que, s'arrêtant à une autre acception du terme, il stigmatise principalement son égoïsme, sa cupidité, son mépris des classes inférieures? Hé bien, vous vous trompez : il n'y a presque rien de tout cela dans le livre de Max Jacob, mais il y a de l'étonnement. Un candide et subtil étonnement. Vraiment? ils sont ainsi, les Bourgeois? Qui l'aurait cru? A coup sûr pas eux-mêmes. Il fallait un poëte comme Max Jacob, pour découvrir ça. Le don principal des poëtes est justement de trouver drôles et de nous faire paraître drôles les choses qui nous semblent les plus naturelles.

Ce livre est donc un herbier poétique de la Bourgeoisie. Ils sont classés par Genres et par Espèces. Comme les plantes, je vous dis. Max Jacob a voulu faire le portrait de la Bourgeoisie, comme Linné, autrefois, décrivait le règne végétal. Bien entendu, il n'a pas la prétention d'être aussi complet, ni du tout aussi ordonné que son émule. D'abord, d'une espèce sociale à une espèce végétale, il y a une telle dis-

(1) Max Jacob, *Bourgeois de France et d'ailleurs*, 1 vol. Gallimard, 1932.

tance! Cependant Max Jacob a fait un louable effort pour dégager des lois, des caractères généraux; il s'est installé à un carrefour de la forêt bourgeoise et, de là, il regarde vers tous les points de l'horizon fuir les allées qui la divisent. Ce ne sont pas les arbres, un par un, qu'il nous décrira; mais, dans chaque pan de forêt, la couleur particulière de leur verdure, et le bruit spécial que fait leur feuillage secoué par le vent. A moins que vous ne préfériez tout bonnement la comparaison qu'il propose lui-même, de ses catégories bourgeoises avec les registres de l'orgue. Mais tout ceci n'a guère d'importance, et un livre si plein de fantaisies, encore qu'il paraisse s'en défendre, ne se résume pas. Il faut savoir cependant que Max Jacob y pousse à sa perfection un genre qui lui appartient en propre, dont il nous avait déjà donné des modèles dans le *Cabinet noir* et *Cinématoma*. Je veux parler de la « caricature épique ». Seulement, ce caractère épique ne lui vient pas, comme on serait enclin à le supposer, d'un grossissement des traits. L'épopée n'est pas une question de poids ou de taille. C'est une question d'atmosphère. Écoutez, par exemple, le monologue de M. Tabard, fabricant de conserves, qui est un bourgeois « grandiose », et vous verrez s'établir insensiblement le climat de l'épopée. Et ce n'est pas parce que M. Tabard est grandiose. De moins grandioses que lui, de pas grandioses du tout, nous plongent dans l'épopée tout autant.

Mais quelle est cette épopée, quelle est cette espèce d'*Iliade* bourgeoise dont nous voyons devant nous se déployer les chants? Il est dommage d'extraire de la définition que Max Jacob donne, au début de son livre, de la Bourgeoisie, une formule décolorée. On pourrait dire cependant, du Bourgeois en général, qu'il est satisfait de lui-même. Il l'est, naturellement, beaucoup moins des autres; et pas du tout de Dieu. En sorte que le tableau que Max Jacob a tracé de la Bourgeoisie est celui d'une gigantesque révolte contre Dieu et contre l'Évangile. Telle est la Cité dont ils font le siège, ces Achille, ces Ulysse, ces Diomède, ces Nestor et ces Agamemnon qui s'appellent Tabard, Cornuchet, Tisserand,

Ballan-Goujart et compagnie. Et voilà pourquoi aussi je disais à peu près de Max Jacob qu'il est campé en Bourgeoisie comme un espion dans une armée ennemie. Un espion aux yeux naïfs et tendres; un espion qui est un poëte, et c'est par la poésie qu'il nous trahit. A ce tableau de la Bourgeoisie, on peut préférer ses poëmes, et la fantaisie mystique à la caricature épique. Mais on ne peut nier que ceci soit d'un grand écrivain, de la famille de Rabelais, mais un Rabelais moins suffoqué par les esprits de la terre. On ne le nie pas non plus, mais on l'oublie, ou bien on ne s'en soucie pas. Les catholiques en particulier ne paraissent pas s'en soucier beaucoup. Ils ont tout à fait tort. Car je ne sais rien au monde qui soit catholique plus que le style et la manière de Max Jacob. C'est-à-dire qui témoigne d'une plus parfaite confiance en Dieu. Il arrive que l'on nous parle d'un nouveau moyen âge. Et, pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénients. Or voici un jongleur qui est assis à votre table et, parce qu'il n'est pas habillé d'un pourpoint, mais qu'il vous parle de vos contemporains, vous n'y comprenez rien du tout. Il faut dépouiller notre orgueil et nos préventions; cesser une minute d'être Bourgeois, pour devenir Chrétiens; et alors nous apprécierons la saveur du verre d'eau fraîche que Max Jacob nous prie de boire au nom de Jésus-Christ.

JACQUES MADAULE.

Cagliostro et les fumées du Dix-Huitième siècle

On ne sache pas que « le comte » de Cagliostro ait beaucoup, jusqu'au livre de M. Photiadès (1), occupé nos contemporains. Certes, les fureteurs le connaissaient, et les curieux aussi qui aiment l'envers du décor, ne se contentant point

(1) 1 vol. 8° écu sur alfa avec portrait, 442 pp. (Grasset, 1932).

de l'image traditionnelle où le Dix-Huitième nous apparaît comme le plus gracieux, le plus léger, le plus intelligent et le plus sceptique de tous les siècles. L'énigmatique aventurier comptait encore quelques fidèles, mais je ne crois pas que le *Joseph Balsamo* du bon Dumas ait aujourd'hui de nombreux lecteurs, ni que les pèlerins viennent en foule, à la maison de la rue Saint-Claude, le premier tome de *Vieilles maisons, vieux papiers*, sous le bras. Mais voici par bonheur un écrivain qui sait le dessus et le dessous de l'Histoire, et un historien qui ne cesse d'être un artiste. M. Constantin Photiadès connaît à merveille l'époque. Il la connaît par le dedans, par ses petitesses comme par ses grandeurs; il a pénétré les salons et, si l'on peut dire, les coulisses. Son livre précédent, *La Reine des Lanturelus* (cette intelligente Marquise de la Ferté-Imbault, fille de Mme Geoffrin), témoignait brillamment, déjà, de cette érudition et de ce talent littéraire. L'auteur excelle à laisser entrevoir, par quelque échappée menue, un large tableau d'histoire, le vrai visage de l'époque, poudre envolée, mouches tombées, masque arraché. Mais les *Vies du Comte de Cagliostro* portent beaucoup plus haut encore toutes ces qualités, et cette fois le sujet est d'importance.

Or, qui est Cagliostro? L'un des principes de cet homme étrange, qui en eut fort peu, c'est que, « pour le savoir, il faudrait être lui-même ». M. Photiadès est de trop bonne compagnie pour se réincarner de la sorte, fût-ce historiquement! De fait, le drôle l'amuse mais ne lui impose pas. Le biographe, ici, n'est point dupe, — et ce n'est déjà pas d'un mince mérite.

En revanche, l'auteur a visité, je crois bien, tous les endroits où passa le curieux bonhomme, scruté les archives de partout et gravi même l'horrible rocher de San Leo, où l'imposteur captif connut qu'on berne moins facilement le Saint-Office que le cardinal de Rohan...

Mais je dis déjà la fin : le périple est passionnant, quoique long et fertile en détours. Palerme, 2 juin 1743 : voici le point de départ, la naissance obscure de Giuseppe Balsamo. Appren-

ti potard chez les Frères de la Charité, le jeune gredin n'est pas sans regimber contre la règle, court la gueuse, fourre son nez dans la cabale et la magie, commence à mettre la main à l'on ne sait quelle pâte infernale. Après vol et mauvais coup, il décampe. Le voilà dans toute l'Italie, à Malte peut-être, en Espagne, au Portugal. Ce qu'il fait? De faux billets de banque. En Angleterre — car il a passé le détroit — il a l'impudence et l'imprudence de « décorer » un château, où l'on voit trop qu'il sait dessiner seulement les faux billets. Après un louche séjour à Paris, où sa femme, la jolie Lorenza, l'aide de ses charmes, le miséreux palermitain devient à Naples, en 1774, le marquis Pellegrini. Deux ans plus tard, il est de nouveau dans Londres, et cette fois comte de Cagliostro, ne devant pas tarder à être célèbre puisqu'il prévoit les numéros sortants, dans les loteries. D'ailleurs introduit dans les Loges, initié en l'an 5777 de l'ère maçonnique (1777), en présence du grand architecte de l'Univers.

Que de voyages! La Haye, Venise, l'Allemagne, la Courlande « terre promise de l'occultisme » (mais la rude Catherine II se soucie peu du charlatan, par exemple...), enfin Strasbourg. Il y demeure trois ans, sous les yeux de plus en plus éblouis du cardinal de Rohan-Guéménée : ce dernier, la naissance l'avait davantage comblé de privilèges que la nature ne l'avait pourvu d'esprit. Le thaumaturge avait besoin d'une aide aussi auguste, car il aura maille à partir avec la Faculté, et singulièrement avec M. Ostertag, accoucheur juré, pour exercice illégal de la médecine.

C'est la bonne époque : notre homme devient le *Grand Cophte*, et la complaisante Lorenza la *grande Maîtresse* du rite égyptien. Après Bordeaux et Lyon, c'est Paris, la rue Saint-Claude, où l'étoile, au zénith, va pâlir. L'affaire du Collier l'éclabousse, on l'embastille. La police du Roi n'avait d'ailleurs pas de chance en l'occurrence : c'était la seule affaire louche dans quoi le drôle n'eût point trempé!

Relâché, il rentre en Italie, mais il a le plus grand tort de revenir à Rome en 1789. Le Saint-Office ne s'embarrasse pas des énigmes, et les fumées de la popularité ne le trou-

blent point. Le tribunal a tôt fait d'établir : Balsamo égale Pellegrini égale Cagliostro.

On expédie le triple imposteur sur l'éperon hideux de San Leo, « une prison dans le ciel », *absque gratia spe*, et sans espoir de grâce... Il a des crises, alternant jeûnes et arrogances, ignorant de ce qui se passe dans la forteresse, mais renseigné — le diable sait comme ! — sur les événements révolutionnaires de l'année 1792. Le 26 août 1795, une attaque, la seconde, le foudroie sur le carreau.

Sic transit. Mais il laissait derrière lui des cœurs doux et simples, qui rêvaient encore de sa gloire prestigieuse : tel M. Jacques Sarrazin, de Bâle, dont le souvenir sommeille au Staatsarchiv, où notre explorateur l'a réveillé. Car ce n'est pas l'un des moindres attraits et l'une des moindres finesses de ce récit que de nous montrer le continuel reflet de Cagliostro dans les esprits contemporains.

Esprits faibles dans ce temps d'esprits forts. Le siècle des lumières s'abîmait dans un crépuscule douteux, et « c'est au crépuscule que surgissent les fantômes », comme écrira Gœthe dans le *Grand Cophte*, justement, où le poëte bafouera l'aventurier après avoir extorqué des renseignements à sa famille sicilienne. Malgré la crise aiguë de rationalisme, la raison vacillait. Le Dix-Huitième laissait fuser l'illuminisme. Des gens qui avaient lu Voltaire donnaient aux fantômes cette foi qu'ils refusaient au ciel. Les *gouttes blanches*, les *gouttes jaunes*, la *matière première* de Cagliostro, suscitaient des prodiges de conversion. Il y avait bel âge, pourtant, que Fontenelle attentif et railleur avait décelé « les principaux tours de passe-passe que pratiquent les prétendus Adeptes, Enfants de l'Art, Philosophes Hermétiques, Cosmopolites, Rosecroix, etc., gens qu'un langage mystérieux, une conduite fanatique, des prouesses exorbitantes, devraient rendre fort suspects et ne font que rendre plus importants (1)». Mais rien n'a la vie

(1) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, année 1722 (« sur les supercheries de la pierre philosophale » et sur Geoffroy qui les dénonçait).

plus dure et c'était l'époque où Lavoisier avait tant de mal à faire triompher une Chimie naissante qui ne fut plus de l'alchimie. Et bientôt, le docteur Marat, le raté aigri, autre imposteur mille fois plus dangereux, allait montrer à Lavoisier qu'il en coûte dur, aux temps troublés, d'être un homme de génie lorsque la populace est reine. C'est la leçon ironiquement suggérée de ce beau livre. Il ne nous mène pas jusqu'aux heures sinistres. Mais il nous fait tout entrevoir. Au reste, de toutes les *Vies du Comte de Cagliostro*, celle-ci, où il n'apporte que la « matière première », est à coup sûr la plus réussie.

André George.

Quelques livres

Tel qu'en lui-même, par Georges Duhamel (Mercure de France)

Les dernières années et la mort de cette étonnante créature : Salavin, l'Égoïsme à l'état pur, si pur qu'il côtoie à chaque instant l'invraisemblable dans l'inhumain sans d'ailleurs y tomber jamais tout à fait.

Salavin ! tous les souvenirs de sa curieuse vie emplissent tellement la pensée au seul énoncé de son nom, qu'il faut faire effort pour reconnaître que c'est finir un peu pauvrement tant de richesses et qu'on eût pu laisser à jamais dans l'ombre les deux aimables imbéciles qui servent assez platement de chœur aux derniers thèmes du héros.

Le bonheur, par Marie-Anne Comnène (N.R.F.)

Marie-Anne Comnène devrait écrire de beaux contes. Le monde matériel y serait semblable au nôtre, mais le monde moral y serait le jouet de la seule fantaisie : beauté et vertu, bien et mal, bonheur et devoir, dans une confusion dont l'arbitraire n'aurait plus rien de choquant ; dans une atmosphère charmante où l'invraisemblance psychologique ne serait plus qu'aimable travail de l'imagination.

Un gentilhomme, par Jules Vallès (N.R.F.)

C'est toujours l'âme ardente, les beaux crayons, la chaleur de cœur de Jules Vallès... dans un livre plus digne de Ponson du Terrail. Les amis de Jules Vallès ont-ils rêvé d'ensevelir sa mémoire sous ce pavé de l'Ours ?

Les Bien-Aimées, par Jérôme et Jean Tharaud (Plon)

Ombres molles de personnages en quête d'auteurs. Pourquoi les Tharaud leur furent-ils accueillants ? Leur beau talent se jouait parmi les hommes, et le voilà qui s'épuise à insuffler quelque vie à ces fantômes, à suivre le trait fuyant d'impossibles destins ébauchés.

Jour détestable que celui où les Tharaud — les Tharaud ! — écrivirent ce livre si terriblement ennuyeux !

Anna, par André Théryve (Grasset)

Passer une heure avec des imbéciles bavards, ce peut être une volupté. Au bout d'un plus long temps on devient triste : on fait effort pour penser à des choses simples, bonnes, jolies. Au bout d'un plus long temps encore on cherche de l'œil ce qu'on va casser pour que ça cesse, cette horrible médiocrité qui monte, qui monte!

Mais si l'on reste là, peu à peu, voilà qu'on sourit, qu'on s'intéresse : quelle brute, ce Chatiran!... pauvre Anna!... drôles tout de même, ces gens-là!

On n'en sort plus, on est abruti, on est perdu!

Parti de Liverpool, par Édouard Peisson (Grasset)

Beaucoup d'excellentes intentions, mais quelque chose de stylisé, de schématique dans ce bateau, ces officiers, ces matelots, ces passagers, ce naufrage.

C'est bien informé, bien dessiné, bien conduit : ce n'est pas *vrai*.

Les Loups, par Guy Mazeline (N.R.F.)

Des loups! Seigneur! Mais si un seul homme intelligent et calme vivait au milieu d'eux, il tiendrait le jeu sans la moindre peine. Des loups? oh! non! des malades, des faibles d'esprit, des bavards, des trembleurs! Voilà que l'un d'eux se dresse et fait une chose idiote sans qu'on sache pourquoi, sans qu'il le sache lui-même, et tous de s'agiter, de s'affoler, de dire, de dire, de tirer de petites ficelles, de monter de petites machines. Un seul a parfois quelque grandeur : George Peige, le meneur du jeu. Mais il faut bien en rabattre : ce n'est qu'un triste maniaque.

Guy Mazeline a trop aimé son Pléneur, d'*Un royaume près de la mer* : on ne crée pas un monde de Pléneur. D'un côté : étrange et prenante silhouette; de l'autre : lignée falote, tumultes ridicules, ennui.

QUESTIONS MARITIMES

par le

SECRÉTARIAT SOCIAL MARITIME DE BRETAGNE

LES MÉFAITS MARITIMES DU LIBÉRALISME ÉCONOMIQUE

L'impérialisme dans la marine marchande.
Le particularisme économique.
L'industrialisation de la pêche.
La matérialisation des esprits.
L'oubli du facteur humain.
La contrainte cégétiste et unitaire.
La paganisation des milieux maritimes.

CROQUIS DE LA BRETAGNE

I. *Le vrai visage de côte.*

L'histoire d'une paroisse bretonne.
Une île.
Journée d'enquête.
Les avancés.

II. *La vie loin du village natal.*

Un port d'armement et de vente.
Pêcheurs industrialisés.

Les méfaits maritimes du libéralisme économique

L'impérialisme dans la marine marchande

La crise économique actuelle a particulièrement éprouvé les transports maritimes mondiaux. La France, qui est pourtant le pays du bon sens et de la mesure, a aujourd'hui le tiers de son tonnage marchand désarmé. Il est bien difficile de prévoir l'ère d'une reprise normale du trafic.

Les causes de ce marasme? Elles sont multiples. N'est-ce pas d'abord la politique d'impérialisme pratiquée après la guerre par toutes les nations et dont les effets désastreux ont été mis brusquement en lumière par cette crise d'une acuité sans précédents?

Pendant la guerre, toute l'activité des nations belligérantes était tendue vers un seul but : l'équipement et le ravitaillement des armées. Époque de production fiévreuse, s'il en fut, où les marins de commerce jouèrent un rôle des plus importants.

Vint la paix. Un pareil effort pouvait-il cesser d'un coup? Non, par la vitesse acquise et la peur des disettes, il devait continuer. D'ailleurs, si l'objectif n'était plus le même, un vaste champ s'offrait cependant aux producteurs. On avait fait le triste bilan des destructions inutiles. Dans les pays éprouvés par la guerre, il fallait reconstruire, le plus tôt possible, avant le voisin, tandis que les

nations qui n'avaient subi que le contre-coup de la catastrophe profitaient de l'occasion pour se libérer de leurs servitudes ou consolider leur suprématie.

Faut-il des exemples dans le domaine maritime?

Prenons un cas typique : celui de l'Italie. Certes sa position dans le monde, l'importance de ses courants d'émigration, le développement économique de ses colonies..., autorisaient l'accroissement d'une flotte de commerce relativement assez faible. Il semble, cependant, qu'en doublant son tonnage d'avant-guerre notre voisine ait obéi surtout à des raisons de prestige national, sans tenir compte du développement simultané des autres marines européennes.

Tout différent est le cas de l'Allemagne. Après la guerre sa flotte était entièrement démembrée. Peut-on reprocher à ce pays industriel et fortement peuplé l'effort persévérant qui lui permet d'aligner aujourd'hui sensiblement le même tonnage qu'en 1914?

Quant aux Anglais, c'était pour eux une question vitale de se maintenir au premier rang. Et des pays commerçants comme la Hollande, maritimes comme la Norvège, ne devaient-ils pas, logiquement, suivre leur politique de toujours?

Passons l'Atlantique. Les Américains pouvaient-ils rêver une plus belle occasion pour se débarrasser de la tutelle britannique? Si la création vertigineuse d'une flotte d'État a été une expérience coûteuse, il n'en reste pas moins vrai que le « Shipping Board » a fait œuvre utile à la nation. Il a considérablement aidé l'armement privé auquel, peu à peu, il a cédé la plupart de ses navires. Remarquons, en passant, que la richesse du Trésor Américain autorisait cette expérience qui eût conduit à la ruine tout autre gouvernement.

Face à l'Amérique, le Japon. Il va de soi que ce pays,

alors en pleine expansion économique, ne pouvait rester inactif devant l'effort prodigieux de son rival dans le Pacifique.

Voyons maintenant ce qu'a fait la France. Après la guerre notre flotte marchande ne totalisait plus qu'un million et demi de tonnes. Elle s'est relevée assez rapidement pour atteindre et même dépasser légèrement son tonnage de 1914. Pourtant elle ne s'est pas accrue dans les mêmes proportions que la marine italienne. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, notre prudence ancestrale ne s'est pas démentie.

Du seul point de vue national, l'évolution des marines marchandes pourrait, à la rigueur, se justifier pour chacune. Mais le commerce maritime est essentiellement international. Considérons les résultats globaux de ces tentatives séparées. Nous constatons que : de 50 millions de tonnes en 1914, le tonnage mondial s'est élevé à 70 millions de tonnes en 1930. De plus, la vitesse des navires a été augmentée ; les manutentions dans les ports se font plus rapidement qu'il y a vingt ans. Il s'ensuit qu'aujourd'hui la puissance de trafic de la flotte mondiale a doublé.

Les résultats de la construction massive n'ont pas tardé à se faire sentir. Après la crise des matières premières provenant d'une politique semblable de production effrénée, c'est la crise des transports maritimes immobilisant les navires dans les ports avec, comme conséquence immédiate, le chômage parmi les marins de commerce, les dockers et les ouvriers spécialistes.

L'on s'aperçoit aujourd'hui avec stupeur que les échanges commerciaux n'ont pas augmenté par rapport à l'avant-guerre, car il est un fait dont on n'avait pas suffisamment tenu compte : c'est que le monde tend, de plus en plus, à se diviser en mondes économiques fermés.

Le particularisme économique

De la guerre, dit-on, est né le particularisme économique. Mais ne serait-il pas né quand même? Sans doute certains pays neufs, se trouvant brusquement privés des produits manufacturés d'Europe ou d'Amérique, ne pouvaient-ils attendre la reprise de nos usines. Ils se sont mis à l'ouvrage, traitant leurs minerais, tissant leur laine, faisant même des vins imitant les nôtres. Ils ont ainsi évolué beaucoup plus rapidement que si les échanges commerciaux avaient continué à se pratiquer régulièrement.

Certains marchés se sont donc fermés. N'incriminons pas la guerre. Cette évolution était fatale, dans un temps plus ou moins proche. Chaque pays veut maintenant se suffire, être autonome économiquement, d'autant plus que l'orgueil national et des considérations d'ordre militaire viennent encore renforcer cette politique.

Bien que, par ailleurs, d'autres marchés se soient ouverts, il y a affaiblissement certain des courants commerciaux dans le monde.

Cependant, jusqu'en 1929, les nations n'ont pas cessé de lancer sur les mers : d'une part, des navires de charge dont les apports de marchandises engorgeaient les entrepôts ; de l'autre, des superpaquebots dont les frais de construction et d'entretien amenaient les Compagnies de navigation à solliciter des gouvernements des primes, subventions postales et autres secours financiers plus ou moins avoués.

Le cas des paquebots est bien différent de celui des cargos, dira-t-on. Tout le monde veut faire sa croisière en Norvège ou en Méditerranée, quand ce n'est pas le tour du globe. On se rend aujourd'hui d'Europe en Amérique comme on allait autrefois de Paris à Londres.

On ne peut nier que le trafic passager se soit fortement accru après la guerre. L'avenir a paru sourire aux paquebots. On en a construit de plus en plus rapides. On a voulu non seulement le confort, mais le luxe et le superluxe. Il fallait, disait-on, soutenir le prestige du pavillon.

Une fois lancé dans cette voie, le monde ne pouvait être arrêté que par la catastrophe. Durant dix ans ce fut une lutte sans merci entre les nations maritimes. Notre première compagnie française, « La Transatlantique », a failli bel et bien y succomber.

Aujourd'hui, il faut bien en convenir, on a trop construit. On a pris pour base d'activité normale ce qui n'était qu'activité passagère. Des accords internationaux s'imposent pour limiter le tonnage global à posséder par chaque puissance maritime et le tonnage unitaire des gros bâtiments. La limitation devra s'appliquer à toutes les catégories de navires, mais surtout et d'abord, aux paquebots dont l'exploitation onéreuse grève lourdement les budgets des nations.

Il serait aussi à souhaiter que la loi de huit heures, appliquée sur les navires français, soit internationalisée, afin d'égaliser les charges pesant sur les divers armements.

Sur le plan actuel de libre concurrence, de trop nombreux désarmements effectués aujourd'hui entraîneraient pour demain la perte de la clientèle, la concurrence étrangère étant toujours prête à profiter de nos défaillances. Il faut donc bien que l'armement français fasse courageusement tête à l'orage et se maintienne en état de reprise !

Le maintien en service du nombre maximum de navires ne constitue-t-il pas d'ailleurs pour les marins la meilleure assurance de chômage ?

Il convient ainsi d'envisager l'aide de l'État.

Sans protection efficace et sans rétribution équitable des services rendus, l'armement français ne pourra lutter

à armes égales contre les concurrents étrangers. Cela ne veut pas dire qu'il doive rester inactif. Les fautes de l'armement ne peuvent être réparées uniquement aux dépens du contribuable. La vieille formule est toujours vraie, qui dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

L'industrialisation de la pêche

Depuis une dizaine d'années, nous assistons à une véritable industrialisation des pêches maritimes, qui aboutit à la concentration autour de quelques grands ports. La Grande-Bretagne a Grimsby, que fréquentent plus de 700 chalutiers, Aberdeen, Fleetwood ; la Hollande, Ymuiden ; l'Allemagne, Cuxhaven et Geestemünde ; la France Boulogne, la Rochelle, Lorient.

Le cas le plus typique est celui de l'Allemagne. Autrefois, la pêche n'intéressait guère nos voisins. Mais les Allemands ont la passion de tout industrialiser. Après la guerre, ils se sont mis à l'œuvre. Avec l'esprit de méthode qui les caractérise, ils ont rationalisé et concentré les entreprises de pêche. Des ports ont été spécialement aménagés, certains même construits de toutes pièces. Aujourd'hui les entreprises de la pêche, de la conserve, des sous-produits et de la vente, sont aux mains d'un petit nombre de puissantes organisations.

Cette industrialisation rapide aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, n'eût été la rivalité Hambourg (Cuxhaven)-Brême (Geestmünde), qui a servi de frein à cette politique, et la rationalisation parfaite des méthodes d'utilisation résultant d'une étude approfondie du marché.

En France, la concentration n'a pas été aussi poussée, l'évolution aussi rapide. Au point de vue de l'utilisation

du froid, en particulier, nous avons encore beaucoup à apprendre de nos concurrents : Anglais, Allemands, Hollandais, Norvégiens.

Nous examinerons successivement trois genres de pêche : la grande pêche qui, pour la France, est uniquement celle de la morue ; la pêche fraîche et la pêche spéciale des poissons de surface : sardines, thons..., destinés à la conserve.

La grande pêche

La pêche à la morue est très ancienne. Au XVIIIe siècle la France en avait le quasi-monopole. En 1900, notre flotte morutière comprenait encore, avec les goélettes de Saint-Pierre, 391 voiliers montés par 10.000 marins. Nous n'avons plus aujourd'hui que 70 voiliers et une quarantaine de chalutiers. Les équipages comprennent à peine 400 marins, nombre qui va sans cesse en diminuant. Bien que nos apports soient en régression, la grande pêche française traverse une grave crise de surproduction.

C'est que, depuis le début du siècle, des concurrents sont nés, qui nous ont largement distancés. Actuellement, la Norvège produit six fois autant que nous ; la Grande-Bretagne, trois fois autant ; le Canada, deux fois ; l'Islande et Terre-Neuve, plus que la France. Il faut dire que l'éloignement des lieux de pêche nous est très défavorable, alors que certains pays précités sont à pied d'œuvre.

Quoi qu'il en soit, notre production annuelle de 50.000 tonnes ne représente plus aujourd'hui que 6 o/o de la production mondiale qui dépasse 800.000 tonnes. On conçoit aisément que nous ne soyons pas maîtres des cours. Nos apports sont d'ailleurs bien supérieurs aux besoins du marché français, qui absorbe à peine 30.000 tonnes. Pour écouler nos produits, nous devons exporter le

surplus, c'est-à-dire environ 20.000 tonnes, et mettre un frein à l'importation des produits étrangers.

Depuis la suppression en 1926 de la prime à l'exportation, nos ventes à l'étranger ont sensiblement diminué. Les armateurs n'arrivent plus à écouler leurs stocks des campagnes précédentes. Cette année, il nous reste environ 200.000 quintaux de la pêche de 1931.

Aussi l'armement français n'a-t-il eu de cesse qu'il n'obtienne le rétablissement de la prime à l'exportation et le relèvement des droits de douane, qui seuls, disait-il, devaient lui permettre de lutter efficacement contre les gros producteurs étrangers. Que ces mesures fussent opportunes, nous n'en doutons pas. Trop tardives elles seront impuissantes à conjurer la crise actuelle.

Un gros effort de l'armement est indispensable. Qu'a-t-il fait jusqu'à présent? Il s'est industrialisé en partie. Des ports tels que Fécamp ont, peu à peu, remplacé leurs voiliers par de grands chalutiers à rendement intensif. A côté de cela, l'armement breton, jadis le plus important, n'a pas évolué. Il est actuellement en voie de disparition.

Mais, pour nécessaire qu'elle paraisse, l'industrialisation de la grande pêche ne peut qu'augmenter encore une production déjà trop forte, si l'on s'en tient au poisson salé. Malgré cela les prix de détail demeurent excessifs, l'armement n'ayant pas assez fait pour organiser la vente directe.

Il ne s'est pas, non plus, assez préoccupé des goûts du consommateur, qui préfère le poisson frais. La morue fraîche ne se vend pas, dit-on. Pourtant les Anglais réussissent à nous en livrer sous le nom de cabillaud.

On arguera de l'éloignement des lieux de pêche, Terre-Neuve et Groënland. Il y a l'Islande, où les Allemands ne pratiquent guère que la pêche fraîche avec conservation en glace. Au point de vue de la distance, Cuxhaven et

Altona ne sont pas plus favorisés que Boulogne. Et cependant le rendement des chalutiers allemands est très satisfaisant, toutes les espèces de poissons consommables étant utilisées. Il est vrai que l'outillage des ports et l'organisation du marché ne laissent rien à désirer. De nombreux entrepôts frigorifiques assurent une répartition régulière et conforme aux besoins du consommateur.

Pour ce qui est de Terre-Neuve et autres lieux éloignés, qu'attend notre armement pour se lancer dans la voie de la congélation? Les essais n'ont rien donné? Est-ce que nos concurrents avaient intérêt à leur réussite? Est-ce qu'on s'était préoccupé à l'avance du placement des produits congelés? Pour beaucoup de nos armateurs, l'exemple d'intégration verticale des Allemands ou des Anglais serait à méditer longuement.

Au moment où la pêche industrielle dans nos eaux semble fortement compromise, il faut envisager, croyons-nous, une évolution progressive de la grande pêche vers la pêche frigorifique.

La pêche aux poissons de surface et les industries de conserve

La pêche aux poissons de surface : sardine, thon, maquereau, est très importante en France, et par le nombre de marins qu'elle fait vivre (35 à 40.000) et par celui des usines qu'elle alimente (environ 200).

Rien que de Locquémeau à Hendaye, la pêche à la sardine occupe 20.000 inscrits maritimes, celle du thon 4000.

Seule une faible partie des prises est utilisée à l'état frais. Aussi les moyens d'existence de nos pêcheurs sardiniers ou thoniers dépendent-ils essentiellement du sort des industries de conserve. Ce sort est gravement menacé aujourd'hui par la surproduction étrangère.

Jusqu'en 1880, la France était producteur unique de la sardine de conserve. Toutes les possibilités de vente nous étaient offertes. Certaines usines exportaient jusqu'aux 3/4 de leur production.

Cette prospérité devait durer jusqu'en 1901. Nous produisions annuellement 22 millions de kilogrammes. A partir de 1920, le rendement n'est plus que de 8 à 9 millions de kilogs, alors que la moyenne de la production portugaise dépasse 40 millions de kilogs.

Les raisons de cette décadence sont faciles à comprendre. En France, pêche saisonnière, durant à peine un tiers de l'année ; chez nos concurrents ibériques, abondance de poisson pendant toute l'année, méthodes de pêche à grand rendement, bon marché de la main-d'œuvre, d'où production à bon marché.

Tandis que nos produits, supérieurs mais trop chers, reculent peu à peu sur le marché étranger, le marché français, insuffisamment protégé, se trouve à son tour envahi.

On en serait arrivé à cette situation paradoxale : la France important, en 1931, 1.400.000 caisses de conserve, alors que la consommation du pays n'est que de 1.200.000 caisses. Le stock étranger encombrant le marché français équivaudrait à la consommation nationale de deux années.

De nombreuses fabriques ont dû fermer leurs portes. Les autres travaillent au ralenti, ce qui a pour effet d'augmenter le prix de revient, déjà élevé, des conserves. Effrayés, les pêcheurs bretons s'imposent des limitations pour éviter l'avilissement des prix.

Il semble cependant qu'il y aura lieu, dans l'avenir, de produire à meilleur compte. Comment y parviendra-t-on? Les usiniers disent : en diminuant le prix d'achat aux pêcheurs. Ceux-ci ne peuvent pourtant y consentir, leur

gain actuel étant très insuffisant. On les a poussés à la motorisation. Ils ont donc à subir de coûteuses dépenses de combustible, auxquelles viennent s'ajouter : l'amortissement du bateau, les achats de filets et de rogues. A peine le marin sardinier arrivait-il, les années passées, à gagner 3 à 4000 francs pour toute sa campagne. Cette année, c'est la ruine complète.

Une autre solution se présente : réduire le nombre des bateaux et pratiquer, avec ceux-là, la pêche intensive. Mais il faudra, pour cela, jeter sur le pavé des milliers de marins.

A notre avis, la seule façon de diminuer le prix de revient, tout en conservant aux pêcheurs leurs maigres moyens d'existence, réside dans la régularisation du marché par les *installations frigorifiques*.

Cette installation, complétée par l'organisation ferroviaire, permettrait : aux usines, d'échelonner la production sur une période plus longue de l'année et d'abaisser ainsi le coût de la fabrication ; aux pêcheurs, d'écouler la totalité de leurs apports et d'employer des engins à meilleur rendement ; enfin, de régulariser les cours et d'intensifier la vente au vert.

Mais il convient aussi de pallier à l'engorgement actuel. Les mesures de contingentement ont été prises trop tard. La suppression totale des importations, pendant un certain temps, conjuguée avec des achats massifs des collectivités, peut seule permettre l'écoulement rapide des stocks.

Cependant nos pêcheurs ne doivent pas espérer une amélioration immédiate de leur condition. Le marché est trop encombré. Qu'ils produisent trop : et c'est de nouveau l'engorgement. Il faudra sans doute que l'an prochain ils limitent provisoirement leurs apports ; mais, par suite de l'inorganisation professionnelle, peut-on espérer que cela se fasse sur tout le littoral français ?

Quant aux usiniers, la mévente a singulièrement compliqué leur situation. Leur trésorerie est épuisée. Normalement la vente d'hiver les met en puissance d'achat pendant la saison de production. Cette année, n'ayant pu écouler leurs stocks, ils se trouvent réduits aux disponibilités. Les banques leur refusent tout crédit. N'est-ce pas le moment d'envisager une réforme du Crédit Maritime étendu à l'ensemble de la profession ?

Enfin, il semble que, dans l'avenir, des accords internationaux pourraient intervenir pour limiter la concurrence. L'établissement de tarifs douaniers prohibitifs et d'un contingentement serré, appliqués sur le tard, provoquent en effet des représailles qui lèsent nos intérêts nationaux dans d'autres domaines.

Il ne faudrait pourtant pas croire que l'industrie française des conserves de poisson reconquière ainsi la première place dans le monde. Nous ne pourrons jamais produire au bas prix des Portugais. Tout au plus pouvons-nous souhaiter que la différence des prix ne soit pas trop forte, pour que le consommateur revienne à la qualité qu'il a délaissée pour le bon marché.

La pêche fraîche

La pêche fraîche se subdivise : en pêche côtière, ou petite pêche, au caractère essentiellement familial, et en pêche hauturière, ou pêche au large, entièrement industrialisée aujourd'hui.

L'importance de la petite pêche dans l'économie du pays est considérable, puisque, sur 80.000 marins pêcheurs du littoral français, elle en fait vivre 50.000. Elle est, malheureusement, en régression, ne pouvant lutter efficacement contre la concurrence de la pêche industrielle, Celle-ci est pratiquée, par les navires français, pres-

que exclusivement sur le plateau continental européen.

On sait que ce plateau est aujourd'hui en voie de dépeuplement. A la fin de la guerre, par suite de quatre ans de répit, il avait repris quelque vitalité. Les chalutiers y prenaient alors des poissons de forte taille, en quantité abondante. Aussi les exploitations se sont-elles multipliées.

Peu à peu, l'on a constaté une diminution régulière des apports par navire et par marée, en même temps qu'une diminution progressive de la grandeur des espèces. Le chalutier rochelais qui, en 1923, débarquait au port 25 à 30 tonnes de poisson pour 15 jours de mer, n'en rapporte plus aujourd'hui qu'une dizaine de tonnes.

Des poissons adultes tels que le merlu ont presque entièrement disparu de nos eaux continentales. Des autorités indiscutables concluent à l'appauvrissement des fonds de pêche résultant : d'une part, de dragages trop intensifs à la pêche industrielle; d'autre part, d'une destruction systématique des immatures littoraux par l'emploi, à la pêche côtière, d'engins éminemment nocifs tels que le chalut à crevettes, bas-parcs...

Pour compenser la diminution des apports et maintenir sa production, l'armement à la pêche industrielle a augmenté le nombre des chalutiers.

Il en résulte que le rendement financier par unité diminue de plus en plus, pour devenir, souvent, déficitaire. La situation est encore aggravée par une production globale supérieure à la consommation : d'où mévente et baisse des cours. Les entreprises, qui ne peuvent plus faire face à des frais d'exploitation considérables, sont contraintes à désarmer une partie de leur flotte, parfois même à déposer leur bilan. Les dirigeants se plaignent des effets de la guerre et demandent à l'État des secours financiers.

Sans doute est-il désirable que l'aide de l'État s'étende

à l'industrie des pêches. Encore faut-il que cette aide financière soit donnée à propos et sur l'assurance que l'armement ne continuera pas les errements anciens. En tout cas, on ne voit pas pourquoi l'État devrait sauver à tout prix la pêche industrielle plutôt que la pêche côtière. A dire vrai, les Pouvoirs Publics devraient encourager l'une et l'autre avec préférence pour la petite pêche, qui fait vivre beaucoup plus de marins.

Avant d'arriver à la ruine totale et de jeter sur le pavé des ports des milliers de marins, n'est-il pas plus logique d'envisager, dès maintenant, la *limitation du tonnage pratiquant la pêche industrielle sur le plateau continental européen*? On prétend que des mesures internationales ne peuvent encore être envisagées. Cela semble assez extraordinaire puisque les intérêts de tous se confondent en cette affaire.

Quoi qu'il en soit, les richesses des océans sont loin d'être épuisées. Mais il faudrait aller prendre le poisson là où il se trouve en abondance et non le détruire systématiquement pour pleurer ensuite sa disparition.

Des tentatives ont déjà été faites en ce sens. Si elles n'ont pas toujours donné les résultats financiers escomptés, c'est qu'elles étaient prématurées ou que la concurrence avait pris ses dispositions pour les faire échouer. Il importe, aujourd'hui plus que jamais, d'exploiter de nouveaux fonds de pêche. Cela n'est possible que par l'emploi de chalutiers ou de cordiers frigorifiques à grand rayon d'action. *La pêche industrielle doit donc évoluer progressivement vers une grande pêche frigorifique.*

Mais, à côté de cette grande pêche frigorifique, ne faut-il pas conserver une petite pêche côtière approvisionnant le marché de poisson fin? Car, s'il est nécessaire de suivre le progrès, il ne faut pas, sous prétexte d'un rendement industriel illusoire, livrer à la misère nos popula-

tions maritimes. L'économie est pour l'homme, et non l'homme pour l'économie. L'industrialisation à outrance ne pourrait aboutir qu'à diminuer le nombre des marins et, par suite, le nombre des personnes qui vivent de la mer. Est-il donc si utile, par exemple, que 35 o/o des frais d'exploitation d'un chalutier s'en aillent en fumée?

Au train où vont les choses, il suffira bientôt de 30.000 marins-pêcheurs à la France. Que deviendront les 50.000 autres?

A notre avis, il faut maintenir le marin dans son cadre traditionnel et, pour cela, lui garantir l'exercice de sa profession dans un domaine où il n'ait pas à lutter contre des concurrents plus favorisés. Sans doute faudra-t-il qu'il s'éloigne des côtes pour assurer la protection des alevins. Ceci suppose une évolution de la petite pêche : augmentation du tonnage des navires, aménagement des ports secondaires, organisation frigorifique et ferroviaire... ; évolution à réaliser par étapes, par une adaptation progressive du matériel de pêche. C'est ici qu'apparaît le rôle à jouer par l'outillage national et par le crédit maritime mutuel élargi à l'ensemble des industries maritimes.

L'organisation frigorifique du marché du poisson est inexistante en France. Elle devrait pourtant retenir l'attention des Pouvoirs Publics. Souhaitons que les nouveaux projets d'outillage national envisagent résolument ce problème capital pour le salut des industries de la pêche.

Signalons aussi qu'il y aurait lieu d'entreprendre l'éducation du consommateur par une propagande judicieuse (presse, affiches, tracts, livres de recettes...). Qu'enfin il faudrait fournir au public le poisson qu'il veut, à prix prévu aussi bas que possible, sans négliger la qualité et la présentation. On ne peut prétendre à ce dernier résultat que par l'organisation de la vente directe et par la congélation.

En résumé, l'orientation à donner à la pêche fraîche est, à notre avis, la suivante :

1° Évolution progressive de la pêche industrielle vers une grande pêche frigorifique ;

2° Maintien d'une petite pêche côtière évoluée et mise en mesure, par une organisation frigorifique et ferroviaire, de concurrencer efficacement la pêche industrielle.

Il conviendra, naturellement, d'éviter la surproduction par la préparation méthodique du marché et par une limitation raisonnable du tonnage industriel et côtier. Il conviendra aussi de limiter l'intensité d'exploitation et d'imposer des périodes de relâche pour la protection des fonds et la vie familiale du marin.

Nous aurions pu examiner encore le problème de la pêche aux crustacés et constater que cette pêche se voit compromise par un commencement d'industrialisation et surtout par la concurrence des produits de conserves étrangers.

Nous aurions pu parler aussi de la pêche au hareng ; mais cela n'aurait pas fourni de données nouvelles pour nos conclusions.

Dans tous les domaines de l'activité maritime, qu'il s'agisse de commerce ou de pêche, nous trouvons les effets désastreux du libéralisme économique. Indubitablement, le monde a vu trop grand. Les résultats immédiats et l'orgueil national ont fait oublier à l'armement les conditions à long terme de prospérité des entreprises maritimes.

La course aux armements pacifiques, les âpres luttes de la concurrence, qui coûtent si cher aux nations et les entraînent à la ruine, ne sont que les manifestations extérieures d'une profonde matérialisation des mentalités.

La matérialisation des esprits

Certes, la matérialisation des esprits ne date pas de la guerre. Cependant la guerre y a largement contribué. Durant cette époque troublée, la victoire devait appartenir à celui qui « tiendrait le coup » le plus longtemps. Tout autant que la valeur des armées en présence, la machine était l'instrument de la victoire. On lui a élevé des autels. On ne s'est pas aperçu qu'elle pourrait un jour gouverner et dépasser le cerveau qui l'avait conçue.

A la brusque cessation des hostilités, l'humanité respira librement. Mais elle voulut oublier et compenser quatre années de privations de toutes sortes. *Jouir à tout prix*, et, pour cela, *gagner de l'argent* : telle était la règle de conduite presque générale après la guerre. Ceux que l'on a nommés si justement des profiteurs avaient déjà montré la voie. Le branle était donné aux bas appétits d'argent.

Mais, dans cette « ruée vers l'or », il ne pouvait y avoir de place pour tout le monde. La fortune appartenait « aux débrouillards ». Joli mot qui caractérise bien notre époque.

Nous avons vu à quel impérialisme étaient arrivées les marines marchandes de tous les pays. Certes, l'orgueil national, qui n'a, hélas ! pas désarmé, et les progrès de la technique ont été les principales causes de la course aux armements pacifiques. Mais l'armement, obsédé par l'idée fixe de spéculation, n'a-t-il pas participé aussi à la vague de matérialisme ? Tout comme les autres industriels et commerçants, les armateurs voulurent gagner de l'argent. Ils firent construire dans ce but, et les événements semblèrent, tout d'abord, leur donner raison. N'a-t-on pas vu, sur des navires mixtes, utiliser pour le chargement des cabines de passagers inoccupées ?

Il fallait aller vite, aussi bien à la mer que dans les ports. Les bénéfices étaient engloutis par de nouvelles constructions et par l'installation de luxueuses agences. Les grandes entreprises absorbaient les petites, incapables de lutter contre la société anonyme à gros capital. Concentration, rationalisation, concurrence. A la base, l'argent. Tel était le programme, dont on mesure aujourd'hui les effets désastreux.

A la pêche, et surtout à Terre-Neuve, les premiers chalutiers donnèrent des rendements inespérés. Les capitaux affluèrent, chacun voulant avoir sa part de bénéfices exagérés. On se fit armateur dans l'espoir de gros gains, dont on ne voulait pas voir la disproportion avec le capital engagé. On oublia que le métier d'armateur exige à la fois compétence technique, compétence commerciale et qualités morales. Cette profession, qui demande tant de garanties, n'était-elle pas absolument libre? Pourtant, des mesures sévères devraient l'interdire aux aventuriers qui la discréditent et font porter aux actionnaires et aux marins le poids de leur incapacité et même de leur malhonnêteté.

Le double intérêt du marin et de l'armateur n'exigerait-il pas une étroite réglementation de la profession? Quant aux statuts des sociétés de pêche, ne devraient-ils pas faire l'objet d'une législation spéciale pour empêcher les malversations?

Passons aux équipages. Comment le marin du commerce en contact quotidien avec le luxe croissant des paquebots, comment le pêcheur intéressé aux résultats financiers de la pêche industrialisée, pouvaient-ils ne pas se laisser gagner par cette fièvre de gain dont ils ne voyaient que les conséquences immédiates?

Il faut bien avouer que les marins eux-mêmes voulurent cet état de chose, sacrifiant au culte du rendement à tout

prix leur liberté, leur vie de famille et leurs aspirations spirituelles, faisant même, parfois, table rase de leur honnêteté.

Pourquoi rester au port? Pourquoi ne pas travailler la nuit, les dimanches et fêtes? Ce qu'il fallait, c'était : au commerce, des jours de mer, des heures supplémentaires, des repos payés; à la pêche, prendre le plus possible de poisson, réduire les jours au port, n'accorder au sommeil que le strict minimum. N'était-ce pas l'idéal pour la société de pêche ou de navigation?

Certes, jamais les armateurs n'ont gagné autant d'argent que dans ces années de folle activité d'après-guerre. Jamais non plus les marins n'ont vécu d'une façon plus matérielle et même, pour les pêcheurs, plus inhumaine.

Qu'étaient devenues la pensée, la conscience, la morale, les convictions religieuses? Étaient-elles donc passées au rang des abstractions?

Au rythme vertigineux suivi par le monde, ses possibilités économiques se sont vite épuisées. La crise est venue. Les compagnies de navigation, les sociétés de pêche sont toutes en difficultés. Des milliers d'officiers, encore plus de marins sont en chômage forcé. Les laissera-t-on grossir les rangs du communisme? Ne faut-il pas plutôt leur redonner du travail et leur faire comprendre qu'ils ont participé aux erreurs du monde qui s'était engagé, si imprudemment, dans la voie du matérialisme?

Il faut redonner leur place aux valeurs morales et spirituelles, et rebâtir sur ces bases solides un avenir fortement compromis par l'absence d'une doctrine sociale cohésive.

L'oubli du facteur humain

L'un des aspects caractéristiques de la matérialisation des mentalités dans la marine, c'est l'oubli presque total du facteur humain.

Si, au commerce proprement dit, c'est-à-dire au long-cours et au cabotage, le marin a des loisirs, il les remplit à sa façon. L'indifférence des employeurs, à cet égard, lui laisse toute liberté. Y a-t-il une bibliothèque à bord? Elle est pour les passagers et les officiers. La messe est-elle célébrée en mer? La cérémonie a lieu au salon des premières classes. Il ne peut être question d'y inviter le marin trop peu décoratif.

C'est dimanche. Le navire est au port, amarré à quai. On travaille aux opérations commerciales. A-t-on demandé son avis au marin? Que pense-t-il de la visite de cet armateur, soi-disant catholique, qui vient, après la messe, contrôler le rendement du travail? Pourtant, dans les ports anglais, les docks sont fermés le dimanche. Ne pourrait-on en faire autant chez nous, et cela dans un but non seulement religieux, mais simplement humain? Pourquoi, au cabotage très régulièrement, au long-cours très souvent, le navire est-il expédié le samedi soir? Parce que le dimanche est un jour perdu pour l'armement.

On pourrait citer encore de nombreux exemples montrant qu'en général le marin est considéré par l'armement d'une façon toute particulière.

Il est pourtant des exceptions. Des capitaines de commerce sont arrivés à faire supprimer, dans certains cas, le travail du dimanche. Le fait est assez rare pour les en féliciter ainsi que leurs armateurs.

Au commerce, le marin profite des heureux effets de la loi de huit heures. A la pêche industrialisée, il ne s'en

peut réclamer. Le résultat financier serait désastreux pour l'armement.

Sait-on comment se pratique la pêche industrielle sur nos chalutiers? Prenons un exemple. Le navire est sorti pour une « marée » de six jours. Douze hommes à bord : un patron, un second, 5 matelots, un novice ; trois mécaniciens, un radiotélégraphiste. Pour la pêche proprement dite, il n'y a que six hommes, en plus du patron occupé sur sa passerelle. Comme la manœuvre du chalut exige à peu près cet effectif et que le bateau pêche jour et nuit, c'est dire que l'équipage n'aura, au cours de la marée, aucun répit. De six heures en six heures, le chalut est relevé, le poisson déversé sur le pont. Il faut alors, à nouveau, « poser » le filet. Puis vient le triage du poisson, sa mise en baquets, l'ébreuillage ou l'étêtage pour certaines espèces ; le lavage du poisson et des baquets, l'emmagasinage en cale.

Le navire est-il muni d'un appareil à farine? Il faut encore, deux fois par jour, enfourner le déchet (petits poissons, pieuvres, encornets...) dans une étuve, où sa dessication produit la farine de poisson, puis vider l'étuve et mettre le produit en sacs.

Ces diverses opérations terminées, si tout s'est bien passé, si le filet n'a pas besoin de grosses réparations, il reste un peu plus d'une heure aux matelots pour se reposer et s'alimenter : soit, au total, quatre à cinq heures sur vingt-quatre.

Comment, dans ces conditions, le marin du chalutier pourrait-il être une créature pensante? Comment ne pas l'excuser, lorsque arrivé à terre pour un peu plus de 24 heures, il passe son temps à s'enivrer dans les cafés qui l'accueillent au débarquement?

Et, tout le long de l'année, ce sera la même vie inhumaine et toute matérielle. A la petite pêche, embarqué

sur le bateau familial, le marin avait le temps de penser. On l'a fait venir dans le grand port, loin des siens, de son village, de sa paroisse. On lui a promis des gains magnifiques. Mais de ce gain il ne profite même pas.

Le dimanche, il est mis à la mer, automatiquement. On ne peut faire autrement, dira l'armateur. Si, cela est possible, puisqu'en Angleterre bon nombre de chalutiers rallient le port le samedi pour ne repartir que le mardi suivant. Sans doute le rendement financier sera-t-il diminué. Mais faut-il donc y sacrifier le pêcheur? N'a-t-il pas le droit de mener une existence humaine? Et que fait-on de ses convictions religieuses?

Cependant, tel dirigeant d'entreprise de pêche se croira fervent chrétien. Pourquoi oublie-t-il les premiers principes qui devraient guider ses actes : la Justice et la Charité?

Si, comme le prétendent certains esprits hypnotisés par le rendement industriel, l'on doit pousser davantage à l'industrialisation, qu'au moins ce ne soit pas au détriment du marin. Pour nous, l'industrialisation à outrance a fait faillite.

A la pêche, comme au commerce, l'armement ne doit pas oublier que l'homme est corps et esprit. Le considérer comme « du matériel humain », c'est préparer les voies au collectivisme, en tout cas, pousser à la haine des classes.

Les dirigeants d'entreprises maritimes devraient pourtant se rendre compte qu'ils ont tout intérêt à ce que leurs équipages présentent des garanties morales. Un homme qui se croit exploité, auquel on ne cède que sous menace de grève, ne peut être qu'un très mauvais collaborateur. Or, qu'on le veuille ou non, marins et armateurs sont des associés.

Mais, plutôt que de refuser aux marins des repos néces-

saires et d'envisager des réductions de salaires, déjà fort restreints, l'armement ne devrait-il pas reporter son attention sur d'autres points? N'y a-t-il pas lieu, bien souvent, de diminuer les frais d'agences ou les factures de fournisseurs intéressés à l'entreprise? Ne faudrait-il pas supprimer certains travaux de nuit, payés très cher à des étrangers? Ne conviendrait-il pas de savoir choisir les agents commerciaux? Et, quant à la loi de huit heures, la bête noire des sociétés de navigation, souhaitons, plutôt que sa suppression, son adoption par toutes les nations maritimes avec l'établissement d'un régime spécial, moins inhumain que le régime actuel, pour les pêcheurs industrialisés.

Payons les marins d'un juste salaire, donnons-leur une mentalité saine, une conscience professionnelle. Sachons aussi leur inspirer confiance et, quand il le faut, éliminer les éléments malsains.

La contrainte cégétiste et unitaire

Et surtout, ne disons pas *a priori* : Les marins sont des communistes. Sans doute, le syndicalisme maritime est-il né sous le signe de la révolte, mais à qui la faute? A l'époque de la première grève des inscrits, le marin n'était-il pas exploité honteusement par les « marchands d'hommes », intermédiaires de l'armement? Personne ne s'occupait du marin. Est-il si coupable de s'être enflammé à l'appel de certains démagogues?

Bien qu'il ne voulût pas la révolution, mais seulement une amélioration de son sort, il s'est laissé entraîner par des meneurs pour lesquels le syndicat n'était qu'un prétexte. Il a suivi leurs directives sans se rendre compte qu'il n'était qu'un instrument dans les mains d'agitateurs politiques.

Il faut avouer qu'il obtint par leur entremise certains avantages matériels immédiats, que les Unitaires ou les Socialistes surent habilement exploiter. Le marin fit alors « mouton de Panurge ». Le Syndicat devenait une force qui lui en imposait.

Ce fut bientôt l'embrigadement en règle. Le secrétaire du Syndicat était partout : sur le quai, à l'arrivée des navires, interpellant les marins ; à bord, en la personne de ses créatures ; à la Marine même, où il était devenu la terreur des commis.

Bon gré, mal gré, il fallait se faire inscrire et payer sa cotisation pour n'être pas mis à l'index.

Et la liberté? dira-t-on. Le Syndicat Cégétiste ou Unitaire ne l'admet point. Aujourd'hui encore, des délégués effectuent le contrôle des cartes et créent des ennuis aux non-syndiqués et à ceux qui les embarquent.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de pousser les choses plus à fond.

Disons seulement que la contrainte syndicale est réelle dans la marine marchande. Fort heureusement l'action du parti communiste et de la C. G. T. est en décroissance. D'une enquête effectuée dans les divers ports, il résulte que, si 70 o/o des marins du commerce ou de la pêche industrielle sont inscrits aux syndicats cégétistes ou unitaires, beaucoup — et les Bretons en particuliers — subissent plutôt qu'ils ne désirent les syndicats.

Il n'en reste pas moins vrai que le milieu marin a été fortement « travaillé » et qu'il y a fort à faire pour le ramener aux principes chrétiens.

La paganisation des milieux maritimes

La paganisation des milieux maritimes est, de nos jours, un fait probant. Nous n'en dirons que quelques mots.

Cette paganisation est corrélative de la matérialisation des mentalités. Elle résulte aussi de l'inertie des chrétiens du XIXe siècle qui n'ont rien fait pour contrebalancer l'action des anarchistes et des incroyants sur la masse populaire. Le sectarisme des Pouvoirs Publics, le libéralisme intransigeant des patrons catholiques, n'ont-ils pas préparé cette fureur de laïcisation et de socialisation dont la France devait être le théâtre?

Ayant oublié les fins humaines et divines de la vie, on n'en voudrait pas percevoir aujourd'hui les terribles conséquences.

Si, dans la marine de guerre, il est parfois difficile au marin d'accomplir ses devoirs religieux, au commerce et à la pêche c'est encore pis.

Le dimanche, la plupart du temps, le marin est à la mer. Nous avons déjà dit qu'il ne peut guère assister à la messe si, d'aventure, elle est célébrée au salon des premières classes, encore s'agit-il seulement des paquebots, puisque cargos et chalutiers ne voient jamais le prêtre.

Si, par hasard, le navire est au port, ou bien le marin est employé aux opérations commerciales, et alors il ne peut être question de messe; ou bien le bateau est loin de la ville, et le marin ne connaît pas le chemin de l'église.

Il n'y a guère qu'à la petite pêche, et l'hiver pour les morutiers, où le marin, vivant dans le cadre traditionnel, puisse encore pratiquer en toute quiétude. Il devra pourtant, pour le faire, braver le clan local du politicien avancé, dont peut-être il aura besoin dès demain.

Entraînés par la vague de matérialisme, sollicités par des syndicats dont la religion est le travail, traqués par les patrons des bouges qui tendent leurs filets à la sortie des docks, marins du commerce et de la pêche industrielle se sont laissé emporter.

Pourtant, ils croient en Dieu. Ils ont toujours conservé le sens des réalités mystérieuses d'ordre spirituel. Ils ne sont déchristianisés qu'en apparence, et beaucoup moins que les ouvriers. La raison en est-elle leur perpétuel combat contre les forces de la nature ? Peut-être. En tout cas, la foi est encore réelle chez les marins.

Au lieu de les accabler, redonnez à leur vie des possibilités d'élévation ; ne les jetez pas sous la tutelle de ceux qui exploitent leur ignorance et leur besoin d'être aidés ; ne les condamnez pas, sous prétexte de commerce, aux travaux forcés. Si vous bâtissez la profession sur le seul appât du gain, vous mériterez la ruine qui vous menace et les colères qui grondent contre vous.

Mais si vous voulez bien, Pouvoirs Publics et employeurs, en revenir aux vraies valeurs, le respect des supérieurs et de l'ordre, l'honnêteté et la conscience professionnelle ne tarderaient pas à revenir. Les fauteurs de désordre s'écarteraient d'eux-mêmes. L'armement privé comme l'État ne sauraient qu'y gagner.

Conclusions

Dans toutes les branches de l'activité maritime, nous rencontrons une absence presque totale d'organisation.

Au commerce, l'on pratique une politique de prestige qui se traduit par la course aux armements pacifiques. A la pêche, on s'hypnotise sur le rendement industriel.

Dans l'un et l'autre domaine, la porte est ouverte aux égoïsmes nationaux, corporatifs... ou individuels, à l'impéritie, voire même aux malversations.

N'ayant en vue que le gain immédiat, on n'a, dans aucun cas, envisagé l'avenir ni le bien commun de la profession.

La fièvre de production, la matérialisation profonde des mentalités et l'absence d'un programme constructif, résultant des erreurs ou de la carence des Pouvoirs Publics, ont abouti à la crise actuelle. Il s'agit non seulement d'en sortir mais d'éviter les crises futures.

Continuer la même politique, c'est rebâtir sur l'égoïsme pour en arriver aux mêmes resultats : surproduction, chômage, ruine des entreprises.

Le libéralisme économique, l'industrialisation à outrance ont fait faillite. Le comprendra-t-on enfin? Comprendra-t-on aussi que le marin doit avoir sa place dans la société et que toute économie doit tendre au bien-être de l'humanité?

Le matérialisme l'avait oublié. Aussi n'est-ce pas lui que nous appellerons au secours des professions maritimes qu'il a fortement compromises, mais bien les valeurs morales et spirituelles qu'il faut, sans tarder, remettre en honneur.

Réformer les mentalités par appel à l'Église, puis, avec l'aide de l'État, les institutions : tel devrait être le programme de construction durable.

Ne faut-il pas aussi exiger des hommes de demain une sage politique et les qualités de cohérence et de continuité qui ont manqué à leurs prédécesseurs?

Conducteurs du navire, ne devront-ils pas penser avant tout au bien commun de la Profession et de la Cité?

Secrétariat Social
Maritime de Bretagne.

Croquis de la Bretagne maritime

I. — Le vrai visage de la côte

L'Histoire d'une paroisse bretonne

Une petite commune au bord d'une rivière de Bretagne. Son histoire n'a rien d'extraordinaire. Elle est l'histoire d'un bon nombre de ces compagnes de Bretagne-Nord ou de Bretagne-Sud. Elle avait, il y a quarante ans, quelque treize cents habitants, population mi-terrienne, mi-maritime; les marins faisaient la pêche à Terre-Neuve, naviguaient au long cours, ou restaient à l'État. Il y avait bien quelques canots pour pêcher à la ligne ou au casier, mais cela comptait peu et personne n'y faisait fortune.

Six chantiers de construction se pressaient le long de l'anse qui renfermait le petit port; chantiers réputés dans tout le nord de la Bretagne pour les fins voiliers qu'on y construisait et pour la conscience que l'on mettait dans la réparation des navires de la grande pêche. Le marin, l'hiver, se faisait scieur, charpentier ou calfat et ajoutait ainsi à son maigre gain de la pêche.

Chaque famille, ou presque, avait une vache, faisait son blé, le faisait moudre, portait sa farine au four, mangeait son pain, cultivait et travaillait son lin, tissait sa laine. On travaillait beaucoup. Dès cinq heures, les enfants des villages se retrouvaient ensemble avec leurs vaches, sur les falaises. On se nourrissait très simplement : de la soupe dès le matin; du pain avec du beurre ou des restes à la collation au milieu du travail; à midi de la galette de blé noir, des pommes de terre, des haricots, des fèves ou des pois,

avec, de temps en temps, le tout ayant cuit ensemble, un morceau de lard ou de morue. Le soir, soupe au chou ou soupe au lard, ou encore cette bouillie de blé noir qu'en ce pays on appelle « les peus » ou « les pous ». C'était un grand régal que ces « pous ». On apportait la chaudière sur le « soucier » (seuil de pierre), et chacun commençait par puiser dans la chaudière pour manger à la part dans l'écuelle mi-remplie de lait. Une fois le lait épuisé, on mettait au milieu de la bouillie un gros morceau de beurre, et chacun trempait sa cuiller remplie de pâte dans le beurre qui fondait bientôt. On buvait de l'eau ou du cidre, et toute la maisonnée se ramassait à la nuit dans les grands lits-clos des chaumières.

Les maisons basses, couvertes de paille, étaient uniformes. Une grande pièce unique qui communiquait, parfois, par une porte avec l'étable, une grande cheminée autour de laquelle la famille pouvait se ranger à la lueur de la chandelle de résine, la seule lumière que l'on employât.

Les maisons étaient serrées les unes contre les autres par rangées parallèles face au soleil. Chaque rangée, c'était la famille agrandie. On était chez ses voisins à peu près comme chez soi. Et si, quelque année, une famille était plus misérable, cela ne paraissait pas trop, car les plus favorisés ne savaient pas se trouver heureux sans donner.

Bien entendu, tout ce monde était à la messe le dimanche; l'église était remplie aux vêpres et, dans la semaine, quand il y avait salut ou prière à l'église, c'était à travers les chemins boueux un long défilé vers le bourg.

Ma paroisse, il y a quarante ans, vivait de la mer et d'elle-même. Si la mer refusait de la faire vivre, elle tirait de son sol assez pour ne pas mourir. Au fond, on y était heureux.

*
* *

Aujourd'hui, comme elle a changé et comme, à chaque fois que je la retrouve, je la reconnais moins! Les humbles maisons couvertes de paille s'en vont en ruines pour la plu-

part, remplacées qu'elles ont été, aux années de prospérité, par des maisons plus vastes, coquettes et claires, à aspect de villas. Ou bien, sur leur simple rez-de-chaussée on a bâti un premier étage recouvert d'ardoises neuves.

La population est tombée à huit cents habitants dont deux cents, d'ailleurs, sont des étrangers. La culture s'est étroitement spécialisée. La pomme de terre et les pommes à cidre faisaient depuis vingt ans la fortune du pays. Désormais, elle achète son pain ; les bouchers font venir de loin le bétail qu'on y consomme; on vit un peu comme à la ville et, bien entendu, sauf toutes les vieilles femmes, personne ne porte plus le costume traditionnel, ni la coiffe coquette d'antan.

C'est un monde nouveau qui est né et, dans les années d'après-guerre, presque tous, grâce au commerce, à la pêche et aux pensions, eurent l'illusion de se retrouver riches. Pourtant, les cœurs se sont fermés : sur les cours des rangées qui demeurent, les plus riches ont bâti des murs de séparation et se sont clos de barrières. Chacun vit chez soi, plus âpre au gain et moins sensible à la pitié.

Et voici que la crise arrive. La Grande Pêche donne le signal. Après les gains de dix à quinze mille (au lieu des cinq cents d'autrefois), il faut retomber au tiers. Et encore, si tous trouvaient de l'embarquement! La petite pêche ne donne guère, car il n'y a plus de poisson. Des six chantiers un seul demeure. C'en est fini du gain d'hiver des marins charpentiers-calfats.

L'Angleterre vient de fermer ses portes à la pomme de terre française. La récolte ne se vendra pas pour beaucoup le prix qu'elle a coûté. Il faudra bien, cependant, vivre; mais on n'a plus, comme autrefois, sa vache, son pain, son lin, sa laine.

Bien entendu, l'église ne se remplit plus le dimanche, même pour la grand'messe ; aux vêpres, les bancs sont bien vides et, en semaine, sur la belle route goudronnée, quand la cloche tinte le salut du soir, on ne voit guère que quelques vieilles.

Le maire, un patron, était, jusqu'aux dernières élections,

socialiste. Non pas, je pense, qu'il fût au demeurant un partageur, mais il est de bon ton en ce pays de se tenir avec les avancés. L'amicale laïque est prospère et, pour faire l'éducation du peuple, elle donne des bals périodiques, dans sa salle des fêtes : l'école laïque des garçons. Le vrai maire, dit-on, est le secrétaire de mairie, l'instituteur. Intelligent, parfaitement aimable, rendant service à tous, il s'est fait, dans la commune, une auréole. Il a désormais à son école autant d'élèves que le vicaire-instituteur, bien que toutes les filles, ou peut s'en faut, fréquentent la seule école libre.

M. le Recteur, un vrai saint (on l'appelle le curé d'Ars), ne laisse mourir personne sans les sacrements, mais il sent bien que sa paroisse lui échappe.

Peut-être lui est-il arrivé, comme à moi-même, en interrogeant un de ses marins du long cours de reconnaître en lui un délégué unitaire.

Telle est l'histoire de mon village, l'un des meilleurs de la côte, un village tout plein de braves gens que la vie moderne, peu à peu, avec sa spécialisation, son rendement, et son laïcisme, matérialise.

*
* *

Une île

Et voici une consolation. Dans une île basse, entourée de récifs battus par l'Atlantique, se trouve un petit port bien protégé par sa digue neuve. Là viennent se mettre à l'abri des gros temps les pêcheurs en cape des ports voisins du continent.

Quelques champs, presque pas d'arbres. Des maisons basses serrées les unes contre les autres pour résister à l'assaut des grands vents d'hiver.

Douze cents habitants ; près de quatre cents marins. Une centaine de bateaux, petits sloops montés chacun par cinq ou six hommes qui pêchent la langouste au casier parmi les

brisants. L'été seulement et en morte-eau, car en marée et tout l'hiver, les lieux de pêche sont inabordables.

Autrefois, la langouste abondait autour de l'île. De vieux marins ont vu prendre jusqu'à cent et cent cinquante de ces crustacés dans un jour, et pour un bateau.

L'hiver, on prenait le turbot et la raie aux palangres, et les anciens qui pêchaient la vieille à la ligne avaient facilement leur « cotriade ».

C'était le bon temps. Ceux du continent ne venaient pas tendre leurs filets dans les eaux de l'île.

Aujourd'hui, les fonds sont dépeuplés. Parfois des bateaux rentrent au port avec une dizaine de langoustes, toute leur pêche d'une morte-eau. Le turbot ne rend plus et les vieilles, traquées par le tramail, ne tarderont pas à disparaître. A la ligne on en prenait moins, mais on ne ruinait pas les fonds.

Le gain annuel d'un pêcheur varie de six à huit mille francs, gain très aléatoire, vu la fréquence des mauvais temps et la pénurie de poisson. L'hiver, le chômage forcé est fréquent. C'est bien souvent la misère au foyer, toujours la gêne. Car la famille est nombreuse : cinq, six et même dix enfants. On se marie jeune ici. Les fils se font marins comme leur père. Quelques-uns essaient bien du « commerce » ou de la marine de l'Etat, mais la plupart restent attachés à leur île et au dur métier de la pêche, aussi la population ne diminue pas. Elle augmente même.

Malgré la disette, le moral est bon. Bien sûr, ça pourrait aller mieux. On espère des jours meilleurs. Mais ce n'est pas une raison pour prendre la mer le dimanche comme le font quatre ou cinq mécréants, qui seront punis par le Bon Dieu. Non, le dimanche est le jour du Seigneur : il faut le respecter. L'église a de nombreux fidèles. Presque tous les marins pratiquent assidûment. Un peu par routine pour certains peut-être, parce que les femmes les entraînent.

Il y a bien des négligents, mais ce sont des transplantés : commerçants venus du continent.

Et non seulement on assiste à la messe, mais, souvent, l'on communie. En tout cas on fait ses pâques régulièrement

et, quand la mort approche, on s'y prépare courageusement.

La foi est très vive parmi les vieux qui ronchonnent contre les jeunes qui se croient malins parce qu'ils n'assistent plus aux veillées et ne font pas leur prière du soir. Heureusement que les petits ne connaîtront pas les écoles sans Christ : depuis quelques années, les deux écoles libres marchent à plein rendement. Le vicaire-instituteur est débordé. En plus de ses classes, il fait des cours du soir pour adultes, très suivis maintenant qu'on a compris l'importance de l'instruction. C'est qu'il y a encore pas mal d'illettrés au pays !

Oh ! les jeunes ne sont pas parfaits. Ils sont bien frivoles; ils aiment à s'amuser. Mais les parents sont là qui veillent. Gars et filles se fréquentent sous leurs yeux et pour le bon motif. On n'est pas riches, mais on est de braves gens. On ne craint pas la mer. Le courage est une vertu héréditaire. Chaque année la liste s'allonge des naufragés recueillis par les valeureux sauveteurs de l'île. N'est-il pas naturel de risquer sa vie même pour des étrangers?

Une grande ombre au tableau : on boit beaucoup au village; peu d'alcool pourtant, mais du vin, trop de vin. A l'époque de la pêche, le partage des gains se fait à l'auberge. Les débitants font tous fortune. Ils savent exploiter ce défaut des pêcheurs. Quant aux femmes, elles ne sont pas toujours très économes. Ajoutez à cela que nombre de familles sont mal logées. Quand la pêche est mauvaise, la misère est grande.

Pourtant les gens de l'île n'ont pas de haine; ils pensent seulement qu'on pourrait un peu s'occuper d'eux, améliorer leur sort. En attendant, ils vivotent, plus confiants dans la clémence divine que dans une intervention du dehors.

L'île doit à son isolement d'être restée profondément chrétienne et les grandes vagues d'immoralité se sont comme brisées sur ses récifs.

∴

Journée d'enquête

Je suis arrivé vers onze heures dans le petit port de S. Les jeunes n'y sont plus guère marins, mais on y trouve quand même cent pêcheurs de langoustes et de crabes ; quand c'est la saison, on pêche la sardine ou la coquille Saint-Jacques. Si l'on gagne sa vie, c'est surtout grâce aux araignées, que l'on va vendre aux villes voisines en les transportant dans un sac mis à la traîne le long du bord.

L'une dans l'autre, les années passées, la part était de cinq mille francs. Comme partout le bateau a sa part.

La sardine ne va pas du tout cette année. Pas de vente et la grande usine Amieux n'a même pas ouvert ses portes. On a vendu à vingt-cinq francs le mille à Q..., mais ce n'est pas assez pour s'en tirer.

La localité est tout à fait chrétienne. D'ailleurs, un marin qui n'irait pas à l'église ne serait pas reçu chez lui. Les cinquante marins du commerce, tous braves gens, sont très pratiquants au pays. Et, quand on demande au Recteur quels sont les meilleurs parmi ses marins, il est embarrassé puisque tous sont bons.

Pourtant, il n'y a pas d'école libre de garçons.

Je parle aux marins sur le quai : réponses respectueuses et sympathiques.

Le poisson ne donne pas ni la vente, mais pas de haine dans les propos.

La part de cette année atteindra-t-elle deux mille francs?

« C'est le Crédit maritime.

— Vous en usez ici?

— Non, mais ceux des autres ports. Ils ont fait la surproduction. »

Et je regarde le petit port qui s'envase : les cotres à la ligne très fine vont être pris par la marée montante. Deux ou trois, à peine, ont une hélice.

— Les jeunes, me dit-on en sorte de conclusion, ne peuvent plus tenir au métier. Il n'y a que des vieux comme nous.

*
* *

Le village sera mort dans vingt ans. C'est avec mélancolie que je reprends le courrier pour rejoindre le port voisin.

Le Curé y a bâti une très belle église, toute remplie aujourd'hui à l'occasion d'un grand mariage.

On m'a déjà dit que, sur cinq usines, trois étaient fermées. D'ailleurs les deux qui fonctionnent marchent au ralenti. Au lieu des cinquante pinasses étrangères de l'an dernier, il n'y en a que quatre cette année, en plus des quelques-unes armées par les marins de la localité.

Je passe sur le quai.

Un groupe de sept à huit marins près d'une rampe où sont accostées deux sardinières me regarde avec étonnement et sans sympathie.

Je me dirige vers le groupe.

« Bonjour, Messieurs.

— Bonjour, l'ami.

— Ça va la pêche?

— Non, j'ai rapporté deux milles ce matin. Ça ne fait pas l'essence et la rogue. Sans compter que, cette année, les bélugas s'acharnent sur nos filets.

— C'est tout de même malheureux. Et quand on pense que le marché est encombré de sardines étrangères.

— C'est la misère. Et que sera l'hiver?

— Il faudra bien donner aux pêcheurs aussi l'allocation de chômage.

— Oh! oui, ainsi cet hiver, j'étais à Saint-Nazaire, j'avais dix-sept francs par jour et j'étais nourri en allant aux distributions. »

Et pour la seconde fois, mon voisin de gauche me regarde et me dit :

« On ira chercher l'argent chez les gros, s'il le faut.

— Les usiniers sont aussi embêtés que vous.

— En tout cas, ils en ont amassé à nos dépens. »

Et je m'en vais, serrant les mains que tous tendent, quand j'ai commencé.

Sur un bateau d'une île voisine, un jeune homme du beau mariage, pantalon rayé, jaquette et tube, tient la barre. L'équipage d'une pinasse qu'il range, jette une grosse pierre à la mer dans sa direction.

Par deux fois le jeune homme frappe sa cuisse et complète d'un geste inconvenant.

Il est bientôt quatre heures, et le banquet du grand mariage vient juste de se terminer.

*
* *

Je rallie par mer mon port d'attache. Trente sardinières sont au mouillage. La plupart sont d'un quartier éloigné. Je retiens deux noms qui s'avoisinent aux tableaux des pinasses : *Jean-Jaurès* et *Sacré-Cœur*.

Mon hôte a visité dans la journée une famille de pêcheurs : c'est la détresse avec un malade à la maison.

Le marin a déposé son rôle d'équipage, ne pouvant plus payer ses Invalides ni risquer ses filets.

Je fais visite à l'usine. L'an dernier, à la même époque, elle avait déjà travaillé un million de poissons. Cette année, elle en est à deux cent mille, et si la grève des marins se généralise, il faudra renvoyer après quelques jours le personnel féminin venu de cent kilomètres. Il sera bien difficile après cela de recommencer.

*
* *

Les avancés

Un petit port au creux d'une anse de rivière; quelques barques échouées dans la vase non loin du débarcadère ; sur la rive, des maisons basses aux murs décrépis.

C'est l'été. La plupart des bateaux sont sortis. Barques à

voiles ou pinasses à moteur pêchent le maquereau au large. Deux cents marins les montent, mais, l'hiver, beaucoup ne prennent pas la mer, préférant à la pêche des raies et chiens de mer un travail de manœuvre dans les environs.

Il y a vingt ans, la commune comptait deux mille habitants. En moyenne, chaque famille avait huit à neuf enfants.

Aujourd'hui, la population est réduite à douze cents habitants. Et, bien que cette population soit encore essentiellement maritime, puiqu'à elles seules cent familles de marins comprennent plus de sept cents personnes, le nombre des pêcheurs diminue chaque année. Les fils de marins se font encore marins, mais moins qu'autrefois. Le métier est trop aléatoire; la pension n'est plus un privilège. Non seulement on quitte la pêche pour naviguer au commerce ou à l'État, mais les jeunes entrent dans les administrations. Et les familles n'ont plus que trois ou quatre enfants.

Ici, la vie n'a jamais été très belle pour les marins. Le gain de la pêche ne suffisait pas à faire vivre la maisonnée. Pendant la saison sardinière, les femmes travaillaient aux usines du port voisin où les usiniers ne leur donnaient qu'un salaire dérisoire.

Aussi n'a-t-on jamais trouvé dans ce village les belles vertus légendaires des pêcheurs bretons. Depuis longtemps, aigris, mécontents de leur sort, les marins en veulent aux riches et aux curés qu'ils accusent d'être la cause de leurs malheurs.

Pourtant il y a quelques années, on arrivait encore — péniblement, certes — à joindre les deux bouts.

Il y a cinq ans — dit un pêcheur — on faisait ses dix mille francs, en trimant dur toute l'année. Maintenant : cinq à six mille. Et encore? Il faut payer là-dessus les engins qui coûtent cher.

Ici, le prêtre ne rencontre pas seulement l'indifférence mais une hostilité patente, parfois de la haine. L'église n'a jamais été très achalandée. Sans doute, presque toutes les femmes vont à la messe; mais, parmi les marins quelques-uns seulement pratiquent, et pas toujours : ce sont des timides qui

craignent des représailles de leurs patrons, tous communistes militants, affiliés au syndicat unitaire. Ces patrons n'embarquent les « calotins » qu'à défaut d'autres et, tout le temps à bord, ce ne sont que blasphèmes et railleries au sujet de la religion. Ignorants (ayant à peine suivi le catéchisme pendant l'année de leur première communion), timorés, les marins croyants se taisent : ils perdraient leur place.

Pourtant, ces patrons aux idées avancées font encore bénir leurs bateaux neufs. Mais, à la Fête-Dieu, deux ou trois seulement hissent leur pavillon.

Avant de mourir, les plus impies ne refusent pas les derniers sacrements.

Quant aux jeunes, ils fuient le prêtre. Leur plus grande peur est d'être pris pour des calotins. Il n'y a, il est vrai, que des écoles laïques et les instituteurs ne cachent pas leur hostilité.

Voilà où en est ce petit port de pêche que se disputent la misère et le communisme. La misère de jour en jour plus grande à cause de l'insuffisance des gains et d'un fléau terrible : l'alcoolisme. Vieux et jeunes boivent jusqu'à perdre la raison. Les logements sont insuffisants. Chaque famille n'occupe qu'une seule pièce où s'entassent, pêle-mêle, parfois huit ou neuf personnes. Aussi le marin ne reste-t-il chez lui que le moins de temps possible. Aussitôt après le repas, il court à l'auberge. La moitié de son gain y passe. On lui donne à boire à crédit ; il rembourse au moment de la pêche. Car, si l'épicier et le boulanger attendent souvent longtemps le prix de leurs fournitures, les dettes d'auberge sont toujours payées.

II. — La vie loin du village natal

Un port d'armement et de vente

On peut estimer à douze cents le nombre de marins bretons embarqués pour toute l'année sur les chalutiers à vapeur de V...

La plupart viennent du Morbihan, mais on en trouve de toute la Bretagne. Ceux qui sont mariés s'établissent à demeure avec leur famille.

Mais depuis novembre jusqu'à l'armement au thon, un grand nombre de Bretons du Sud, Finistère et Morbihan, faisant le chalut à la voile, viennent vendre leur poisson à V..., dont le marché est bien organisé. Je ne serais pas étonné que trois mille pêcheurs bretons fréquentent de ce fait assez habituellement le port de V... Plusieurs familles de patrons s'établissent l'hiver autour de la criée.

A V... il n'y a pas plus de cafés pour marins que dans l'ensemble de nos ports, et ils ne sont pas, d'apparence, plus mal tenus. Quant aux maisons de tolérance, elles sont établies loin des quais.

Il ne faut donc pas s'exagérer le danger « immoralité ». Une enquête faite, non de terre, mais en interrogeant directement les équipages d'hiver, nous fixerait exactement sur ce qu'il en est. Il est évident que des marins, retenus à terre par la vente et surtout par le vilain temps, ne peuvent être condamnés à rester à leur bord. Ils font un tour sur les quais, entrent au bistro, y boivent, et, quand ils sont éméchés, se livrent plus facilement aux femmes de mauvaise vie, officielles ou officieuses. — Mais, à défaut d'une enquête précise, ce sont là conjectures tirées de l'expérience ordinaire des ports.

D'ailleurs, on nous dit que V... ne met pas seulement en grave péril la moralité des marins, mais leur foi. J'ai cru

entrevoir les raisons de cette apostasie de fait après diverses conversations.

On sait que le marin en groupe, loin de son clocher, est très généralement la victime d'un respect humain qui le porte dans ses conversations à paraître immoral ou impie. Ce phénomène, commencé à bord, se poursuit sur le quai avec les camarades de fortune que l'on trouve là. Sans famille, sans surveillance, sans l'action d'une quelconque autorité morale, le marin de passage vit plusieurs mois d'areligion complète, sinon de fautes morales.

Ce qui se produit pour le marin isolé se produit pour la famille bretonne tombant dans un milieu nouveau. Comme à peu près partout elle en prend la tonalité. Cette tonalité, c'est moins de 5 o/o de marins pratiquants, moins de 60 o/o de femmes pratiquantes.

Ce phénomène général est aggravé à V... de quatre façons.

1°) Nul ne s'occupe des équipages de passage;

2°) Le marin établi à V... est attiré à la maison neutre du marin par les cours de pêche, de mécanique et de T.S.F. Cette maison est, d'ailleurs, parfaitement tenue. Mais cela peut rendre plus difficile le contact du prêtre avec le marin.

3°) L'armement des grands chalutiers mettrait exprès les marins à la mer le dimanche, car le dimanche est un jour perdu pour l'embarquement du charbon et de la glace. Pourtant un T.S.F. m'assure qu'il en est tout simplement du dimanche comme des autres jours.

4°) Pour augmenter l'autorité du secrétaire du syndicat, on fait descendre par lui jusqu'aux familles l'allocation accordée à l'occasion des naissances d'enfants.

L'armateur qui me faisait ces confidences ajoutait, d'ailleurs : « Oh! ce secrétaire de syndicat va, je pense, à la messe le dimanche. » Ce n'est pas l'opinion de son curé. Le syndicat des marins est cégétiste : il n'est pas de tradition dans cette maison d'être chrétien.

Je n'ai pu me rendre compte de l'action syndicaliste sur les marins de passage. On m'a déclaré en tout cas que l'orga-

nisation cégétiste, très active, nettement antireligieuse, est despotique.

Le marin breton, isolé de son milieu, ayant besoin de vivre, travaillé par les autres, entre dans le mouvement général, pas mauvais à bord, craintif à terre, en tout cas n'ayant plus de contact qu'avec des indifférents ou des hostiles, d'où lui semble venir son pain.

Malheureusement, l'on se trouve devant un tel état de fait que toute réaction directe semble à beaucoup actuellement impossible : ce serait, me dit-on, se mettre tout le monde contre soi, à commencer par l'armement.

Tels sont les résultats d'une première enquête, très incomplète. Ils expliquent partiellement les dangers courus par la foi bretonne à V... Le fait que le marin est tenu systématiquement à la mer explique assez l'impossibilité dans laquelle il se trouve de pratiquer. L'habitude, aidée par le fait du syndicalisme cégétiste et de l'ambiance indifférente ou hostile, explique le reste.

Quant aux marins de passage, ils subissent à V... les influences que le marin subit en tout port du monde.

*
* *

Pêcheurs industrialisés

Il y a à X... plusieurs sociétés employant à la pêche fraîche une bonne vingtaine de petits chalutiers.

La plus importante possède une douzaine de navires.

Équipage. — Sur chaque navire il y a : un patron, un second, cinq ou six matelots; un chef-mécanicien, deux mécaniciens chauffeurs; un T.S.F. et un novice; soit onze à douze hommes.

En général, le patron, le second et le chef sont du pays.

La plupart des chauffeurs sont établis dans le pays. Un bon nombre sont des Bretons.

Les matelots sont, en majorité, des Grésillons; jeunes,

robustes et très courageux, ils ont *bon esprit*. Ils viennent à X... l'hiver et repartent a la fin du printemps pour faire la pêche au thon sur les navires de leur pays.

L'été, les équipages sont hétéroclites. Quelques Grésillons restés; des égarés de la grande pêche et du commerce et la racaille des quais d'un port assez voisin.

En été l'équipage change presque à chaque marée. Les « égarés » sérieux repartent chez eux dès qu'ils ont gagné le prix de leur billet de retour. Les autres, des ivrognes et mauvais marins, créent des histoires à l'armement et souvent même aux patrons (saouleries, bagarres, discussions à la marine...).

Le patron, le second et les mécaniciens restent, en général, toute l'année.

Le T.S.F. reste assez longtemps à bord.

Exemple d'équipage. — Sur mon chalutier, il y avait en hiver 3 hommes du port même et huit Bretons dont deux (chauffeurs) mariés et établis dans le pays.

Logements. — Le T.S.F. et les mécaniciens sont tranquilles. Le T.S.F. est le mieux logé (en général sur la passerelle).

Les matelots ont leur poste à l'avant. Sale et mal aéré.

Le second, les chauffeurs et le chef logent dans le poste arrière. Les couchettes sont rangées tout autour du coqueron arrière. Une grande table au centre.

On dort avec bottes et casaque.

Le patron et, parfois, le chef ont une cabine à part donnant sur le poste arrière.

Mentalité. — Assez saine, mais plutôt enfantine. Les journaux lus sont des « illustrés » d'enfants : l'*Epatant*, le *Petit illustré*, etc. On lit aussi des romans à bon marché.

Ceci pour le poste arrière, car les matelots n'ont pas le temps de lire.

Parmi les Grésillons, il en est de très sérieux. Assez sobres, économes. On parle rarement de religion ; quelquefois des curés mais pas méchamment. Pinard et tabac.

La vie est forcément toute matérielle. Seuls le chef et le T.S.F. disposent, d'ailleurs, d'un peu de loisir qu'ils emploient à dormir.

Marée. — La durée de la « marée » est de six jours. Les arrivées ont lieu les lundi, mardi, mercredi et jeudi; les sorties, les mardi, mercredi, jeudi, vendredi.

Les navires sont tous à la mer le dimanche. Quelquefois, il arrive que les patrons rentrent le dimanche soit par suite d'avaries, soit à cause du mauvais temps.

Le chalutier arrivant le lundi matin repart le lundi midi (au plus tard dans l'après-midi).

Six jours de mer, un jour de port.

Vie à bord. — Au départ les marins sont trop souvent ivres. On les laisse cuver leur vin. Chacun emporte sa « dame-jeanne » de sept à huit litres de vin. Souvent au bout de deux jours la dame-jeanne est vide.

Repas. — Deux popotes : l'une à l'avant (matelots), l'autre à l'arrière. Le novice prépare (?) les repas avec les vivres achetés par le T.S.F., qui s'en occupe généralement (sauf du vin).

On mange beaucoup de poisson et de crustacés : crabes, langoustines, etc...

Travail. — Le chalutier se rend d'abord sur les lieux de pêche.

Un seul homme de quart à la barre.

Le chalut posé, on drague pendant cinq ou six heures environ. Un peu de répit pour tous.

Mais, dès qu'on a commencé les prises, le matelot n'arrête plus.

Le chalut est levé quatre fois par vingt-quatre heures.

Les opérations successives du « lever » du filet, de sa « pose », du tri et du lavage de poisson, de l'étripage et étêtage, du glaçage et de sa mise en cale, de l'étuvage des déchets,... durent quatre à cinq heures. Sur six heures, entre

deux « lans », le matelot a donc une sixième heure de répit (sauf, bien entendu, le cas de réparation importante au filet). En tout, par vingt-quatre heures, il dispose de quatre ou cinq heures pour ses repas, soins de toilette(?) et sommeil.

Le marin mange sur le pouce, boit un coup et dort tout habillé.

Séjour au port. — A l'arrivée, le second et un ou deux matelots aident au déchargement des « baquets » de poissons et à l'embarquement de la glace. Chaque marin reçoit une part de pêche en nature ou huit francs, à sa convenance, (s'il ne prend pas son poisson).

Cette part de poisson est, en général, vendue au bistro du coin, qui donne les huit francs aussitôt (alors qu'autrement le marin ne les toucherait qu'à la fin du mois) ou donnée en échange d'un repas.

Le poisson débarqué, il reste au marin environ vingt-quatre heures. Il les passe en beuveries chez le bistro.

Beaucoup de marins ne paient le cafetier qu'à la fin du mois. Celui-ci marque le prix des repas donnés et des consommations.

Les Grésillons sont honnêtes en général.

Le bistrot avance souvent le prix d'achat de bottes et de cirés.

Certains cafés sont bons, appliquent les règlements des débits de boisson. D'autres, au contraire, attirent les marins à l'aide de pianos mécaniques et de femmes de mauvaise vie. Celles-ci font « casquer » le pauvre bougre et, parfois, le « plument » complètement.

Étant à bord d'un chalutier, j'ai vécu plus d'un mois et demi parmi les marins des pêcheries. J'avais une chambre dans un café établi en face des Pêcheurs où je prenais aussi pension. Le patron, ancien marin, était assez raisonnable et honnête. On ne peut dire qu'il grugeait les marins, bien que son débit lui rapportât suffisamment pour vivre largement. Les marins buvaient peu d'apéritifs, mangeaient et couchaient. Ils passaient des heures à brailler et à se chamailler sur des questions de pêche, écrivaient au pays ou faisaient jouer un

phonographe. Leurs morceaux préférés étaient l'*Angélus de la Mer*, le *Credo du Paysan*.

J'ai rencontré beaucoup de sympathie chez les marins aux âmes simples et rudes. Ils ne sont ni méchants, ni pervertis. Ils sont frustes et brutaux. Les Grésillons sont les meilleurs.

Le danger, pour eux, est le mauvais bistrot ; car bien qu'ils soient assez économes (ils font envoyer des mandats au pays par le cafetier), ils se laissent entraîner facilement. Ils sont travailleurs et très bons marins. Ils se croient exploités et le disent, mais se méfient, en général, des types du syndicat du grand port voisin. Quelques-uns seulement ont une mentalité nettement communiste. Cela est dû à la fréquentation, pour ceux qui restent l'été, de la « racaille » des quais du grand port voisin.

Gain. — Le gain est variable. Il comprend un salaire fixe, un pourcentage sur la pêche et des indemnités pour achat de vêtements de travail.

Un patron gagne environ 2.000 francs (quelquefois 3.000).

Un chef mécanicien : 1.800 à 2.000.

Le second : 1.200 à 1.500 francs.

Le patron, le chef, le second et les mécaniciens ont un pourcentage sur la « farine de poisson » fabriquée à bord.

Un matelot gagne 800 à 900 francs. (Chiffres approximatifs pour l'année 1930.)

De la solde, il convient de défalquer : le prix de la nourriture à bord (30 francs par marée) et de la nourriture à terre, ainsi que les frais d'achat de bottes et cirés que le pêcheur est obligé de renouveler souvent. De sorte qu'un pêcheur de chalutier ne gagne pas plus qu'un matelot au commerce pour une vie beaucoup plus pénible et plus dangereuse.

Foyer du marin. — Il y a un foyer du marin.

Les marins n'y vont guère.

(*Nous publierons dans un prochain numéro des* **Notes sur le syndicalisme maritime**.)

MORALE SOCIALE ET ÉDUCATION

Dr RENÉ BIOT. *Surmenage.*

C'est, sous forme d'une consultation médicale, toute une philosophie du travail.

J. ANCELET-HUSTACHE. *Tribunal pour enfants.*

Où l'on voit la justice humaine s'efforcer de n'être pas trop indigne de son divin idéal.

BEZIMYA. *Le corps d'élite du bolchevisme.*

Le noviciat des apôtres de l'athéisme.

EUGÈNE DUTHOIT. *Pour l'éducation politique des Français.*

Un bel ouvrage du doyen Deslandres.

A. HILCKMANN. *L'œuvre de reconstruction économique et sociale.*

R. G. *L'Idée et le réel.*

DOCUMENTS

Réponses à notre enquête sur l'enseignement.

Surmenage

C'est l'un des mots les plus familiers de notre vocabulaire actuel : le mal qu'il désigne n'est-il pas un de ceux dont notre époque a le plus à se plaindre ?

En préciser la nature, en décrire les effets, en découvrir les causes, nous aiderait à en discerner les remèdes.

***

Bien entendu, surmenage est pris ici dans son sens précis et désigne autre chose que la fatigue.

La fatigue est la sensation qui accompagne tout travail, fût-il le plus normal du monde, lorsqu'il a atteint un certain degré d'intensité ou de durée, sensation qui nous porte spontanément à nous reposer, disparaît par le repos mais ne nous laisse pas moins en état de reprendre ultérieurement le même travail. Dans le surmenage, au contraire, dont on pourrait dire qu'il est l'accumulation de fatigues méconnues ou méprisées, il y a si nettement excès, abus, que l'organisme ne se retrouvera pas dispos à la suite d'une simple pause, d'une bonne nuit par exemple : le sujet a outrepassé ses limites, il a brisé le rythme normal qui permet à la détente de compenser la lassitude et de récupérer les bonnes dispositions.

Une distinction s'impose dès l'abord entre le surmenage aigu et le surmenage chronique.

Le surmenage aigu c'est, par exemple, celui de la bête forcée à la chasse, son cadavre présente une rigidité

hâtive et la putréfaction est rapide. C'est un phénomène morbide du même genre que présente le coureur de Marathon : arrivé au but, il n'eut que le temps d'annoncer la victoire des Athéniens et tomba mort aussitôt. C'est encore celui du candidat qui, ne se sentant pas prêt à aborder le concours, veut au dernier moment, en une nuit consacrée tout entière au travail, repasser ses notes, et se trouve au matin annihilé par un mal de tête.

Des études très savantes de physiologistes, les Mosso, les Ioteyko notamment, ont été consacrées au surmenage aigu et à ses manifestations. Ils ont décrit la fièvre de surmenage, car les poisons de la fatigue sont hyperthermisants.

Ce n'est pas de ce surmenage aigu qu'il s'agira ici. La violence même de ses effets en signale la nocivité. Tout autre est la malfaisance du surmenage chronique ; celui-là en effet risque de passer chaque jour inaperçu ; mais quand vient l'heure de l'échéance, où l'on constate que l'on a usé ses forces et où on se décide à aller consulter le médecin, c'est un organisme frappé dans sa vitalité même que le praticien a devant lui.

Notre grand Trousseau disait : On met quarante ans à faire sa maladie chronique, et quand une fois elle est là, on frappe à la porte de la médecine et on lui dit : délivre-moi vite.

Que l'on ne confonde pas non plus le surmenage avec certains genres de travail qui peuvent être par eux-mêmes malsains, voire meurtriers.

Travailler dans une usine de produits chimiques et en subir l'intoxication c'est être victime d'une maladie professionnelle. Ce n'est pas payer douloureusement du surmenage. N'est pas surmenage non plus la surveillance des étalages durant les jours froids, c'est de la malfaisance directe.

*
* *

L'état de surmenage ne compose pas un tableau clinique univoque et précis. L'effet nocif de l'abus de travail varie suivant les types constitutionnels, suivant les tempéraments.

Que cet abus soit d'ordre musculaire ou d'ordre cérébral, qu'il soit fait au grand air ou en vase clos, il frappera chez les uns le tube digestif, chez d'autres le système nerveux. L'un ressentira comme premier signe de fatigue excessive de l'inappétence, tel autre de la difficulté à digérer, tel autre des modifications de l'exonération intestinale, tel autre, au contraire, présentera comme symptôme d'alarme de l'insomnie, ou un autre encore de la céphalée. Celui-ci, des vertiges ; celui-là, une lassitude de tous les membres ; celui-là encore, une agitation difficile à apaiser, et cet autre une dépression morale pathologique.

On constate en effet que, suivant les tempéraments, il y a vulnérabilité plus ou moins grande de telle ou telle de nos fonctions organiques.

Nos tempéraments, qui ne le sait? sont des sortes de manière d'être dans lesquelles entrent en composition plus ou moins harmonieusement, en un mot se tempèrent, les différentes fonctions de notre organisme.

Cette notion du tempérament est en pleine renaissance grâce à des médecins en tête desquels nul ne contestera qu'il faut citer le clinicien lyonnais Claude Sigaud. Elle paraît devoir dominer une médecine justement soucieuse de connaître non pas des maladies schématiques, mais l'individu concret qu'elle a mission de soigner, et dans son corps et dans son esprit — médecine que, par un pléonasme volontaire que je m'applique à faire passer

dans le vocabulaire, je m'entête à appeler « médecine humaine ».

La bonne vieille classification qu'Hippocrate professait déjà au Ve siècle avant Jésus-Christ : lymphatique, sanguin, bilieux, atrabilaire ou nerveux, se retrouve dans les mots, plus modernes, de Sigaud et de son école : digestif, respiratoire, musculaire, cérébral.

Ces qualificatifs suffisent à eux seuls pour nous faire comprendre que chez ceux qui sont des musculaires le bon équilibre physiologique comporte une dominance de l'activité musculaire, ils supporteront plus facilement que d'autres un travail qui mettra en jeu surtout la force de leurs muscles, alors qu'ils seraient très vite surmenés par un effort intellectuel soutenu, surtout s'il s'accompagnait d'immobilité.

Tel autre au contraire dont la constitution — autre mot pour désigner la même réalité que tempérament — est à dominance nerveuse (cérébrale, suivant le vocabulaire plus récent) pourra faire sans danger de longues heures de travail de l'esprit, mais sera vite épuisé s'il lui faut porter des fardeaux.

Mais ces dominances physiologiques comportent aussi une plus grande vulnérabilité, sans doute parce que c'est surtout son système fonctionnel prédominant que l'individu fait travailler. Devant le même effort tel tient par ses muscles, l'autre par ses nerfs, l'autre en accroissant sa ration alimentaire. Mais à la limite, on le devine, c'est ce système prédominant qui va payer la note, si l'on permet cette expression familière.

Ainsi la description de l'état de surmenage pourrait passer en revue tous les troubles de la santé, toutes les maladies ; chacun fait « sa » manifestation de surmenage. Céder, par souci de clarté, à la tentation de présenter des schémas simples et tranchés, conduirait à dire des choses

inadéquates au réel. Ce sera l'affaire du médecin d'examiner chaque sujet en particulier afin de découvrir chez lui la signature du surmenage.

Ainsi l'état de surmenage peut se manifester par tous les symptômes connus en pathologie. Il est vrai de dire que le surmenage conduit à la tuberculose, il est vrai de dire qu'il conduit à la neurasthénie. Mais la formule est fausse si l'on veut lui donner comme sens que ces fléaux sont plus particulièrement la conséquence du surmenage. Il conduit tout aussi bien à n'importe quelle infection, fièvre éruptive ou typhoïde, ou à des lésions très diverses, cardiaques ou autres. Ces manifestations lointaines restent généralement conformes au type constitutionnel du sujet : c'est la notion des prédispositions morbides.

Faut-il ajouter que l'homme, conscient de sa responsabilité, n'a pas le droit de courir ces dangers? Nous avons, vis-à-vis de notre santé, des devoirs : j'écris le mot en en pesant tous le sens.

La santé est un des « talents » qui nous sont confiés. Ce n'est pas le caprice, ni même la simple générosité, qui doit en régler l'usage. La vertu qui préside à la consommation des forces vitales a nom prudence : c'est la raison qui l'illumine.

Il importe donc de préciser encore.

* *

Ce n'est pas la nature même du travail, ni son intensité, ni sa durée qui surmène, mais, plus essentiellement une relation entre ces facteurs et une certaine manière d'être du sujet.

On peut aussi bien voir des surmenés parmi ceux qui font du travail manuel que parmi les hommes dont le labeur consiste à manier des idées. Il pourrait sembler au

premier abord que l'on trouve moins nettement des signes objectifs de fatigue dans les professions qui n'exigent pas d'effort musculaire apparent. Les physiologistes, tels M. Lahy, les ont cependant mis en lumière.

De même nous constatons du surmenage aussi bien chez l'ouvrière d'usine que chez la ménagère qui succombe sous le poids des occupations domestiques ; aussi bien chez l'infirmière qui s'est épuisée dans les soins d'un malade que chez l'employée de magasin qui reste debout sa journée durant et n'a jamais — malgré la loi — la permission de s'asseoir, ou encore chez la téléphoniste dont la fatigue a été étudiée par MM. Fontègue et Scolari.

Ainsi donc ce n'est pas la nature du travail qui est en soi le facteur essentiel et suffisant du surmenage.

Ce n'est pas non plus l'intensité du travail qui fait qu'il surmène. Il peut très bien arriver que l'on n'éprouve aucun surmenage à faire, fût-ce même tous les jours, un effort intense, à condition que cet effort ne soit pas de trop longue durée et qu'il soit suivi de périodes de repos compensateur.

La durée du travail n'est pas non plus, à elle seule, l'élément qui détermine le surmenage. Dans certaines conditions qu'il va justement s'agir de déterminer, de longues heures de travail, même répétées quotidiennement, peuvent très bien ne pas excéder les forces.

Et même ce n'est pas seulement la combinaison de ces caractères du travail : nature, intensité, durée, qui va le rendre nocif. Ce n'est pas l'analyse des modalités du travail, considéré lui tout seul, qui nous fera découvrir la caractéristique du surmenage.

L'observation conduit à reconnaître cette loi : ce qui fait que l'on se surmène, c'est une sorte de relation entre le travail et celui qui le fait ; et encore faut-il ajouter : et la manière dont le sujet prend son travail.

L'expérience prouve en effet que le même travail surmènera l'un et ne surmènera pas l'autre. Il semble y avoir des affinités de certains êtres pour certaines formes de labeur et tout autant des incompatibilités foncières entre des modes d'activité et des dispositions personnelles.

Il y a en effet — c'est une vérité évidente, mais combien la méconnaissent encore et font de savantes thèses de sociologie en parlant de l'Homme en général comme si c'était de cela qu'il s'agit ! — il y a des types d'hommes très différents. Bien sûr, la nature humaine dans son fond est toujours la même ; et l'on retrouve, chez tout homme, la double caractéristique d'animalité et de raison, qui le relie, à la fois, à l'ensemble des espèces vivantes, et au Créateur qui daigna le faire à son image et ressemblance. Sans doute aussi, quand on veut serrer les choses de près, on constate dans le concret qu'il n'y a pas deux hommes pareils : les circonstances d'hérédité, de milieu, etc., individualisent strictement chacun de nous.

Cependant, entre ces deux grandes affirmations, de l'unité de la nature humaine et de notre individualité rigoureuse, il y a place pour une troisième vérité, l'existence de quelques types généraux de modalité physiologique : c'est ce qu'on appelle les tempéraments, j'en ai déjà parlé plus haut. S'il est vrai que, d'une part, nous sommes tous faits, parce que hommes, pour avoir à la fois une activité du corps et une activité de l'esprit, s'il est vrai, d'autre part, que le dosage de l'un et de l'autre n'est rigoureusement adéquat à la réalité qu'à la condition d'être fait pour chaque individu, pour Jacques, pour Paul, pour Jean, il reste qu'il y a quelques types généraux sous lesquels on peut classer les diverses aptitudes individuelles au travail.

C'est tout le problème de ce que l'on devrait toujours appeler la vocation, mot sublime qui n'a pas seulement pour sens l'appel de Dieu à l'âme du prêtre ou de la reli-

gieuse, mais qui souligne que chacun de nous, sur cette terre, du plus élevé au plus humble, a une tâche à laquelle la Providence le destine et dans laquelle seule il trouvera ses vraies conditions de salut.

C'est, en termes plus modernes, le problème de l'orientation professionnelle.

Les études faites actuellement dans ce sens permettront un jour de mieux adapter le choix des occupations au tempérament du sujet et, de ce fait, supprimeront l'un des principaux facteurs de surmenage qui provient de l'inadéquation entre la nature du travail et les aptitudes de celui qui le fait.

***

Il y a plus encore. Les médecins et les psychologues ont dégagé peu à peu la notion des variations de la fatigabilité.

Il y a des gens qui, accomplissant le travail adapté à leur nature, s'y mettent d'emblée pleinement et soutiennent leur effort pendant très longtemps, sans donner des signes de fatigue. Chez d'autres, au contraire, avec la même rapidité de mise en train, l'effort se soutient moins bien. Chez d'autres encore, ce n'est qu'à mesure que le travail se prolonge qu'il devient vraiment efficace, l'attention est lente à se fixer, le rendement maximum n'est obtenu qu'après une assez longue période durant laquelle l'effort se tend. Cela est vrai de tout travail, aussi bien de celui de l'esprit que de celui des muscles — encore qu'à les séparer ainsi on risque de laisser croire qu'il peut y avoir l'un sans l'autre et l'autre sans l'un, ce qui serait faux —. Toujours est-il que les modalités individuelles de fatigabilité conditionnent et font varier les occasions de surmenage même pour un travail bien adapté à la nature.

Une condition fréquente de fatigue, surtout pour les travaux intellectuels, réside dans ce fait qu'il est difficile, surtout à certaines natures, de savoir accepter de ne pas tout faire et de ne pas tout faire à la fois. On dit souvent et très justement que ce qui surmène ce n'est pas tant le travail que l'on accomplit que celui qu'on ne fait pas, — que l'on comprenne : celui qu'on ne réalise pas, mais auquel on ne cesse de penser pendant qu'on s'applique au premier labeur. L'esprit alors, au lieu de pouvoir se concentrer sur l'effort présent, ne cesse d'aller de l'actuel au futur, et il se fatigue doublement.

Ainsi la manière de prendre son travail est un des facteurs importants du surmenage.

Et l'on en arrive ainsi à un aspect tout moral de la question, qui peut se poser dans l'ordre pratique : alors que je n'ai ni le temps ni la force de faire tout, que vais-je sacrifier? à quel dévouement vais-je renoncer? Car le problème doit aller jusque-là. Mais la compétence du médecin s'arrête à la porte de la cellule du directeur de conscience.

*
* *

Ce n'est pas tout. Et le tableau ne sera complet que s'il comporte quelques considérations sur le repos. Nous avons ainsi un diptyque : à côté du volet où sont esquissées les aptitudes au travail et les modalités de fatigabilité, il faut peindre maintenant les différentes formes du repos efficace.

Tel, qui est à dominance musculaire, se passera assez facilement de sommeil. Après une nuit en chemin de fer, par exemple, s'il peut, à l'arrivée, marcher un moment au grand air, encore mieux faire quelques exercices de gymnastique et prendre un bain, il sera tout à l'heure à son travail frais et dispos. A celui-là il serait peu opportun

de proposer comme repos une partie d'échecs. Pour cet autre, au contraire, appelons-le nerveux ou cérébral, rien ne pourra remplacer le sommeil, et pour lui il sera faux de vouloir réparer la fatigue de la rédaction d'un article par un match de football, tandis qu'il trouvera détente et récréation à regarder une collection ou à écouter une « partita » de Bach.

La formule souvent répétée qu' « un travail repose d'un autre » n'est vraie qu'avec la restriction qu'impose son adaptation aux tempéraments, et il y a lieu de préciser une science du repos.

Ainsi à la notion, matérielle, de l'intensité du travail ou de sa durée, il faut substituer une conception que nous appellerons humaine, incarnée, de la relation entre ces caractères du travail et les modalités de fatigue de celui qui l'accomplit.

***

Encore faudrait-il noter qu'il y a des conditions d'âge, de sexe, qui se surajoutent, et souvent même dominent, les inégalités individuelles. Mais ces notions sont maintenant bien connues de tous. Ce sera la gloire de la seconde moitié du XIXe siècle que d'avoir promulgué peu à peu une série de lois sociales destinées à protéger les enfants et les femmes contre les duretés du libéralisme économique et sauvegardé leur santé. Si cette législation ne fut pas toujours consciemment chrétienne, elle s'inspirait du moins du précepte de l'Évangile et faisait écho à la voix de Léon XIII et de son encyclique *Rerum Novarum*. Quel catholique refuserait d'être à l'avant-garde de pareilles réformes ?

Tout reste à faire dans un domaine voisin, celui du surmenage intellectuel des adolescents, et bien plus encore des adolescentes, dont les programmes universitaires et

surtout la préparation des concours risquent d'entraver le développement biologique.

***

Une des grandes causes qui transforment le travail en surmenage, c'est que les circonstances nous empêchent de l'accomplir avec joie.

L'incomparable grandeur du travail devrait en faire une source d'accroissement de notre dignité de personne humaine. Dieu, qui nous a faits à son image et ressemblance, nous a conviés aussi, non point à créer comme lui, mais à œuvrer sur ce que lui a créé, et, nous aussi, selon le mot de la Bible, « à trouver que cela est bien ».

Mais il faut pour cela que nous aimions notre travail, notre métier. Le mot de saint Augustin revient ici à la mémoire : *ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur :* là où il y a amour, il n'y a pas de peine, ou du moins s'il y a peine, effort, cet effort lui-même est aimé.

Celui ou celle qui, chaque matin, reprend le chemin qui mène au travail avec les mêmes dispositions d'esprit que le forçat qui traîne le boulet rivé à son pied, est marqué pour le surmenage. Même minime, son travail quotidien, fait à contre-cœur, l'empoisonne plus sûrement que ne ferait l'excès d'activité, soutenu par la bonne humeur, par l'entrain.

Nous avons connu, dit Péguy, cette piété de l' « ouvrage bien faite » poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce peuple avait taillé ses cathédrales.

... Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant

le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ou pour les connaisseurs ou pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales. C'était un beau sport continuel, et plus encore. Ils disaient, en riant et pour embêter les curés, que travailler c'est prier, et ils ne croyaient pas si bien dire.

Tant leur travail était une prière. Et l'atelier était un oratoire.

Mais faut-il ne parler qu'au passé de cet amour du travail? Ne serait-ce que dans les légendes de jadis que le savetier chante du matin au soir et que Hans Sachs dilate son âme de poète durant le travail de la nuit de la Saint-Jean? Y aurait-il dans notre organisation actuelle du travail quelque chose qui le viderait de la joie que Dieu y avait mise pour nous?

Le labeur ne peut être source de joie que s'il aboutit, si l'effort porte son fruit. Faire quelque chose, même si cela demande application soutenue, ne ruine pas nos forces, mais à condition qu'on arrive réellement à « faire », c'est-à-dire qu'on voie la réalisation de l'effort, qu'on le touche pour ainsi dire du doigt. Au contraire, est lassant le travail qui n'atteint pas son but.

Or, que voyons-nous de nos jours? Le machinisme a tellement accentué la division du travail que chacun ne fait plus qu'une toute petite partie de la besogne devenue collective : l'un pousse un levier durant des heures et des heures, un autre met des comprimés dans un flacon, un autre copie des adresses... A quoi cela sert-il? Où cela va-t-il? Nul ne le sait, mais la tâche monotone consiste à répéter du matin au soir le même geste dont on ne voit pas, dont on ne peut même pas soupçonner le fruit.

La taylorisation a porté au maximum cette mécanisa-

tion du travail humain. Quelle joie pourrait-on trouver, sinon par héroïsme chrétien, à faire une besogne ainsi vidée de toute signification? Ce morcelage, qui a tué l'amour du métier, est la plus grave des causes du surmenage. Ah! faire une chaise, bâtir un mur, oui, il y a là de quoi intéresser et soutenir l'effort, on verra demain ou dans quelques jours ce qu'on a fait : « voilà mon ouvrage ». Mais travailler à la chaîne, coudre des boutons de gilet et toujours des boutons de gilet, et cela pour un salaire suffisant juste à pouvoir vivre et donc recommencer demain à coudre encore des boutons ou à tourner la même roue... Qui donc résisterait à cette usure?

***

Cela est d'autant plus grave que nous arrivons au travail fatigués d'avance, surmenés d'avance, par les conditions générales dans lesquelles nous vivons.

S'il est vrai que, par beaucoup de côtés, notre temps présent est admirable, il faut reconnaître aussi qu'il représente la plus pernicieuse conjuration qu'on ait jamais faite contre notre santé, contre notre équilibre nerveux.

Songe-t-on assez, par exemple, à l'état de lassitude constant dans lequel le bruit moderne maintient notre système nerveux?

On l'a remarqué cent fois, les machines que l'homme construit sont bruyantes; on pourrait dire, si l'on voulait forcer le paradoxe, que c'est la marque de fabrique de l'homme. Nos fonctions organiques s'accomplissent silencieusement, nos muscles et nos articulations jouent sans bruit, mais tout ce que nous inventons, depuis la brouette jusqu'à l'avion et la machine à écrire, ne reste silencieux — et encore? — qu'à condition d'être minutieusement lubréfié d'huile... Aussi quel vacarme, non seulement

depuis le matin jusqu'au soir, mais presque sans interruption dans les villes... Et il n'est pas de solitude champêtre que ne vienne troubler le moteur de l'automobile et son klakson.

Ces bruits, diront certains, on finit par ne pas les entendre, pas plus que le meunier de jadis n'entendait le tic-tac de son moulin. Certes l'habitude émousse l'acuité de nos sensations, les auditives comme les autres, et le Parisien finit par ne plus prêter attention au ronronnement de la ville.

Mais il y a toujours en nous quelqu'un, pour ainsi parler, qui enregistre tout cela, c'est notre inconscient. La preuve, c'est que si le tic-tac du moulin vient à s'arrêter, notre meunier l'entend, on dit même que cela le réveille. C'est donc bien que, sans percevoir consciemment le bruit, il en recevait cependant l'impression sensorielle.

Si nous constatons que va grandissant le nombre des malades dits nerveux, une des causes en est là : nous vivons dans le bruit, nous fatiguons sans cesse nos sens, et cela nous met dans un état de fatigue sournoise, qui fait que nous arrivons au bureau, à l'usine, à l'atelier déjà lassés, moins bien disposés, plus irritables, plus surmenables...

*
* *

Il faudrait en dire tout autant de la lumière.

Rien ne prouve que nous soyons faits pour supporter impunément les excitations visuelles incessantes que nous déversent les affiches lumineuses, tout laisse penser au contraire qu'elles sont épuisantes pour le potentiel nerveux. Surtout que, connaissant la loi biologique qui permet à l'attention de se détendre si l'excitation dure, les annonceurs ont soin d'éteindre et rallumer, de changer

les couleurs, de dessiner des mouvements de lumière qui viennent, bon gré mal gré, nous tirer l'œil.

*
* *

Passe encore pour ces dangers : on objecterait peut-être que ce mal est un de ceux qu'on appelle nécessaires — qualificatif qui, soit dit en passant, conduit souvent à des lâchetés devant les réformes morales — et que, par ailleurs, la durée de la journée de travail étant réduite, les vacances multipliées, il y a compensation à cette fatigue par du repos.

C'est que, précisément, voilà bien où le mal se complique, et terriblement : nous avons laissé le bruit et toutes les excitations sensorielles surmenantes envahir peu à peu notre repos... La T.S.F., le phonographe, le cinéma, peuvent être, dans certaines limites, de salutaires agents de distraction ; ils risquent aussi de devenir de terribles facteurs de surmenage.

Ils sont si facilement à la portée de la main — voyez, je n'ai qu'à tourner ces manettes et je vous donne *Tristan* à Stuttgart — que l'abus se rencontre plus souvent que l'usage raisonnable. Que de ménages où le repas familial n'est plus égayé par la conversation des enfants, mais présidé par le haut-parleur qui ne s'arrête pas ! A la campagne même, nos appareils nous suivent, et si ce n'est le nôtre, celui de notre voisin est là et, toutes fenêtres ouvertes, nous inonde du grand air du ténor en renom... Et la réflexion mélancolique de Debussy revient à la mémoire : un soir, sur la Côte d'Argent où il achevait de mourir, on entendait d'un salon voisin venir une musique, pourtant harmonieuse (on jouait, dit-on, une de ses œuvres pour lui faire plaisir) : « Quelle pitié, dit-il, en montrant la mer, de jouer de la musique quand on a ça ! » Et le

médecin ajoute : quel dommage de ne pas savoir laisser détendre notre système nerveux !

Pour fuir cet excès, certains tombent dans un autre : comment ne pas appeler du nom de surmenage l'engouement pour le sport?

Certes, il faut se féliciter grandement de la renaissance de la culture physique. Nous avions péché par défaut. Encore convient-il de ne pas pécher maintenant par excès.

Or, nous sommes en plein excès. Si nous voulions ouvrir le dossier des méfaits du sport, surtout chez la jeune fille et la femme, ce serait un article entier qu'il faudrait lui consacrer. Le sport est un remède, semblable aux autres, c'est-à-dire qui ne peut pas être conseillé à tous et qui doit être dosé.

Il ne peut être conseillé à tous. Il y a en effet, suivant les tempéraments, divers types de repos efficace.

Il doit être dosé, suivant chaque individu, et chez un même sujet suivant ses capacités occasionnelles, gradué par un entraînement méthodique...

Trop souvent au contraire jeunes gens et jeunes filles font de tels excès de sport, du samedi midi au lundi matin, qu'ils ont, en réalité, ajouté une fatigue à une autre et qu'ils se sont ainsi rendus plus réceptifs aux méfaits surmenants de leur travail professionnel.

***

A toutes les raisons que nous venons de décrire, il faut ajouter les intoxications constantes auxquelles nous sommes exposés : absence d'air vivifiant en raison de l'encombrement des villes, empoisonnement au contraire par toute une gamme de gaz maléfiques (savons-nous ce que les autos d'une capitale déversent par jour de gaz plus ou moins toxiques dans l'air que nous respirons?), alimenta-

tion plus ou moins frelatée, usage immodéré des excitants, thé, café, alcool, à plus forte raison des toxiques proprement dits...

Enfin l'une des grandes causes du nervosisme moderne est l'état de convoitise constant dans lequel nous plongent les innombrables moyens actuels de publicité. Il semble que tout se ligue pour nous faire désirer sans cesse, pour nous créer même des besoins artificiels. Nous sommes condamnés au supplice de Tantale et comme lui nous en souffrons.

Non seulement pour satisfaire ces besoins, artificiellement créés ou habilement surexcités, nous sommes conduits à travailler davantage, afin de gagner de quoi nous offrir ce que nous convoitons. Que de gens se surmènent parce qu'ils sont obligés d'adjoindre à leur métier proprement dit une autre source de profit, et cela afin de « se payer leurs fantaisies » !

Et combien d'autres n'ont plus la paix du cœur et ne peuvent plus faire leur tâche dans les conditions de bonne humeur voulue, parce qu'ils ne cessent de désirer, d'être inassouvis ! Il n'y a pas de système nerveux qui résiste à cette tension. Le pape Pie XI, dans son Encyclique *Ubi arcano Dei*, la stigmatisait comme la source des guerres : la médecine la condamne comme le virus même du surmenage.

***

Le mal diagnostiqué, et surtout ses causes dévoilées, les remèdes s'ensuivent : adaptation de notre tempérament à notre travail, technique du repos, sauvegarde du sommeil, urbanisme, etc., etc... ; mais encore plus conscience de la dignité du travail. Quelle répercussion n'aurait pas sur nos mœurs la célébration solennelle de la fête

du travail! Rien ne peut mieux rappeler à l'attention du grand public les vérités morales, sans lesquelles nulle société ne saurait vivre, que les manifestations religieuses par lesquelles les cohortes des travailleurs chrétiens exaltent la valeur rédemptrice de leur tâche professionnelle quotidienne.

Ainsi les remèdes au surmenage ne peuvent être efficaces que si les âmes s'élèvent.

Amour du travail, don joyeux de soi, acceptation de la volonté de Dieu, acquiescement même aux croix dont il nous charge, voilà qui transfigure tout, voilà qui illumine la moindre de nos actions. La fatigue peut subsister, elle aura perdu du moins son venin le plus perfide qui s'infiltrait jusqu'aux sources vives du courage.

Et si les forces défaillent, ce ne sera plus surmenage qu'il faudra dire, mais sacrifice. Et voilà prononcé enfin le mot devant lequel le médecin n'a plus qu'à se taire, car son domaine a des limites, et il est des mystères dans les âmes devant lesquels on n'a plus qu'à se recueillir, car Dieu est là.

Docteur René Biot.

Tribunal pour enfants

J'ai traversé le haut vestibule, passage entre le cabinet des juges et la salle d'audience. C'est une pièce austère, mais sans excès, qui pourrait aussi bien appartenir à un couvent, n'était cette atmosphère spéciale qui enveloppe tout ce qui touche à la justice et impressionne même ceux dont la conscience n'a rien à craindre d'elle. Les fenêtres grillées ont vraiment l'air de s'ouvrir sur un autre monde : le monde heureux où circulent des enfants qui peuvent rire et jouer dans l'innocence de leur cœur.

Après quelques formalités, on m'a admise dans la salle d'audience.

... Aujourd'hui, où on juge des jeunes filles, il n'y a guère que des femmes, si l'on excepte les membres du tribunal. Tous les défenseurs sont des avocates qui s'intéressent spécialement à l'enfance. Les murs montent, sévères et nus. En vain cherche-t-on au moins la trace du crucifix ; pourtant, il n'est guère d'endroit où les bras ouverts pour le geste éternel de mansuétude seraient mieux à leur place qu'ici...

Les gardes républicains introduisent les deux premières coupables. Je ne sais si les sénateurs qui ont fait des plaisanteries faciles, et d'un goût qu'il vaut mieux ne pas qualifier, sur la présence possible de femmes auprès des tribunaux, en qualité d'huissières ou d'audiencières, sont jamais venus en ces lieux. (Non, sans doute, et je le préfère : qui sait s'ils eussent tiré de ce lamentable spectacle autre chose qu'un prétexte à de nouvelles grivoiseries?) En tout cas, je souhaiterais que ces enfants, amenées ici pour le délit de prostitution, fussent accompagnées par

des femmes plutôt que par des soldats, si respectables qu'on les suppose.

L'une des deux accusées porte un costume terne et pleure en silence. Son visage est honnête et placide. L'autre, jolie, vêtue d'un bleu criard, a pris le soin de se coiffer coquettement. Rien qu'à les voir, on sait que l'une est tombée par faiblesse, l'autre pour des motifs plus inquiétants.

Peut-on, même en termes voilés, parler de l'accusation? Toutes les deux ont quitté le domicile de leur mère, la première pour travailler, l'autre deux fois, par mauvaise tête. La première, ayant perdu sa place, a eu la malchance de rencontrer l'autre. Un jour qu'elles se promenaient ensemble sur la voie publique, un homme les a invitées à le suivre. Comme il refusait ensuite de les payer, elles sont allées se plaindre au commissaire de police, ce qui témoigne, le juge en convient, d'une naïveté et d'une inconscience vraiment stupéfiantes.

Après intervention de l'avocate, celle qui n'avait encore jamais péché est rendue à sa mère sous le régime de la liberté surveillée : une personne de bonne volonté, représentant le tribunal, veillera sur elle, et la mère devra la prévenir si quelque incident se produit.

La mère de l'autre avait, avant l'audience, assuré qu'elle désirait confier sa fille à une œuvre de relèvement, mais maintenant qu'elle l'a revue, elle est faible, elle consent à la reprendre. Le tribunal, lui, sait plus exactement ce qu'il veut : avant de la rendre à sa mère, il remettra la jeune fille à une œuvre, et en novembre, si elle s'est bien conduite, le tribunal statuera définitivement.

Depuis le début de la séance, j'observe attentivement l'incriminée. Elle a fait, sans y parvenir, tous ses efforts pour pleurer. En écoutant la décision du juge, elle tend les bras, s'écrie : « Maman... », de l'air d'une tragédienne qui débute et étudie son effet.

Alors une religieuse se lève pour l'accueillir — geste

émouvant comme celui du Bon Pasteur mettant sur ses épaules la brebis égarée. Mais elle, la vierge sage, a donc entendu, va entendre encore sans un sourcillement toutes ces histoires ignobles? Au fait, les a-t-elle entendues? Elle devait réciter son chapelet : celui des mystères douloureux, probablement.

Je pense à toute cette pureté qui se consacre au rachat de toute cette misère, aux maisons qu'on nous a décrites, aux *Dames de la Miséricorde*, à leur fondatrice Marie-Thérèse de Lamourous, dont Jean Balde nous a récemment conté la vie, à *Béthanie* où elles peuvent, elles aussi, aspirer à devenir les fiancées du Christ, ces pauvres petites filles dont la turpitude de l'homme a un jour abusé.

Hélas! les dix-sept ans que voici vont-ils s'assagir au bercail?

Le juge appelle : numéro 3.

Plus âgée — 19 ans — elle a une allure plus arrogante. Déjà condamnée pour le même délit que les précédentes, elle s'est évadée de la maison qui l'avait recueillie, mais elle se défend d'être retombée et déclare « qu'au contraire, elle a vécu avec un ami ». On l'a pourtant arrêtée, non sans raison, probablement. Comme elle proteste, le juge précise : hélas! La religieuse se fait, cette fois encore, accueillante, mais le président menace : si elle s'évade une seconde fois, c'est la colonie pénitentiaire jusqu'à sa majorité.

Numéro 4. Celle-ci, énorme, bouffie, a l'air hébété. Le père est là, venu exprès d'Alsace, et s'exprime difficilement en français. L'inculpée a passé son brevet supérieur, puis, placée dans une institution libre, elle s'est enfuie sans que personne ni elle-même puisse expliquer pourquoi, est descendue jusqu'au pavé. On l'a arrêtée, un médecin l'a examinée. Il suppose qu'ayant passé ses examens très jeune, elle s'en est trouvée ébranlée dans son système nerveux. Le juge la rend à son père. Elle a tout

:outé sans faire un mouvement, sans que son visage ahisse la moindre émotion.

Numéro 5. Une mince silhouette en noir, l'air d'une nfant — une enfant encore : 16 ans. Personne de sa mille n'est dans la salle. Sa mère est morte, elle vivait vec son frère et son père malade qu'elle soignait, mais sa eur aînée, qui a déjà quitté la maison dans les conditions ue l'on devine, l'a poussée vers la rue. De grosses larmes ncères roulent sur ses joues pâles, son avocate essaye de consoler. Celle-là aussi rentrera dans sa famille sous le gime de la liberté surveillée.

— Qui veut se charger d'elle ? demande le juge.

Une dame d'un certain âge s'est levée.

Je me dis que ce ne sera pas pour longtemps : la tuberulose la guette, si elle ne l'a déjà prise. Dans quelques ois elle ira à l'hôpital ou au sanatorium. Alors je revois n esprit la salle de Villepinte où les malades souffrent meurent avec le sourire de la sainteté, et parmi lesuelles plusieurs, certainement, ont connu les mêmes ventures que celle-là.

Le cas numéro 6 est absent. Confiée à une famille après ne première arrestation, elle s'est sauvée en emportant e l'argent. On ne l'a pas encore retrouvée. Elle est conamnée par défaut à une colonie pénitentiaire jusqu'à sa ajorité.

Numéro 7. Dix-huit ans. L'air d'une petite bonne paure, sans plus. Deux fois arrêtée pour « vagabondage spéal », deux fois évadée. Ni père ni mère. A seize ans, elle tenté de se suicider (le juge ne dit pas pourquoi), une lle lui est restée dans la tête. Le psychiatre pense qu'il ut attribuer son état mental à cet accident. Mais plus ersonne ne veut d'elle, ni l'Assistance publique, ni les uvres privées : non seulement elle a deux fugues à son tif, sans parler des tentatives d'évasion, mais elle exerce

une fâcheuse influence sur ses compagnes, et pour d'autres raisons plus spéciales encore, elle exige une surveillance stricte et continuelle. La brebis galeuse, dans toute la cruauté du terme. Ne se trouvera-t-il personne pour avoir pitié d'elle? La religieuse elle-même, qui pense vraisemblablement à son troupeau, ne se lève pas. Alors le président a une idée :

— Nous demanderons aux Franciscaines...

Franciscus, omnium amicus...

J'aime qu'entre ces murs tristes, on pense à la famille qui a hérité de son esprit.

Numéro 8. Elle est affreuse, sale et mal coiffée. Ses cheveux sont plats, sa figure empreinte de vulgarité — pis encore. Elle est pupille de la nation. (Quand son père a été tué, est-ce qu'il ne portait pas sur lui, selon l'usage des soldats, la photographie d'une douce petite fille? Voilà donc ce qu'ont fait d'elle ceux pour qui il s'est sacrifié...) Sa mère étant morte aussi, elle a été recueillie par une fille de mauvaise vie qui l'a poussée à l'imiter. Maintenant, elle est malade d'une maladie spéciale à un degré déjà avancé. On va l'envoyer dans un hôpital où elle sera soignée.

Le président n'a pas ajouté un mot : ni un blâme, ni même un conseil. Je devine ce qu'il pense, et pourquoi il ne dit rien.

Le numéro 9 a l'air dur — une de ces physionomies qui indiquent le mauvais esprit. Il s'agit aujourd'hui de la rendre à sa mère. La personne à la garde de qui elle fut commise pendant ces derniers mois assure qu'elle a eu une bonne conduite. Le magistrat lui adresse une petite exhortation :

— Vous promettez que vous vous conduirez bien dorénavant?

— Je le jure.

— Ne jurez pas, promettez seulement.

C'est qu'elle a été arrêtée deux fois, s'est échappée deux fois, a deux fois volé.

Elle a seize ans.

*
* *

Un peu plus tard, je suis retournée dans la triste salle. On jugeait ce jour-là plus de garçons que de filles. Ce fut pendant toute l'audience le même navrant défilé...

Maurice, né en 1917. Une première fois, il a quitté sa famille. On l'a retrouvé et rendu aux siens sous le régime de la liberté surveillée. Il s'est de nouveau échappé après avoir dérobé quelques centaines de francs. On l'a repris au bord de la Seine.

— Où vouliez-vous aller ?

— Au Havre.

Encore un, probablement, que les romans de voyage et le cinéma ont déséquilibré.

La mère est remariée, mais il n'a rien à reprocher à son beau-père. Il paraît que c'est un enfant gentil, sans autre gros défaut que cet esprit d'aventure.

Le beau-père et la mère sont présents. Le beau-père se tait, la mère dit :

— Je ne veux plus m'occuper de lui.

On le confiera donc à un patronage de l'enfance.

Maurice a l'air d'un enfant timide. Il ressemble exactement à ceux qui échouent à l'oral du baccalauréat. Il pleure silencieusement.

En le quittant, sa mère a eu à peine un regard pour lui. Elle ne l'a pas embrassé.

Raymond, 17 ans et demi. Arrêté pour vagabondage, il a été confié à un patronage, a volé deux mille francs et s'est enfui. On l'a condamné par défaut à cinq jours de prison et on a fini par le retrouver chez sa mère où il s'était réfugié.

La mère est là. Elle a l'aspect d'une marchande des quatre-saisons qui serait aussi une ivrognesse. Je les vois tous deux de profil. La ressemblance est frappante : même front bas, mêmes yeux sournois.

— Pourquoi l'avez-vous gardé au lieu de le rendre à son patronage?

— Il était malade.

Sans doute est-ce un mensonge. Mais si les notions de bien et de mal sont assez confuses dans son esprit, elle a du moins gardé l'amour de son petit. Comme son instinct le lui dictait, elle l'a défendu contre ces juges et ces tribunaux qui représentent, pour elle et pour lui, on le sent nettement, la société ennemie. Devait-elle donc le livrer, alors qu'il avait cherché son asile auprès d'elle? Le juge lui-même ne le lui dit pas.

Avouerai-je que j'ai plus de sympathie pour cette maritorne que pour la mère honnête et glaciale qui, voici quelques instants, à cette même place, refusait de s'intéresser plus longtemps à son fils?

Raymond, au regard sinistre, est condamné à la colonie pénitentiaire de Mettray jusqu'à sa majorité.

... Quand ils sortent tous les deux, le hasard ayant voulu que Raymond fût le premier, il s'est détourné très simplement pour laisser passer sa mère.

Cas numéro 3. Ce sont des gens du peuple, un père et une mère qui se présentent, assistés, ceux-là, non d'une avocate, mais d'un avocat. Leur fille a été arrêtée voici plus de deux ans, pour « vagabondage spécial » et placée dans une colonie pénitentiaire particulièrement sévère. Ils ont fait une première demande de restitution qui a été rejetée, ils insistent aujourd'hui. L'avocat assure que la conduite de l'inculpée n'a rien laissé à désirer. D'autre part, une assistante sociale vient témoigner en faveur des parents.

Mais les dossiers du juge ne sont pas aussi satisfaisants. Les renseignements envoyés sur la conduite de la déte-

nue sont loin d'être favorables ; de plus, le rapport du commissaire de police contredit l'assistante : sur les six enfants de ce ménage, deux autres ont été poursuivis pour vol.

La demande est rejetée.

Bien qu'il n'ait que dix-huit ans, le numéro 4 a déjà un long passé. Il a quitté sa famille, on l'a arrêté. Rendu aux siens, il est parti une seconde fois ; on l'a repris et on a décidé de le mettre dans un patronage, mais il s'est enfui avant même d'entrer. Repris encore et confié à une colonie, il s'est de nouveau échappé et a été arrêté une quatrième fois pour vagabondage et vol, ce qui l'amène ici.

Il n'a pas d'autre vice que son instabilité. On le placera donc dans une école d'éducation surveillée jusqu'à sa majorité. Avant de partir entre les gardes, il embrasse sa mère à travers la barrière et je l'entends qui lui dit :

— J'y resterai pas, va !

Ce petit Italien de quatorze ans, sans père ni mère, également arrêté pour vagabondage, sera rapatrié et placé dans un patronage où un oncle s'occupera de lui.

Encore un vagabond, ce jeune garçon qui, placé successivement dans trois fermes, s'est trois fois sauvé. Le président veut maintenant le confier à un internat sous le régime de la liberté surveillée, mais il consulte d'abord les parents présents. La mère demande :

— Apprendra-t-il un métier ?

— Oui...

— Alors c'est bien...

Cet autre est poursuivi pour vol. Sa mère est morte, son père est détenu. Il s'est enfui de la colonie pénitentiaire ; pourtant les renseignements sur lui sont bons.

— Pourquoi êtes-vous parti ?

Il rit naïvement, hésite, puis :
— Le pays ne me plaisait pas.
C'était en Bretagne et il est de Valence.
— Où voulez-vous aller?
Cette fois, pas d'hésitation :
— Dans la Drôme.
— Si on vous y place, y resterez-vous ?
Nouveau rire :
— Oui...
On l'enverra donc dans une colonie de la Drôme.

Voici, semblable à celles que j'ai vues l'autre jour, une enfant de dix-sept ans arrêtée pour délit de prostitution. Confiée à une œuvre une première fois, elle s'est évadée « parce qu'elle s'ennuyait trop ». Le président a fait faire une enquête sur sa famille. La mère est morte, le père est présent. Le juge consent à lui rendre sa fille parce que les renseignements sur lui sont assez bons, bien qu'il ne soit pas marié avec la femme qui habite avec lui. Mais le père préfère la donner à une tante, ce qui est décidé.

La séance est levée.

***

N'ayant assisté qu'à deux audiences, oserai-je tirer des conclusions? C'est toujours le privilège et l'infériorité de ceux qui ne peuvent regarder qu'en passant : s'ils n'ont pas la compétence des spécialistes, leurs réactions, du moins, sont plus vives, et l'accoutumance professionnelle ne risque pas de fausser leur jugement.

Et d'abord, il nous faut, à propos du tribunal pour enfants, abandonner absolument les préjugés dont certaine littérature romantique ou réaliste nous a plus ou moins nourris. Sans doute, si toute thèse comporte une part d'exagération, elle repose aussi sur quelque vérité, mais même l'impression pénible que nous éprouvons par-

fois à lire les récits authentiques de jugements, disparaît complètement ici : pas de juge jouant au chat et à la souris avec l'accusé, pas de questions insidieuses ni de réflexions cruelles, qui d'un coup, nous rendent odieuse l'accusation, et portent violemment notre sympathie sur le coupable devenu, par la maladresse de son partenaire, le faible, l'opprimé, la victime.

Ici, la société représentée par le tribunal n'a plus l'air de punir. On n'a même pas l'impression qu'elle exerce son droit de légitime défense : elle n'apparaît que comme une protectrice. Après ces quelques heures d'interrogatoire, je comprends pleinement ce qu'Élisabeth Tasset-Nissolle a pu écrire du « Bon Juge » dans son *Massacre des Innocents*. Au temps de ses premières tentatives pour sauver les tout-petits, quand elle se sentait découragée par l'incompréhension de son entourage, elle allait chercher près de lui patience et réconfort. Il vit toujours, ce « Bon Juge » qui, ayant vu mourir tous ses enfants, a consacré sa carrière à diriger vers la vie normale les enfances tarées. Depuis que l'âge l'a forcé à prendre sa retraite, il continue à servir : il a fondé une œuvre de patronage pour jeunes garçons dont j'ai vu, précisément, les représentants dans la salle d'audience.

Son successeur m'a paru digne de lui. Il n'a jamais un mot brutal, non plus que ses assesseurs. L'indispensable est exposé avec la discrétion voulue. Quand il dit davantage, c'est qu'il y est absolument contraint : on sent le regret dans ses expressions et le ton même de sa voix. Il ne cherche pas comment il punira les coupables, mais, se substituant aux familles défaillantes, il les placera dans les conditions les plus favorables non seulement pour que soit protégée la société à laquelle ils risqueraient de nuire, mais pour qu'ils s'amendent et se réincorporent à elle comme membres vivants et utiles. Si la sévérité est nécessaire, elle n'exclut pas la bonté. J'espère que les institutions auxquelles sont confiées ces enfances coupables répondent à cet esprit.

J'ai eu le sentiment, si rare devant la justice humaine, qu'elle tenait sans parodie la place de la justice divine. Le tribunal pour enfants juge comme Dieu nous juge dans le temps : il sait tout, comprend tout, accueille les circonstances atténuantes et veut surtout l'amendement du pécheur. Cette justice-là est indissolublement unie à la charité. Ajouterai-je même qu'elle nous rassure si nous transposons sur le plan éternel certaines des conclusions auxquelles ces jugements nous obligent ?

Car sans tomber dans le déterminisme, nous devons avouer que la liberté paraît assez limitée chez ces inculpés. Sur les dix-sept mineurs que j'ai entendu juger, trois seulement vivaient dans des conditions normales, entre leur vrai père et leur vraie mère ; sur ces trois, l'un avait l'instinct du vagabondage, l'autre était l'institutrice dont on attribue le déséquilibre au surmenage, la troisième, l'absente dont les parents demandaient la restitution, et qui avait deux frères condamnés. Pour les autres, le père et la mère manquaient, ou la mère seule, ou, assez souvent, le père. On se représente sans peine le foyer pauvre, la mère obligée de travailler au dehors, l'enfant laissé à lui-même sans qu'on puisse accuser autre chose que la faiblesse et la vie dure.

Qui dira aussi la lourde part des hérédités, des mauvaises influences, des tentations ?

Si le patronage ou la maison correctionnelle vient à manquer son but — et là, on ne peut que poser un grand point d'interrogation —, que deviendront ces jeunes garçons incapables de fournir un travail persévérant, toujours en quête de nouvelles aventures ? Des criminels, ou seulement de pauvres « clochards » ? Quant aux jeunes filles, le même point d'interrogation ne se pose plus : pour la plupart d'entre elles, on devine d'avance, hélas !

L'avenir des uns et des autres demeure également inquiétant, mais dans le présent, j'avoue que ces jeunes filles, tombées quand elles sortaient à peine de l'enfance, m'inspirent une pitié beaucoup plus déchirante que ces

garçons coupables d'avoir fui ou même volé. J'ai compris pourquoi : je ne les juge qu'avec le cœur de ma pauvre petite fille. Pour moi, elles s'appellent toutes Yvonne; devant chacune d'elles, je pense toujours à celle qui, ayant échoué un jour chez nous comme domestique grâce à de faux papiers, s'enfuit en voleuse, et je revois Jacqueline écrivant à mon bureau une prière à la sainte Vierge en faveur de la coupable. C'était son intuition charitable qui avait raison : « Son père ne la veut pas, sa mère est maintenant bien loin d'elle... » Ces mots de la prière naïve symbolisent bien l'abandon du plus grand nombre.

Il ne sert à rien de se livrer à des reproches faciles envers la société, et pourtant, où sont-ils, les vrais responsables? Il y a des choses que tout le monde sait, mais qu'il faut avoir le courage de répéter : l'homme se pardonne si facilement le péché de la chair — quand il ne s'en glorifie pas. Mais il n'est pas le seul coupable : l'ambiance l'entretient dans cette pensée qu'on ne saurait déchoir à satisfaire un instinct. Toute une littérature exploite ce thème, tout un théâtre — et qui n'est pas toujours de bas étage. Alors, devant les petits enfants abandonnés ou les pauvres filles souillées, on sent gronder en soi l'âme de Savonarole...

Heureusement, nous avons confiance en ce « Bon Juge » éternel dont ceux de la terre, malgré tous leurs mérites, ne sont que les faibles images. Et puis, nous savons qu'il est certains repentirs auprès desquels les œuvres des justes paraîtront bien peu de chose...

Récemment, une de ces malheureuses, obligée de me révéler quel était son triste métier, me dit d'un ton mi-arrogant, mi-amer :

— Il faut de tout pour faire un monde...

Je pensai :

— Celle-là, peut-être? Il faut de tout, et des Madeleines, pour faire au Seigneur un beau paradis.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le corps d'élite du bolchévisme

En Russie, probablement les neuf dixièmes des personnes âgées de plus de vingt-cinq ans (celles qui sont capables de se rappeler un peu ce qu'était la Russie sous l'ancien régime) préféreraient l'ancien ordre de choses au nouveau. Toute allusion au vieux temps dans une pièce ou un opéra sur un théâtre russe attire les applaudissements de l'assistance. Les pièces sont sévèrement censurées dans le but d'éviter ces démonstrations.

Les destins du bolchévisme dépendent des politiciens, des ouvriers d'usine et de la jeune génération. Les politiciens sont les membres du parti communiste qui gouverne la Russie; les ouvriers sont la classe favorisée par le bolchevisme, et la jeune génération a eu sa mentalité formée par le monopole bolchévique mis sur l'éducation. On leur a appris, à ces jeunes, qu'il n'y avait qu'oppression et obscurité sous l'ancien régime, que la même oppression continue à peser sur les masses populaires dans les pays capitalistes, et que la Russie des Soviets ne travaille pas seulement à sa propre régénération, mais foule un sentier de pionniers que le monde entier ne tardera pas à suivre.

Le nombre des membres du parti communiste varie. Le dernier chiffre, et le plus élevé, que j'ai vu donner, est de 2 millions (la population de la Russie est de 150 millions). L'admission dans le parti n'est jamais accordée facilement et des épurations périodiques éloignent les suspects de ses rangs. On a souvent comparé le parti à un ordre religieux : les membres ne sont admis qu'après une sélection stricte et un noviciat, ils s'engagent par des vœux à une vie d'immolation et ils professent une foi doctrinale rigide.

Le salaire d'un membre du parti ne peut dépasser 225 roubles par mois. La conversion des roubles en d'autres devises entraîne une différence insignifiante. Il suffira de dire que c'est à peine plus que ce que gagnent beaucoup de travailleurs

manuels. Le traitement de Staline lui-même ne dépasse pas 225 roubles. Bien sûr, tout n'est pas compris dans cette somme en espèces : un membre du parti a généralement des avantages en logement, nourriture, frais de déplacement et autres choses qui ont plus de valeur que des roubles en papier. Néanmoins le fait d'être membre du parti signifie forcément : mener une vie dure sous une discipline de fer. Beaucoup quittent le parti ou ne cherchent pas à s'y enrôler parce qu'ils redoutent les charges que cela impose. Ses membres ont bien peu de loisirs et doivent passer leurs soirées et leurs jours de congé à des meetings, comités et cours de toutes sortes. Ils sont troupes de choc et doivent aller partout où il y a péril, que ce soit pour combattre les bandits chinois au Turkestan ou pour travailler aux mines de charbon dans le bassin de Donetz où la vie est si dure que les ouvriers ordinaires désertent toujours.

On peut faire valoir l'enthousiasme d'idéalisme des membres du parti communiste, ou les traiter de visionnaires, de fanatiques, de doctrinaires. On peut les accuser de convoiter le pouvoir et de l'exercer avec intolérance et cruauté. Néanmoins leur caractère est du type le plus héroïque, leurs énergies s'inspirent d'autres motifs que la seule poursuite des jouissances matérielles. Ils croient au socialisme et ils y aspirent comme au Paradis de l'humanité. La tradition du parti s'est formée aux jours du tsarisme, quand il n'était qu'une organisation révolutionnaire secrète. C'est alors qu'il s'est pénétré des dogmes marxistes tenus par lui comme indiscutables, qu'il a cultivé sa haine frénétique de la civilisation « bourgeoise », et développé sa discipline de fer comme un moyen nécessaire de défendre sa propre existence contre la police impériale.

Lénine n'a jamais cru possible de convertir les Russes adultes au socialisme. L'avenir des Soviets, il le voyait reposer sur les enfants, et il apprit au parti communiste à regarder l'éducation comme la clé de tout le système soviétique. Partout en Russie l'enseignement communiste devait seul être autorisé. La forme de matérialisme connue sous le nom de marxisme devait imprégner chaque branche du

cycle de l'enseignement. Un étudiant en médecine ne peut être nommé docteur sans passer des examens sur le marxisme aussi bien que sur la médecine.

On a reconnu que l'éducation de l'intelligence ne suffit pas, il faut former l'esprit tout entier. La religion du bolchévisme, c'est l'anti-religion. Ils débutent au Jardin d'enfants avec des portraits de Marx, d'Engels et de Lénine, les « saints » et les apôtres du socialisme. Ils n'ont pas foi dans les masses et tous leurs espoirs se concentrent sur une minorité d'hommes résolus. Le socialisme aura un jour besoin d'apôtres, d'un corps d'élite comme l'est actuellement celui des membres du parti communiste. En d'autres termes, il faut que le parti ait une réserve toujours prête de matériel humain entraîné à son service. La formation de l'élite commence dès les premières années d'école; si les enfants sont sages, on leur décerne l'honneur d'être pionniers du communisme, ils ont le droit de porter un uniforme et de prendre part à des cortèges et à des promenades. Quand ils quittent l'école, ils peuvent, s'ils en sont dignes, être enrôlés dans la Jeunesse communiste où ils ont du bon temps avec des spectacles, des danses et des jeux, mais où ils doivent apprendre eux-mêmes et enseigner aux autres les principes marxistes. Ils apprennent à écrire aux illettrés, dirigent des cercles d'études, font partie de comités, se font élire aux Soviets locaux, et doivent par tous les moyens faire de la propagande et servir la société.

L'élite des hommes et des femmes ayant atteint l'âge de vingt-trois ans et donné satisfaction dans les organismes de jeunesse, peut aspirer à être admise dans les rangs très fermés du parti communiste. L'orgueil d'être choisi alors que tant d'autres sont écartés, d'appartenir à un corps d'élite, les aide à supporter la fameuse « discipline de fer » du parti. On trouvera toujours, dans tous les milieux, des vocations (s'ils nous est permis d'employer ce terme catholique, au sens large) d'âmes généreuses ou au moins enthousiastes, qui désirent ardemment se consacrer à un but plus élevé que leur propre satisfaction ou perfectionnement. Et quelle plus belle cause que le socialisme aux yeux de ceux qui dès l'en-

fance ont appris à le regarder comme la mission particulière dévolue à la Russie nouvelle et l'espoir de l'humanité tout entière!

Je n'essayerai pas d'évaluer la proportion d'altruisme et d'égoïsme qu'on trouve dans les rangs des communistes. J'ai l'impression qu'il y a une part de sincérité et d'idéalisme chez les adolescents et que les déceptions et les désillusions viennent de vingt à trente ans en donnant naissance au cynisme et à l'égoïsme.

Je suis sûr qu'avec le temps le communisme perdra peu à peu la force impulsive que lui donnent la foi et l'espérance et s'appuiera de plus en plus sur la contrainte du terrorisme. L'une des difficultés pratiques les plus grandes rencontrées par le Kremlin est celle de garder en main les hommes qu'il envoie à l'étranger pour sa diplomatie et son commerce. La plupart d'entre eux ne connaissaient des pays étrangers que ce que la propagande bolchéviste leur en avait appris, et leur expérience se trouve très différente de ce qu'ils attendaient. Au lieu de voir la masse du peuple foulée aux pieds et méprisée dans les pays capitalistes, ils la voient jouir d'une indépendance et d'un bien-être que le peuple des soviets ne connaît qu'en rêve. Le seul point noir dans la vie d'un employé des Soviets à Londres, New-York ou Paris est la crainte d'être rappelé à Moscou. Un mois passé dans une ville de l'Europe occidentale ou de l'Amérique du Nord détruit l'effet d'années entières d'endoctrinement en Russie. Mais quelques milliers de Russes seulement vivent à l'étranger; la majorité de la population de 150 millions d'hommes reste en Russie, n'entend rien dire, ne lit rien, n'apprend rien du reste du monde, si ce n'est par les informations hideusement dénaturées que leur servent l'éducation et la propagande bolchéviques. Et beaucoup d'éducateurs et d'agents de propagande sont eux-mêmes entièrement de bonne foi, mais ils sont victimes de la conspiration de fanatisme et de mensonge dont ils sont devenus les instruments. Que Dieu leur pardonne, car ils ne savent pas ce qu'ils font!

BEZIMYA.

Pour l'éducation politique des Français (1)

S'il est deux disciplines qui concourent à l'éducation politique, c'est bien le Droit public et l'Histoire. Voici un ouvrage, de monumentales proportions, bien digne de fixer l'attention d'une génération trop pressée : le Droit public et l'Histoire s'y marient, dans une harmonieuse synthèse, l'une éclairant l'autre, toutes deux fixant, de manière définitive, l'Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870.

Chose curieuse, un tel travail, si nécessaire à l'éducation de quiconque veut penser ou agir sur le terrain civique, n'avait jamais été entrepris jusqu'à présent, soit du côté des historiens, soit du côté des juristes. Les historiens de nos régimes politiques, depuis la Révolution, ne manquent pas, mais ils n'ont pu, en général, approfondir jusque dans leurs éléments techniques les Constitutions qu'ils rencontraient en chemin, et aucun d'eux n'a étudié les contre-coups de ces Constitutions les unes sur les autres et les leçons qui se dégagent de leur évolution totale et si rapide. Quant aux juristes, ils ont bien esquissé, dans leurs *Traités*, un exposé sommaire de l'histoire constitutionnelle de la France, mais rapidement et comme en passant; sans replacer les textes dans l'histoire générale, pour faire comprendre leur origine, les transformations assez brusques qu'ils ont subies avant de disparaître, les circonstances enfin qui ont déterminé la chute des régimes successifs. Les ouvrages plus approfondis n'embrassent guère qu'une période : restait à écrire toute l'histoire constitutionnelle de la France durant ce siècle mouvant

(1) *Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870*, par M. Maurice Deslandres, professeur de Droit Constitutionnel, doyen honoraire de la Faculté de Droit de Dijon; tome I : *De la fin de l'ancien régime à la chute de l'Empire* (*1789-1815*); tome II : *De la chute de l'Empire à l'avènement de la IIIe République* (*1815-1870*). (Librairie Armand Colin, 103, boulevard Saint-Michel, et librairie du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot.)

qui va des premières lueurs de la Révolution aux pénibles commencements du régime actuel.

M. Maurice Deslandres n'a pas reculé devant ce travail formidable et il présente au public le fruit du labeur de toute une vie. Pour réussir une œuvre d'une telle envergure, il fallait réunir et harmoniser dans une même personne les aptitudes et les méthodes de l'historien et celles du juriste : l'historien qui, pour reprendre la propre expression de l'auteur, « suit dans l'histoire les institutions, les grands pouvoirs de l'État, comme des réalités vivantes, qui fonctionnent et jouent sous l'influence de leur milieu, qui évoluent d'après les progrès et les reculs des forces qu'elles représentent (1) » ; le juriste, qui connaît les textes, les manie, les confronte, les illumine et les anime au contact des faits et des comparaisons, soit avec les textes antérieurs du Droit national, soit avec ceux des législations étrangères. Juriste et historien, M. Deslandres l'est tout ensemble : en lui, une philosophie large, pénétrante, vraiment humaine, est en quelque sorte l'agent de liaison de l'une et de l'autre discipline : histoire et Droit public. Les fondations du monument sont solides : il suffit de parcourir la table bibliographique pour s'en assurer : spécialement les recueils de textes, les ouvrages documentaires, les thèses de Doctorat, que l'auteur a utilisés.

Ainsi M. Deslandres a-t-il pu réaliser son dessein si noble d'éclairer bien des Français, disons bien des humains, puisque le problème constitutionnel, point d'émergence du problème politique, se pose partout. En face de nos régimes, à la fois si divers et si nombreux, beaucoup nourrissent, vis-à-vis de telle ou telle forme de gouvernement, des sentiments violents d'admiration ou d'hostilité. Bien peu se demandent si telle Constitution n'a pas été préparée par celle qui l'a précédée, si les régimes ne se sont pas engendrés les uns les autres, par leurs fautes. Rien ne peut contribuer plus

(1) *Loc. cit.*, t. I, p. 4. Du même auteur : *La crise de la science politique et le problème de la méthode*, 1 vol. Paris, 1902.

que l'œuvre de M. Deslandres à mettre en pièces les partis pris et les préjugés, souvent si tenaces, qui empêchent les collaborations entre citoyens d'une même patrie et qui perpétuent l'espèce si fâcheuse de ceux qui, enlisés dans des manières de voir toutes faites, n'ont jamais rien appris ni rien oublié, vrais émigrés à l'intérieur. Aux livres de M. Deslandres on peut appliquer ce qu'il dit à juste titre de l'histoire : « elle enseigne la modération des jugements, elle dissipe les illusions, combat les dénigrements et les entraînements inconsidérés (1) ».

*
* *

De la fréquentation d'un si beau livre, qu'il nous soit permis de tirer quelques remarques qui ne seront peut-être pas sans opportunité pour ceux qui veulent être, à l'heure présente, membres actifs de la société politique où Dieu les a appelés à vivre.

Le nombre et la variété de nos régimes politiques étonnent souvent les Français nés longtemps après 1870, à moins qu'ils les jettent dans une sorte d'indifférence ou de scepticisme à l'endroit des problèmes constitutionnels. Or, cette variété même serait pour eux un sujet d'études et d'enseignements des plus profitables : n'avons-nous pas épuisé tous les genres, toutes les espèces de la morphologie politique, de la monarchie de 1791, assise sur la séparation des pouvoirs, à la monarchie parlementaire, issue de 1830; de la République oligarchique et jacobine de 1793 à la République césarienne de l'an VIII et de 1851; de l'Empire autoritaire de 1852 à l'Empire libéral de 1870? Précieuse leçon de choses que l'étude méditée de cette série, palpitante de vie, surtout par ses contrastes!

Ces variétés ne sont pas sorties du hasard, mais du jeu des événements, de l'illusion et de l'imprévoyance des hommes,

(1) *Loc. cit.*, t. I, p. 5.

des courants d'idées que les forces, alors neuves, de l'association et de la presse, faisaient circuler dans les esprits, idées qui opéraient tantôt à la façon d'explosifs, tantôt à la façon de principes reconstituants.

Le fait est que presque toutes ces Constitutions ont évolué, à commencer par celle de 1791, qui s'est bientôt muée en République; puis celle de l'An III, qui a servi de marchepied au Consulat et à l'Empire. Ni la charte de 1814 ni celle de 1830 n'ont été immuables. Le régime de 1848, si démocratique à ses origines, s'est tourné vers le pouvoir personnel. Et l'évolution du Second Empire fut une des plus caractéristiques et des plus instructives de toutes.

On peut se demander comment ont pu survivre, au milieu de tant et de si rapides convulsions, l'unité et la perpétuité de la France. Les causes de ce miracle national sont multiples. Ne mésestimons pas trop l'élément de continuité que fut l'instrument forgé vers l'an VIII par le premier Consul : l'administration française, le corps incomparable de fonctionnaires que le Consulat et l'Empire léguèrent aux régimes postérieurs. Car l'administration est demeurée, de Constitution en Constitution, à peu près intacte, gardant ses méthodes et ses errements. Peu à peu les fonctionnaires se sont habitués à servir non une dynastie, un régime, mais l'État. A l'heure où se pose, avec tant d'acuité, le problème des fonctionnaires, il est bon de ne pas oublier tout à fait les services — quelle qu'ait pu être la part fâcheuse de la routine et de l'excessive centralisation — d'un corps administratif fortement charpenté.

Enfin, le contraste si frappant des quatre-vingts années d'instabilité constitutionnelle que nous connûmes de 1789 à 1870, et des soixante-deux années de stabilité qui suivirent, saute aux yeux. Bien des causes, dans l'examen desquelles nous ne saurions entrer ici, expliquent cette différence si profonde. La grande guerre a démontré, plus que tout autre événement peut-être, la solidité de notre régime constitutionnel, puisque malgré l'inadaptation — certaine pour beaucoup d'esprits — d'un tel régime à un état de guerre

prolongé, nos institutions ont tenu, moyennant, à vrai dire, la victoire finale.

Il ne faudrait pourtant pas se bercer d'illusions et croire qu'après une si longue période de stabilité constitutionnelle, il n'y ait qu'à nous laisser vivre, sans essayer d'adapter l'aménagement de la cité française aux besoins d'une vie sociale, en grande partie renouvelée depuis 1870-1875. Certaines parties de notre Constitution ne sont jamais appliquées et sont devenues en quelque sorte lettre morte, notamment tel ou tel droit présidentiel. N'auraient-elles aucune valeur? Aucune raison d'être? Des événements peuvent les faire revivre.

M. Deslandres est de ceux qui estiment que le jeu actuel de notre régime constitutionnel appelle des retouches, à la fois prudentes et fermes, car notre société actuelle et celle de 1875 présentent toutes sortes de différences. Il est temps d'harmoniser le « Politique », l' « Économique » et le « Social ». M. Deslandres regrette « que la remise au point de nos institutions par le jeu normal de la revision se heurte aux préjugés, aux méfiances, aux intérêts des partis (1) ».

Il conjure les Français d'écouter davantage les leçons de l'histoire et des faits.

EUGÈNE DUTHOIT,
Doyen de la Faculté libre
de Droit de Lille.

L'œuvre de reconstruction économique et sociale (2)

Parmi les économistes et sociologues allemands qui savent comprendre que la terrible crise économique n'est, au fond, qu'un symptôme d'un malaise culturel général, il faut citer

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 739.
(2) B. Schmittmann, *Vivtschafter : u. Sozialovduung als Aufgabe*, 181 pp. Stuttgart, Kohl Kammer, 1932.

le professeur Schmittmann, de l'université de Cologne. Le public français et belge le connaît déjà comme un vaillant « leader » du *Reichs und Heimatbund*, la grande organisation des catholiques fédéralistes et régionalistes.

M. Schmittmann ne se dissimule pas qu'on aurait tort de regarder les problèmes économiques d'un point de vue purement économique. Son livre, qui cherche à nous donner une sorte de vue d'ensemble de la structure économique et sociale de nos jours et qui cherche à montrer des chemins conduisant à un nouvel ordre, doit à juste raison éveiller notre plus grand intérêt.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur fait un tableau colorié des *réalités* qui sont le fondement de l'économie actuelle, pour étudier et éclaircir ensuite l'*essence*, le principe du capitalisme comme système économique. Le centre de toutes ces lignes de pensée est dans le chapitre profond : « L'idée sociale, principe régulateur. » La manière d'exposer les choses, de les développer, est toujours claire, précise et succincte. Ce qui est particulièrement impressionnant dans ce livre qui veut pourtant en première ligne être un traité d'économique politique, c'est la profonde gravité morale qui est comme le ton sous-jacent de tout ce que dit M. Schmittmann. On ne saurait vraiment trop le remercier de nous avoir enseigné de nouveau à voir le problème de l'économie tel qu'il est : comme problème premièrement moral et culturel. M. Schmittmann sait voir l'ordre économique comme fonction d'une civilisation dont les formes motrices et déterminantes appartiennent à l'ordre moral. Mais du même point de vue fondamental, l'auteur sait comprendre la grande tâche présente : organiser l'économie de telle manière que non seulement elle ne mette pas d'entraves à un libre épanouissement des forces culturelles, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui (primauté de l'économique devant le spirituel : c'est la pire des barbaries), mais qu'au contraire elle procure les meilleures conditions de vie.

Nous pourrions nous étendre largement, si nous voulions donner seulement un compte-rendu général de ce livre si

riche en idées et si profond. M. Schmittmann sait dépeindre en véritable artiste les arrière-fonds psychiques du capitalisme, cette dynamique inquiétante, nous voudrions presque dire démoniaque, de l'ordre capitaliste. Il analyse très bien la différence fondamentale entre le « capitalisme de concurrence » d'autrefois, d'une part, et le « capitalisme monopolisateur » d'aujourd'hui d'autre part; aujourd'hui les masses des consommateurs sont à la merci des forces économiques beaucoup plus qu'au temps du capitalisme de concurrence. Le grand capitalisme monopolisateur a produit ce résultat, que l'égalité des droits politiques, créée à l'époque de la démocratie, est devenue pratiquement illusoire : liberté et égalité ne sont que formelles, en réalité, c'est la pire servitude. « Nous nous approchons d'une république monarchique dont les maîtres seront les grandes puissances économiques et qui condamnera la démocratie à une falsification toujours plus radicale » (p. 48). Le chapitre central de son livre souligne que la personne, et non pas la communauté, est la première du point de vue de la sociologie.

L'œuvre à réaliser, selon M. Schmittman, c'est de surpasser le capitalisme monopolisateur et sa grande concentration de pouvoir, et d'établir un nouveau programme économique qui remplace le centralisme économique par une « autonomie économique, protégée, réglée, ordonnée par l'État » et dont l'incorporation organique dans l'État sera assurée (p. 127); par conséquent, quelque chose de tout autre que, par exemple, la « Planwirtschaft » de Rathenau et de Wissel-Möllendorff. Au contraire, le programme de M. Schmittmann est au fond une renaissance moderne des pensées qui étaient le fondement des corporations du moyen âge. Et, à tout prendre, c'est aux meilleures traditions de l'esprit rhénan, avec son profond sentiment de liberté bourgeoise, que se réfère le livre de notre auteur, qui est sans doute un des ouvrages les plus sérieux de notre temps.

ANTOINE HILCKMAN.

L'Idée et le réel

La pensée philosophique de M. Jacques Chevalier, qui semble osciller sous des influences assez diverses, est nettement orientée vers un « réalisme intégral » où seraient conciliées la diversité extrême et l'individualité concrète des choses avec la valeur et les droits de l'intelligence, grâce à l'inspiration du christianisme.

C'est du moins l'impression qui se dégage des études, déjà publiées par diverses revues, que B. Arthaud (successeur des éditions J. Rey, de Grenoble) vient de réunir en un très beau volume (1).

L'individuel, telle est cependant la préoccupation première de l'auteur, comme l'indique bien sa manière de grouper ces quatre essais (*La science et le réel; Le continu et le discontinu; Le concept et l'idée; Idéalisme et réalisme*) sous les titres nouveaux : *La connaissance de l'individuel; La réalité de l'individuel; La valeur de l'individuel; Le fondement de l'individuel.*

Et la prière d'insérer le confirme, en reproduisant l'appréciation flatteuse écrite à M. Jacques Chevalier par « le maître de la pensée contemporaine » (il s'agit, sans aucun doute, de M. Bergson) : « Réunis, vos essais m'apparaissent comme les quatre mouvements d'une symphonie dont les thèmes sont apparentés entre eux, se rattachant plus ou moins à celui de la réalité éminente de l'individuel. »

Sauf peut-être le mot *symphonie* (qui me paraît un peu massif; *sonate* conviendrait mieux), aucune comparaison n'exprimerait avec plus de bonheur le charme de ces études et le profit spécial que l'on en peut retirer : celui de suggestions originales, de méditations convergentes, harmonisées avec goût, plutôt que précises et rigoureusement liées.

R. G.

(1) *L'idée et le réel*, par Jacques CHEVALIER, professeur de philosophie et doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble. Grenoble, Arthaud, in-12, 173 pp.

RÉPONSES A NOTRE ENQUÊTE

Sur les méthodes et les résultats de l'enseignement religieux dans l'enseignement libre

Nous publions aujourd'hui d'autres réponses à notre enquête. Comme elles suivent l'ordre du questionnaire proposé dans La Vie Intellectuelle *du 25 novembre, nous croyons utile de résumer les questions posées, en conseillant cependant de se reporter à leur teneur exacte, formulée dans le numéro ci-dessus indiqué :*

1. *Quelle place fait-on, dans nos collèges libres secondaires à l'enseignement religieux?*
2. *Par qui est-il dispensé?*
3. *A l'aide de quels manuels?*
4. *Suit-il une progression vitale?*
5. *N'exige-t-il pas des apôtres autant que des professeurs?*
6. *Et cependant ne doit-il pas différer d'une prédication?*
7. *Une méthode comme celle des cercles d'études ne serait-elle pas désirable?*
8. *Quelle place cet enseignement fait-il aux encycliques pontificales?*
9. *N'est-il pas parfois coupé de la vie réelle, encore imprégné de cartésianisme ou de jansénisme, ou de pharisaïsme?*
10. *Montre-t-il que le christianisme, sans être un humanisme, est pourtant au terme de tous les problèmes posés par la vie des adolescents?*

Et voici d'abord la réponse de M. le chanoine Noël Delattre, supérieur de l'institution Notre-Dame des Victoires, à Roubaix :

1. Aucun cousin ne fut jamais plus pauvre que l'Enseignement religieux dans nos collèges libres. Il occupe une place ridiculement restreinte dans l'horaire du programme et dans les préoccupations des élèves. Il a un concurrent mortel : le baccalauréat. Cette hantise aveugle les parents, détourne les élèves de l'Instruction religieuse, paralyse les efforts de professeurs. L'étude est rejetée aux jours de congé, dimanche et jeudi, traitée un peu comme les arts d'agrément.

Pendant mon séjour en captivité en Allemagne, j'étais aumônier dans un camp d'officiers. Les questions religieuses étaient les plus agitées dans toutes les chambrées. Les officiers catholiques étaient très souvent interrogés par leurs camarades incroyants sur différents points de la Doctrine ou de l'Histoire de l'Église. A tout instant, ils venaient me demander des réponses et peu à peu s'intéressaient aux problèmes. Quand je m'étonnais de leur incroyable ignorance et leur demandais ce qu'ils avaient appris au Collège, invariablement ils me répondaient : « Oh ! vous savez, les classes de catéchisme, il ne m'en reste absolument rien ! »

Et ils le déploraient amèrement.

Un grand nombre étudiait passionnément les manuels de doctrine catholique. On m'a demandé de faire un cours de théologie à Heidelberg, avec d'autres confrères.

La chapelle chaque fois était pleine d'auditeurs.

2. L'instruction religieuse est donnée par chaque professeur dans sa classe, par des surveillants prêtres dans les classes des professeurs laïques.

L'avantage de ce système et de donner au prêtre chargé de disciplines profanes une fonction plus sacerdo-

tale à remplir et d'établir entre lui et ses élèves la situation d'un pasteur vis-à-vis de ses ouailles.

L'enseignement y perd beaucoup en unité, en continuité.

3. Le manuel employé est celui du chanoine Boulenger de Boulogne-sur-Mer. C'est une petite encyclopédie assez indigeste mais qui a l'avantage de pouvoir servir de mine plus tard quand le jeune homme cherchera des réponses positives aux questions religieuses.

Ce manuel suit une progression adaptée à l'âge des élèves à partir de la 4e.

Il ne devrait pas dispenser d'étudier l'Évangile, pour lequel je ne saurais trop recommander le livre de l'abbé Bouvet, qui est une excellente initiation.

La *progression vitale* demandée pour l'enseignement religieux, c'est-à-dire l'adaptation de cet enseignement à l'âge des élèves pourrait porter soit sur le fond, soit sur la méthode. Pour le fond, y a-t-il des matières ou des chapitres plus à la portée des enfants? Tout est profond dans le dogme et il n'y a pas un *credo* spécial pour enfants. Mais l'adaptation peut être obtenue par la méthode. Il est certain qu'avec l'évangile, la vie de Notre-Seigneur, les paraboles, on peut réaliser un enseignement très vivant. L'image, le cinéma représentant ces scènes, nous aident beaucoup à les faire comprendre. On peut les jouer aussi et les aimer. On leur donne à représenter, par exemple, la parabole du bon Samaritain. Ensemble ils étudient le texte, ils choisissent leur rôle, ils composent le décor (ici on les aide discrètement), ils préparent les scènes, ils tirent la morale... et ils retiennent le sujet!

4. — Le plan adopté est celui que suivent les manuels. En général, Évangile et Vie de Notre-Seigneur et litur-

gie en 4e — Morale en 3e — Sacramentaire en 2e — Dogme en 1re — Apologétique et Métaphysique en Philo — (Histoire de l'Église dans toutes les classes).

La division classique des matières a l'avantage de mettre de l'ordre dans les connaissances et permet aux futurs catholiques de se retrouver plus facilement plus tard dans leurs recherches. Elle répond aux besoins de logique de l'esprit français et a pour elle la valeur d'une longue expérience. N'abandonnons pas trop vite ce cadre traditionnel qui a fait ses preuves. Si l'on accorde trop de temps à l'Écriture sainte, Histoire de l'Église, Littérature chrétienne, devoirs professionnels, on laissera dans leur mémoire une impression de fouillis : on n'aura exploré que quelques cantons, on ne les aura pas préparés à organiser seuls leur travail personnel d'Instruction religieuse. Quelques-uns continueront. Donnons-leur un cadre.

D'ailleurs l'étude de toutes les matières indiquées suppose plus de temps consacré à l'Instruction religieuse.

Dans les collèges dirigés par les Frères la dernière heure de la journée est souvent consacrée au Catéchisme. Cela suppose une causerie explicative du professeur, plutôt qu'une étude acharnée de l'élève, à ce moment un peu fatigué, un délassement utile et pieux. Cette heure peut être un instrument merveilleux entre les mains d'un professeur averti et capable d'intéresser ses élèves. Je déplore que nous n'ayons pas cet avantage dans nos collèges ecclésiastiques. L'habitude que nous avons de laisser plus de temps au travail personnel que dans l'enseignement primaire est la raison pour laquelle nous ne voulons pas sacrifier l'étude à une classe. Et pourtant je persiste à croire que cette tradition des Frères est singulièrement féconde.

5. Cette méthode d'ailleurs répondrait admirablement au besoin que vous signalez d'un antidote, d'une atmosphère de pensée noble et pieuse, d'un climat religieux nécessaire pour vivifier nos élèves et les désinfecter au jour le jour des miasmes de laïcisme et de paganisme qu'ils respirent dans notre air vicié. Leur âme chaque jour doit être décantée des dépôts d'idées fausses et d'impressions troubles qui en altèrent la limpidité. Oui, l'enseignement religieux doit aller jusque-là.

6 et 7. L'heure d'Instruction religieuse ne sera pas une prédication continuée si le professeur au moins dans les classes supérieures sait rendre sa classe vivante par des procédés pédagogiques : tantôt sous forme de *conférences contradictoires* (un élève faisant des objections) (Attention à l'impression finale !) ; tantôt sous forme d'*enquêtes*, de *questionnaires* comme en J. E. C., pourvu qu'on ne s'arrête pas à la constatation et qu'on aille jusqu'aux remèdes et aux conclusions pratiques.

C'est dans cette *maïeutique*, depuis longtemps pratiquée dans les catéchismes pour les enfants, dans les cercles d'étude par les aumôniers, que réside le secret du rajeunissement de l'enseignement religieux. Qui ne voit que cet enseignement vivant et source de vie ne peut être donné que par un prêtre qui a longuement préparé ces classes et qui vit lui-même sa doctrine ? *Vos estis sal terrae ! Vos estis lumen mundi !*

Il y a lieu dans vos conclusions d'enquête d'insister beaucoup sur le 7°. Tout l'avenir de l'Enseignement religieux est dans cette méthode.

8. Je reconnais que les encycliques dont vous parlez, et en général toutes, n'occupent pas dans l'esprit et dans la vie de la bourgeoisie française élevée par la loi Falloux la

place qu'elles méritent. Je ne crois pas pourtant qu'il faille dès le collège en expliciter tout le contenu aux enfants. Elles ne sont pas faites pour eux, elles risquent d'être mal comprises, elles traitent de problèmes qui les dépassent (*Quadragesimo anno* et *Rerum novarum* — *Casti connubii*) : *non potestis portare modo!* Mais ce qu'on doit faire c'est :

1° leur faire connaître le fait historique des Encycliques. Montrer, quand elles paraissent, qu'elles sont un événement. Leur donner une idée précise de leur contenu, sans en faire pour cela une étude de détail et, 2° surtout leur inculquer le respect de la parole du Pape, le culte du Pape à toute occasion, tout le long du cours, dans les lectures spirituelles, dans les sermons à la chapelle, en toute circonstance. Il faut que l'élève sorte de nos collèges avec un respect et un amour pour le Pape aussi grand et aussi généreux que celui de nos aînés les zouaves pontificaux. La parole du Pape mérite encore bien plus notre dévoûment que son territoire. Le Pape a été trop discuté au sein des foyers catholiques. On répète trop devant ses fils qu'on se soumet à contre-cœur, qu'on se tait mais qu'on garde ses idées, sans se douter qu'en s'attaquant à la parole du Pape, c'est la foi même qu'on détruit au cœur de ses enfants. Mettez donc au concours ce problème : Par quel moyen développer chez nos jeunes gens le culte de la papauté?

9. Oui, nous souffrons trop du cartésianisme scolaire. Sans vouloir prêcher à propos de bottes, et en toute occasion, il y a souvent une note chrétienne qu'on néglige de mettre dans l'enseignement des lettres et des sciences. Pour ces dernières les livres de Termier donnent au professeur un modèle du genre : A la gloire de la Terre; — La joie de connaître; — La vocation de savant.

Pour l'enseignement de l'humanisme, auquel dans sa réponse à une récente enquête Paul Claudel fait des reproches si véhéments, il est clair qu'un éducateur chrétien a souvent l'occasion d'en tirer, ne fût-ce qu'indirectement, une leçon d'apologétique (sur la misère des intelligences païennes privées de la foi), la réponse qu'elle apporte aux inquiétudes humaines. L'art, c'est *homo additus naturae*. Le christianisme : *Deus additus homini.*

Quant au pharisaïsme c'est à lui qu'il faudra nous attaquer avec le plus d'acharnement : Faire du christianisme une vie et non un rite. Les faire aller à la communion, non le premier vendredi du mois seulement, mais quand ils en ont besoin. Leur donner le culte de l'*état de grâce*, leur faire sentir que c'est une vie, celle même du Christ Jésus (voir Dom Marmion : *Le Christ vie de l'âme*). Le sens et la fécondité de leur *baptême* ; — rapport entre le sacrement de *Confirmation* et l' « Action Catholique » ; — la *prière* : respiration de la vie chrétienne ; — la *communion* : alimentation de cette vie ainsi que l'*Évangile* ; — les *Œuvres*, utiles d'abord à l'ouvrier, c'est-à-dire au chrétien qui s'y dévoue et s'y sanctifie (cf. Ozanam et les conférences Saint-Vincent-de-Paul) puis aux autres comme transmission, reproduction de la vie divine par l'apostolat :

quos iterum parturio...

Ah ! que nous voilà loin des chrétiens-pancartes, mannequins agités par les ficelles d'un traditionnalisme local, automates d'un ritualisme correct et de bon ton !

10. Si je comprends bien votre 10°, vous demandez que leur christianisme ne soit absent d'aucun moment, d'aucune forme, d'aucun aspect de la vie de nos adolescents : *leurs aspirations*, pour les encourager et les diriger ; — *leurs joies et leurs plaisirs,* pour y ajouter ce coefficient du

sourire de Dieu qui aime de les voir heureux comme un père jouit au suprême degré de la joie de ses enfants ; — *leurs défauts*, pour les expliquer et les corriger ; — *leurs fautes*, pour les faire pardonner. Gardons nos jeunes gens d'avoir deux vies : l'*une* plaquée, artificielle, un vêtement de bedeau qu'on endosse à certains moments pour accomplir certains rites ; — l'*autre* complètement séparée, qui semble ignorer la première et la contredire, qui envahit tout l'homme et l'absorbe, et qui ressemble en tout à celle des non baptisés.

N'oublions pas : « A force de vivre autrement qu'on ne pense, on finit par penser comme on a vécu. »

Ch. Noël Delattre,
Sup. Inst. N.-D. des Victoires,
Roubaix.

***

Voici maintenant les réflexions que nous envoie M. l'abbé Dubois, professeur au petit séminaire de Solesmes (Nord) :

Bien que l'enquête n'envisage pas le cas particulier des « petits séminaires », elle ne saurait, sans doute, s'en désintéresser, puisque les insuffisances dont elle s'inquiète n'y sont pas moins pernicieuses que dans les collèges.

1. Une seule classe d'une heure 3/4, le dimanche, entre grand'messe et parloir. Les lectures spirituelles quotidiennes ne sont pas sans offrir un aliment doctrinal.

Souvenir personnel : Étant collégien (institution tenue par des prêtres du clergé séculier), les classes (2 h. 1/2 par semaine) étaient occupées : en première, par l'étude de Pascal et du Jansénisme, du seul point de vue littéraire ou philosophique,... et par la correction des devoirs français, — en philosophie, par l'étude de la métaphysique.

3. Le Manuel des élèves est : *La doctrine chrétienne*, de M. Boulanger, dès la classe de 6e. (On utilise aussi, en 6e et 5e, *La Bible des Écoles*, de J. Ecker.) En fait, les professeurs de ces deux dernières classes ne l'utilisent pas, ce livre étant un résumé de « théologie » plus qu'un résumé de « doctrine ».

4. Nos élèves ne parcourent qu'une seule fois l'ensemble de la doctrine pendant la durée de leurs études secondaires ; elle leur est distribuée de la façon suivante :

6e, Dogme ; 5e, Morale ; 4e, Sacrements et moyens de sanctification ; 3e, Liturgie (dans l'unique manuel de M. Boulanger !...) ; 2e et 1re, Patrologie.

Donc, en effet, officiellement, pas d'Histoire Sainte, ni d'Histoire de l'Église. C'est un plan commode, quand on veut s'assurer contre la répétition, mais il favorise les omissions, et ne tient aucun compte des besoins psychologiques des enfants.

5 et 6. « Faire sentir aux élèves que cette doctrine est une vie » : tel est peut-être le plus difficile problème de l'instruction religieuse. Peut-on se passer du contact *fréquent* et profond avec le disciple ? Rappeler souvent, dans l'intervalle des cours, l'*utilisation quotidienne* de la vérité reçue et la contrôler. Nécessité d'une très grande confiance.

9. Sans avoir envisagé la question avec toute l'ampleur que vous lui donnez, mais pour montrer que la morale chrétienne n'était pas seulement l'obéissance à une loi extérieure, qu'elle était aussi un *développement* des facultés surnaturelles de l'homme, des vertus, en classe de 5e (seule classe de morale) nous étudions les vertus et non les commandements, vertus qui sont présentées comme reçues par l'âme au moment où elle est unie au Christ par le baptême.

M. Dubois.

TABLE

Questions religieuses

CHRISTIANUS . . . . Sommes-nous chrétiens ? . . . 6

GASTON RABEAU. Le témoignage d'une vie chrétienne. 10

NOTES ET RÉFLEXIONS

Liturgies orientales, par A.-M. C. 24

L'Église à la fin du Ier siècle, par H.-M. FÉRET. 29

DOCUMENTS

Le nouveau siège de l'Université de Milan. 33

Le mouvement anti-religieux en U.R.S.S. 35

Les Lettres

HENRI GHÉON. . . . Job 38

NOTES ET RÉFLEXIONS

Max Jacob chez les bourgeois, par JACQUES MADAULE 68

Cagliostro et les fumées du Dix-Huitième siècle, par ANDRÉ GEORGE 70

Quelques livres, par M. BORDERIE 75

Questions maritimes

Les méfaits maritimes du libéralisme économique. 78

Croquis de la Bretagne maritime. 105

Morale sociale et Éducation

Dr René Biot. . . . . Surmenage 124
J. Ancelet-Hustache. Tribunal pour enfants. . 142

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le corps d'élite du bolchevisme, par Bezimya. 154

Pour l'éducation politique des Français, par E. Duthoit. 158
L'œuvre de reconstruction économique et sociale, par A. Hilckman 162
L'Idée et le réel, par R. G. 165

DOCUMENTS

Réponses à l'enquête sur l'enseignement religieux. 166

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).